



roman

ARGENT TROP CHER

IMMERSION DANS UN MONDE SANS ARGENT

Sébastien Augé

Sébastien Augé

Argent trop cher

Immersion dans un monde sans argent

© Sébastien Augé, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2235-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préambule

Chaque nouveau-né s'adapte à son environnement. Sa culture, ses croyances, son éducation seront déterminées par son point de chute sur la terre. La psyché humaine a du mal à remettre en question les règles établies depuis l'enfance. Elle est orientée, influencée, voire conditionnée, par son milieu. Alors comment s'extraire d'un problème quand ce dernier vous nourrit ?

Au moment où j'écris ces lignes, j'aimerais vivre dans un monde sans argent. Cet argent qui est au cœur des dérives écologiques, économiques, sociales et humaines. Je ne suis pas sûr que l'avènement d'un tel monde soit possible, mais j'en rêve et je me plais de plus en plus à l'imaginer. Je sais que dans une société sans argent je m'engagerais à apporter ma contribution, mais serais-je tenté d'abuser du système ? Et quel impact aurait un tel changement sur ma famille, mes amis, les autres citoyens, notre vie ? Il ne me reste plus qu'à enquêter et à les questionner...

Nombre des personnes citées sont de mon entourage. L'opinion et les choix de chacun ont été respectés pour l'écriture de ce roman. Seuls certains prénoms et certaines alliances ont été modifiés.

Plus qu'une fiction, cet ouvrage est une projection dans un monde sans argent. Sommes-nous prêts à vivre dans une société libérée des contraintes monétaires ? L'expérience démarre maintenant et nous allons vite être fixés...

Pendant que le monde se prend les pieds dans les mailles de son propre filet, s'enfonçant toujours un peu plus à chaque crise...

Pendant que les politiques s'agitent et se suivent comme un banc de sardines argentées, entraînant dans l'eau sans états d'âme la tête des générations futures qu'ils coulent sous le poids de leurs dettes...

Pendant que l'humanité paye la note salée pour qu'une élite puisse se prélasser sous les cocotiers...

Nous, citoyens de surface, préparons la nouvelle vague qui emportera tout avec elle !

1.

Le rassemblement

Je n'ai pas envie de lire. Cette leçon sur l'origine de la monnaie est barbante. Pourquoi ne pas s'intéresser plutôt à l'histoire qui est en train de s'écrire avec le sommet de la Terre de Rio ? Ce collègue va me rendre fou !

— Sébastien, éteins la lumière du couloir ! On paye l'électricité !

À moins que ce soient mes parents qui finissent par me rendre dingue. Depuis le bureau de ma chambre, je leur lance :

— Pourquoi tout n'est pas gratuit, ça ne serait pas plus simple ?

— Si tout était gratuit, les gens ne voudraient plus travailler. Les commerces seraient dévalisés. C'est impossible que tout soit gratuit, ça serait le chaos.

Trente ans plus tard...

— Shadé, finis ton assiette ! Sinon c'est de l'argent jeté à la poubelle, me plains-je en levant le couvert.

— Faut bien nourrir le compost pour le jardin ! Mais ça sert à quoi l'argent ? Ça serait trop cool que tout soit gratuit !

— Tu as bien raison ! L'argent pourrit le monde. Quand j'étais petit je pensais comme toi.

— S'il ne fallait pas payer, je prendrais une télé pour ma chambre !

— Et toi, Kémi, dis-je en me tournant vers la benjamine, qu'est-ce que tu choisirais ?

— Tous les jouets ! répond-elle sans la moindre hésitation, faisant rire toute la famille.

— Moi, j'opterais bien pour une résidence secondaire dans un immeuble haussmannien en plein centre de Paris, glisse ma femme avec un sourire en coin, pour nos escapades parisiennes.

— C'est quoi, un immeuble os malin ?

Le soir même, la question de Shadé tourne dans ma tête, tel le faisceau d'un phare m'empêchant de dormir. Je saisis alors mon écran lumineux et entreprends ce que mes parents n'auraient jamais pu envisager à l'époque : une recherche sur internet. Et c'est au milieu d'un désert d'information sur le sujet que je découvre une discrète oasis dans une vidéo venant tout juste d'être postée. Le vidéaste web déclare que 90 % de l'argent qui circule n'est matérialisé que par des chiffres sur un écran : « En gros, ton salaire c'est un score. Tu travailles, tu

donnes ta vie, on te refile des points et t'es content ! C'est juste virtuel. Ton pognon ne correspond à rien. Et toi tu en veux plus ? Alors je vous pose la question : la société ne pourrait-elle pas se réorganiser sans avoir à utiliser l'argent comme intermédiaire ? » Je remarque au bas de la vidéo qu'un nombre déjà important de vues est gratifié de 98 % de mentions « J'aime ».

Quelques mois plus tard, au cœur d'un été encore plus sec que le précédent, une braise met le feu à toute la forêt. À l'origine de l'étincelle, la sixième saison d'une série télévisée au succès mondial diffusée sur une plateforme de streaming : après avoir fait le casse du siècle, un groupe de braqueurs cachés derrière des masques de Dali, mené par un professeur de génie, décide de frapper encore plus fort en éradiquant la totalité de l'argent qui existe dans le monde. Le chef de la brigade criminelle, obsédé par l'affaire, finit par cueillir le professeur. Il ignore que l'intention du malfaiteur est justement de se laisser enfermer derrière les barreaux de la prison la plus sécurisée du pays pour y retrouver un visionnaire déchu. Ce dernier, victime d'une condamnation abusive qui n'avait d'autre but que de l'empêcher de parler, a élaboré en secret un système de société sans argent prometteur. Le professeur croit en ce projet dans lequel il voit l'effacement des problèmes de pauvreté et d'inégalités sociales. Il permettrait au peuple de se détourner de l'illusion de la valeur qu'on octroie à l'argent. Et si l'argent n'a pas plus de valeur aux yeux du monde qu'un pixel sur un écran ou qu'un bout de papier, alors l'argent ne sera plus. C'est donc de leur cellule que les deux prisonniers s'apprêtent à dévoiler le concept, tout en préparant un plan d'évasion avec le soutien d'une équipe dévouée, présente de l'autre côté des murs réputés infranchissables.

Le dernier épisode de la série soulève immédiatement une foule de commentaires qui embrasent les réseaux sociaux :

— Que la fiction rejoigne la réalité ! Construisons un monde libre sans argent tous ensemble !

— Il rendra au mot humanité sa vraie définition !

— Non, l'homme est mauvais par nature...

— Mauvais par nature parce que l'argent est le moteur de l'individualisme, de l'avidité et de la compétition généralisée !

— Je suis attaché à l'argent. Mais l'argent n'est pas très attaché à moi !

— Son abolition mettrait un terme à de nombreux problèmes : pauvreté, dettes, corruption, lobbies, réseaux mafieux, proxénétisme, braconnage, déforestation...

— Sans argent ? Et après ce sera quoi ? Sans slip ?
— Libérons-nous de l'argent (et des cons à l'occasion) !
#UnMondeSansArgent #FuckMoney.

Pour souffler sur les braises s'ensuit un documentaire choc de style hollywoodien sur un monde sans argent, en trois volets :

- 1 – Le troc : l'embryon du système monétaire,
- 2 – L'argent : ses interactions néfastes avec le comportement humain,
- 3 – L'évolution sociétale : vivre dans un monde sans argent.

Le reporter termine sa dernière séquence à Auroville, une ville expérimentale dans le sud-est de l'Inde créée par une Française dans les années soixante. L'argent y est aboli dans de nombreux domaines, notamment celui de la nourriture, et son centre de méditation au cœur de la ville rassemble des personnes de toutes religions et de toutes nations. « Comme vous le voyez, conclut le présentateur, un monde sans argent est non seulement possible mais surtout indispensable à bien des égards. Son mode de fonctionnement est simple. Chacun choisit sa vocation suivant ses aptitudes et compétences. Un travail qui le passionne et pour lequel les heures qui lui sont consacrées restent un plaisir. Et dans les secteurs qui ne trouvent pas de volontaires, car plus pénibles, les tâches sont partagées entre tous suivant les besoins. Quant aux ressources et aux biens, lorsqu'ils sont abondants on ne gaspille plus. Lorsqu'ils sont rares, on répartit selon des critères d'utilité, écologiques, d'équité ou autre. Une chose est certaine, le monde évoluera un jour dans une société solidaire et sans argent, garantissant la sécurité alimentaire, la santé et un toit pour tous. Peut-être dans quelques années ou quelques siècles. Mais, personnellement, j'espère l'expérimenter de mon vivant ! »

Puis des personnalités s'enflamment pour porter le flambeau dans les médias. Parmi les plus engagés, en raison de leur sensibilité, de nombreux artistes s'associent pour parler d'une seule et même voix. Des chanteurs composent en un temps éclair des titres sur le sujet, mais l'hymne du mouvement est porté par le nouveau groupe de rock Digitale qui échauffe la foule avec une reprise complètement déjantée de Téléphone : « Argent, trop cher ! Trop grand ! La vie n'a pas de prix ! »

Sur les réseaux, les photos des profils tombent en cendres au profit du slogan écrit blanc sur noir : « Argent trop cher ». Les ONG et les associations

humanitaires et solidaires n'hésitent pas à sortir le mégaphone dans la rue, convaincus que l'argent est l'entrave à leur combat. Ils sont rejoints par les climatologues, biologistes en environnement et autres scientifiques, las de voir que leurs recherches ne trouvent aucun écho auprès des politiques, si ce n'est des mesurette qui ne sont même pas suivies de faits, le besoin croissant de profit s'opposant toujours au bon sens.

Et tant que le sujet est chaud, les médias s'en emparent. Une aubaine pour eux, amateurs de débats houleux :

« Supprimer l'argent est une fausse bonne idée, lance le dirigeant d'une PME les mains appuyées à plat sur la table. Si travailler n'est plus obligatoire, les gens choisiront l'oisiveté. Ce n'est plus une société, c'est la bohème !

— Détrompez-vous, rétorque une militante se tenant droite comme un i. Dans sa grande majorité l'humain déteste l'ennui. Il a besoin de se sentir utile, d'avoir un rôle social et de...

— C'est ridicule ! balaye le dirigeant d'un grand geste. Projetons-nous un instant : « Merci pour vos croissants, madame la boulangère. Recevez en échange trois clous et deux stylos », s'amuse-t-il d'un sourire narquois. Imaginez un peu la cacophonie ! Si on a créé l'argent, c'est bien pour répondre à la problématique du troc !

— Vous ne comprenez pas ! dit-elle sèchement en joignant les mains. Ce ne sera pas le retour du troc. Ce dernier n'est qu'un système économique primitif qui a probablement donné par la suite naissance à la monnaie. Ce que nous proposons, c'est l'accès libre, le partage, la mise en commun. Chacun exercera sa vocation et pourra bénéficier des biens et des services à loisir.

— En illimité ? questionne-t-il en levant les sourcils à outrance comme pour réduire sa calvitie.

— L'utilisation et le partage des ressources se feront dans le respect de la planète et la prise en compte des besoins de ses habitants.

— Vous ne répondez pas à ma question. Est-ce que tous les biens seront illimités ? reprend le patron en articulant chaque syllabe.

— L'usage de l'informatique rendra possible une gestion aisée des ressources, des besoins de chaque commune, de chaque région et chaque nation...

— Répondez à ma question ! insiste le patron de PME, s'accoudant sur la table et se penchant vers l'avant.

— En tout cas, coupe à son tour le présentateur, merci de votre intervention qui nous a permis de rêver un peu à ce monde empreint d'angélisme qui suscite bien de l'intérêt ces temps-ci. Et en cette période difficile, il est vrai qu'on a

aussi besoin de s'évader. »

Bizarrement, des mois après, le buzz ne retombe toujours pas. Je repense à la question de ma fille aînée, à quoi ça sert, l'argent ? A-t-elle ressenti avec quelques saisons d'avance les prémices de cette conscience globale en train d'émerger ? Le monde semble bel et bien s'orienter vers une idée nouvelle. Dans les librairies, le rayon sciences humaines et sociales déborde de nouveaux ouvrages sur le thème d'un monde sans argent. La publicité trouve, quant à elle, une nouvelle opportunité de caresser les consommateurs dans le sens du poil : « Une société libérée des contraintes de l'argent est le terrain propice à une coopération volontaire, spontanée, fédératrice, fluide, juste et dynamique où les talents de chacun trouveraient leur place ! C'est pourquoi notre marque s'engage, si cela doit arriver, à continuer de produire dans le respect de la planète et à distribuer à tous équitablement. »

Les gilets jaunes ressortent dans la rue chaque semaine pour fleurir les ronds-points de slogans engagés : « Fuck l'argent » ; « On décide d'arrêter d'être pauvre » ; « Les 26 hommes les plus riches du monde possèdent autant que 50 % de l'humanité la plus pauvre ! ». Pour lire en entier cette banderole, il est nécessaire de faire tout le tour du rond-point, mais ça vaut la peine tant il est édifiant ! Un gilet jaune m'arrête. Je baisse la vitre et prête l'oreille : « Cinq milliardaires de notre pays sont aussi riches que les 27 millions de Français les plus précaires. N'est-ce pas la preuve irréfutable que le système est à bout de souffle ? ». Pour moi, le summum de la perversité du capitalisme est atteint depuis que les gares de grandes villes et les immenses centres commerciaux font payer le passage aux toilettes au prix d'une baguette de pain. Il prêche donc un convaincu.

Une fois la graine semée, les racines prennent sur tous les continents. Mais, pour certains pays, toute mauvaise plante doit être arrachée. Ainsi, la Chine pulvérise son puissant pesticide : tous les sujets mentionnant ce mouvement disparaissent de la toile. La Russie tourne le mouvement en dérision tout en maîtrisant l'information. Les États-Unis jouent sur la peur des gens : « Ça serait la fin du monde et la fin du rêve américain ! » Et, avec quelques informations génétiquement modifiées, la peur se propage dans les réseaux sociaux américains.

Malgré tout, le site web à l'origine de ce que l'on nomme « le Grand Projet »

est pris d'assaut par les internautes du monde entier. Ce groupe de réflexion s'est donné pour mission d'éclairer et influencer le débat public sur la transition vers un monde sans argent et propose d'inscrire son adhésion en faveur d'une société a-monétaire. De quelques milliers d'adhérents, il passe à quelques centaines de millions dans le monde avant d'atteindre son premier milliard d'inscrits.

Plus le sujet gagne en notoriété et en sérieux, plus il devient brûlant. Une candidate sans étiquette pour la présidentielle française décontenance ses adversaires, deux mois à peine avant le premier tour de l'élection : « Quand je serai élue, je monterai un groupe d'étude pour la mise en place d'une France sans argent et je terminerai mon mandat par un référendum pour sa mise en application. » Voyant ses points monter en flèche dans les sondages, tous les autres candidats lui emboîtent le pas et réactualisent leur programme pour y inclure ce référendum. Excepté un parti qui le réfute fermement, représenté par une certaine Cerise Fontaine.

Face à cet engouement, les débats, les journaux et les enquêtes prennent un ton beaucoup plus sérieux. La question est désormais posée : un monde sans argent est-il possible ? Puisque les politiques s'emparent de la question, le discours des militants est rejoint par des sociologues, psychologues et historiens réputés :

« Depuis son apparition il y a plus de quatre mille ans, le système monétaire a un effet néfaste sur la nature même de l'homme. Il induit en effet des attitudes égocentriques qui, de plus, sont nuisibles à la vie en société ! indique un historien portant pour l'occasion une cravate verte aux motifs de dollars américains entrelacés.

— L'argent favorise le mensonge, rapporte à son tour un chercheur, dont la voix légèrement tremblante laisse deviner qu'il s'agit de son premier direct à la télévision. Nous fait croire qu'on peut se passer des autres. Chacun doit travailler pour obtenir un salaire. Chacun doit subvenir à ses besoins. Les fondements d'un système monétaire sont le chacun-pour-soi et la concurrence. L'argent encourage et récompense l'individualisme. Les différences de revenus entraînent des discriminations et l'esprit de compétition. Pour gagner de l'argent, il faut que d'autres en perdent. Il génère un rapport de tension et nous retourne les uns contre les autres.

— A fortiori, renchérit une sociologue souriante dont le collier mandala trahit un penchant pour les disciplines de relaxation, les sciences cognitives ont démontré que si l'on fait abstraction de l'argent nous tendons naturellement vers

plus d'altruisme, d'empathie et de lien social. S'il disparaissait, l'entraide se développerait inévitablement. »

À présent la question ne fait plus sourire les incrédules. Elle inquiète ! Que se passerait-il réellement si un candidat favorable au référendum gagnait l'élection ? Et que le peuple vote majoritairement en faveur d'un nouveau monde ? Cerise Fontaine, l'opposante politique à ce projet, réussit à faire passer l'idée qu'un pays seul n'a pas les capacités de vivre en autarcie. Que la mise en place d'une telle initiative ne pourrait se faire qu'au niveau mondial ou sur un territoire suffisamment vaste, un continent par exemple.

Le second tour des présidentielles propose sans surprise de départager Oliver Petit, candidat favorable au référendum, et Cerise Fontaine. Le débat de l'entre-deux-tours est monopolisé par l'évaluation des bénéfices et des risques d'un monde postmonétaire :

« Sans concurrence, il n'y a plus de dynamisme, plus aucun progrès, avance Fontaine en regardant son rival droit dans les yeux.

— Bien au contraire, on passe de la concurrence à la coopération. Il n'y a plus de rétention des connaissances ni des dépôts de brevets. On partage le savoir, on avance dans la même direction pour le bien commun. Non seulement le progrès s'en voit propulsé mais aussi dirigé dans le bon sens, à savoir le bien-être du consommateur.

— Les gens ne s'impliqueront pas s'ils n'ont pas de salaire, prédit-elle en cherchant du regard l'approbation du public silencieux. Et quand bien même, personne ne voudra assurer certaines tâches ingrates. Pour ma part, je vous laisse le soin de ramasser mes poubelles en plein été... Vous savez, quand elles sentent le melon pourri ! Et puis regardez la folie pendant les soldes ! Tout le monde se précipite pour avoir des biens un peu moins chers, alors imaginez l'engouement si les mêmes articles étaient gratuits, et en plus en quantité illimitée dans le temps !

— Justement, ils seront constamment gratuits, ce qui évitera toute folie. Nous n'avons pas un appétit sans fin, pas plus que des besoins matériels illimités. Les buffets à volonté existent et on ne mange pas inlassablement.

— Soyons honnêtes, recentre-t-elle en fermant les yeux avant de reprendre, dans un buffet à volonté on mange le plus possible pour rentabiliser le repas.

— Si le repas est offert pour toujours, pourquoi se soucierait-on de rentabilité ?

Fontaine réplique les yeux rieurs :

— Dans votre monde aux allures de pays des merveilles, soyez sûr que nous irons tous les jours au restaurant, l'obésité deviendra le problème de santé numéro un ! Tout le monde voudra une belle voiture, une belle maison mais personne ne voudra travailler ! Je n'ose pas imaginer la surconsommation à la seconde où tout sera gratuit. Le terme « écologie » n'aura même plus de sens.

— Détrompez-vous, la fin de l'obsolescence programmée limitera considérablement les déchets. Et la conception des objets sera repensée pour qu'ils soient recyclables, adaptables ou à longue durée de vie. Enfin, le partage des ressources contribuera à l'équilibre et à l'équité globale.

— Faites-moi plaisir, restez dans votre monde imaginaire et laissez les adultes travailler, conclut-elle en regardant Olivier Petit de haut. »

Le jour du vote, le taux d'abstention est minime. Un record. Tous les Français sont regroupés devant leur écran et le monde entier observe l'Hexagone avec amusement. Le verdict tombe à 20 heures : Cerise Fontaine est élue présidente de la République française.

La perspective d'une société sans argent est tout à coup balayée. L'effervescence retombe. La parenthèse est refermée. La peur du changement l'a emporté sur la raison.

2.

Une crise en chasse une autre

Deux ans plus tard...

Le rose pastel a taché le fond de la toile et éclaboussé les reliefs montagneux, laissant présager la venue de l'astre solaire sur l'aquarelle d'un instant. J'observe les moindres détails du tableau. Les chevaux ébène qui broutent les herbes rases, le vol plané circulaire du gypaète barbu, l'étrange morceau de bois qui flotte au milieu du lac, la silhouette de la petite fille qui court à contre-jour dans ma direction.

— Il reste des chamallows ? me décroche Kémi en arrivant à portée de voix.

Assis devant l'entrée de ma tente, je frotte mon visage :

— Tu ne vas pas prendre ça pour le petit-déj quand même ! dis-je, soudainement ébloui par la percée du premier rayon de soleil.

— Si, j'ai fabriqué une nouvelle pique avec mon couteau, m'explique-t-elle la tête enfoncée dans le sac à dos, et Shadé est en train de rallumer le feu. C'est bon, Shadé, je les ai !

— Commencez par démonter votre tente pour qu'elle ait le temps de sécher.

— Sébastien, c'est pas ton tapis de sol que tu cherchais partout hier soir qui flotte au milieu du lac ? demande ma femme dans un éclat de rire, aussitôt imitée par nos deux filles.

— Oh non ! C'est pas vrai ! C'est pas une branche ? J'avais vraiment pas envie de me mouiller avant de partir !

— Un bon bain ne te fera pas de mal après ces trois jours en montagne !

— Tant pis, on le laisse.

— Non, papa, s'écrit Shadé, ça va polluer la nature. Tu y vas, je m'en fous !

Une fois le tapis de sol récupéré à la nage, les chamallows grillés dévorés, les dents lavées avec de la cendre humidifiée et les tentes pliées, nous contournons le lac de Bious-Artigues, dans le parc naturel des Pyrénées, et redescendons en contrebas du barrage. Nous regagnons notre vieille voiture qui patiente toute seule sur un grand parking herbeux.

— Y a que notre voiture ! s'écrit Shadé.

— Oui, en effet, ça fait bizarre, renchérit Bunmi. Le parking était presque plein le matin de notre arrivée.

— Ils annoncent peut-être de l'orage ? dis-je en regardant, fasciné, un sublime dégradé de bleu qu'aucun nuage n'ose tacher. Profitons-en pour redescendre

sans tarder. C'est compliqué de se croiser sur cette petite route sinueuse.

— Tu crois qu'ils ont fermé la route ? s'inquiète Bunmi.

— Non, ils ne la ferment pas en été... à moins qu'il y ait eu un éboulement !

À flanc de falaise, je négocie chaque virage avec la plus grande prudence. Les mains crispées, la tête en éclaireur jusqu'à frôler le pare-brise. Dans cette position de « papi au volant », je me prépare à stopper le véhicule à tout moment si la route devait soudain disparaître sous un amas rocheux. Nous sommes tous les quatre en apnée depuis plusieurs minutes quand nous rejoignons enfin la petite départementale. Je souffle un bon coup en essuyant mes mains moites sur mon tee-shirt :

— Ouf ! On est sauvés !

— Arrête-toi à Laruns, on prendra des croissants.

Nous entrons dans la commune sans avoir croisé un seul véhicule. Nous avançons dans la ruelle principale en sens unique, bordée de hautes maisons de pierre : il n'y a pas âme qui vive.

— Mince, la boulangerie est fermée ! râle Bunmi. Pourtant le 28 août n'est pas un jour férié !

— C'est vraiment mort ici.

Nous débouchons sur la place centrale. Une file d'attente s'étire à perte de vue. Les derniers arrivés semblent exaspérés. Bunmi se demande :

— Qu'est-ce qui se passe ? On aurait raté quelque chose ? Il y a un spectacle ou un festival ?

— Je veux y aller ! s'exclament les filles à l'arrière.

— Aucune idée. De toute façon, il y a trop de monde.

Nous roulons une bonne heure sans croiser un automobiliste et atteignons la nationale presque aussi déserte.

— Au moins ça roule bien ! Mais c'est trop bizarre. T'es sûre que ton portable n'a plus de batterie ?

— Certaine. Ils n'auraient pas bloqué la route pour le Tour de France ? s'inquiète ma femme en découvrant le nom d'un coureur écrit à la craie blanche sur l'asphalte.

— Non, ils sont déjà passés le mois dernier. Que diriez-vous de nous arrêter à Pau pour aller au restaurant ? Sinon, il faut faire des courses avant de rentrer.

À Pau la circulation est quasi inexistante mais se garer au centre-ville n'a jamais été aussi laborieux. Les parkings sont complets et je tourne depuis un

moment dans les petites rues quand une place se libère enfin. Nous descendons, achetons un ticket à l'horodateur et nous hasardons dans une ruelle piétonne aux pavés ocre. Une rumeur guide nos pas. Nous rejoignons ainsi l'extrémité d'une longue file d'attente semblable à celle de Laruns. Intrigués, nous la remontons pour découvrir l'événement que nous aurions manqué pendant ces trois jours en montagne. Les gens s'impatientent, râlent, sortent du rang. Je ne parviens pas à identifier un profil type car femmes, hommes, jeunes gens et personnes âgées, tous sont représentés. Les devantures des magasins sont protégées par un rideau de fer. Les bars et restaurants font porte close. Tout à coup, un homme se met à proférer des injures pour manifester son agacement et abandonne la file avec sa famille. Ceux qui attendaient derrière eux ne retiennent pas un éphémère sourire à la vue des quelques places gagnées. Finalement, nous voyons la queue s'arrêter brutalement face au mur d'un immeuble alors que, plus loin, une autre se profile dans une rue adjacente. À la source de cette marée humaine, un jeune homme s'agite devant un distributeur de billets :

— Je n'arrive même pas à retirer 20 euros. Vous pouvez essayer, dit-il en laissant sa place à une femme.

— Moi non plus, le guichet automatique est vide ! se désole-t-elle après plusieurs essais infructueux.

L'information se répand comme une traînée de poudre, soulevant une vague de hurlements. La tension monte. Nous empruntons une ruelle perpendiculaire pour nous extraire de la panique ambiante. Une femme nous croise d'un pas rapide. Je l'interpelle :

— Excusez-nous, madame. Que se passe-t-il ? Pourquoi tout le monde cherche à retirer de l'argent ?

— Vous n'êtes pas au courant ? C'est à cause du krach boursier ! renseigne-t-elle avant de reprendre sa course.

Nous regagnons notre voiture. Une fois à la maison, la priorité n'est ni le chat, ni la douche, ni le repas, mais bel et bien les informations télévisées :

« Une banque qui, par exemple, comptait 600 traders n'en emploie plus que deux aujourd'hui. Ils ont été remplacés par l'intelligence artificielle, capable de détecter à la microseconde la meilleure offre de vente ou d'achat. Chaque milliseconde gagnée peut tout changer. Après la fibre, les ondes micrométriques, la liaison par laser et maintenant la constellation de microsattellites, le trading à haute fréquence dérègle les Bourses qui ne sont plus en lien avec la réalité du marché. Mais le problème majeur de ces algorithmes est qu'ils apprennent en se

basant sur des données passées et sont donc incapables de gérer un profil inédit. Et c'est bien ce qui s'est passé ! La succession des deux derniers flash krachs nous avait déjà mis la puce à l'oreille. La Bourse avait dévissé de 15 % en l'espace de quelques minutes à peine avant de revenir heureusement à peu près à son cours normal. Mais cette fois-ci la courbe n'est pas remontée.

— Quel impact cela peut-il avoir au quotidien ? s'inquiète le présentateur.

— Je le répète, rien ne sert de retirer votre argent de la banque, souligne l'ancienne directrice financière. Les particuliers ne vont pas être impactés directement. En revanche, il peuvent l'être indirectement car il faut s'attendre à des licenciements, des fermetures d'usines et au blocage des salaires.

— Alors, est-ce la crise de trop ? reprend le présentateur face caméra. Combien de sociétés, déjà fragilisées, vont devoir mettre la clé sous la porte ? C'est ce que dont débattons avec nos experts dans une petite minute... »

— C'est la merde ! dis-je, le doigt bloqué sur le bouton power de la télécommande, comme si mon bras avait été mis sur pause.

— Ouais, je te le fais pas dire ! confirme Bunmi. Écoutons une autre chaîne d'info...

« On est en droit de se poser la question ! Un monde sans argent ne serait-il pas plus solide face aux différentes crises ? Aujourd'hui on parle de crise financière, mais ce qui nous attend n'est pas plus glorieux : crise économique, crise sanitaire, crise environnementale, annonce l'invitée en comptant sur ses doigts, crise migratoire, crise pétrolière, crise des ressources naturelles, crise sociale, crise numérique. Donc désolée de remettre ça sur la table, mais notre système économique actuel est bien trop fragile et instable pour répondre aux problématiques à venir.

— Vous avez mentionné une crise numérique et cela m'a interpellé. De quoi s'agit-il ?

— Je parle de l'automatisation, des réseaux numériques et de l'intelligence artificielle qui vont remplacer un poste sur deux du secteur tertiaire au cours des deux prochaines décennies. Aujourd'hui ce ne sont plus des emplois qui disparaissent mais des postes. Malheureusement, la société n'évolue pas au même rythme que la technologie. On va vers une croissance rapide du chômage et de la pauvreté qui élargira encore le gouffre des inégalités sociales. En revanche, cette même technologie serait une aubaine pour une société amonétaire. »

Puis, aussi vite qu'elle avait disparu, la solution réapparaît comme une évidence. Après deux ans de latence, l'utopie a fait son chemin dans la tête des gens. Inconsciemment, nous nous sommes préparés psychologiquement à ce qu'une société sans monnaie émerge un jour ou l'autre. Alors, pourquoi ne pas basculer prochainement ? C'est en écoutant la radio que je me rends compte que le mouvement a pris une forme plus concrète. Bien qu'en premier lieu assez sceptique quant à la faisabilité du projet, je sens que ma position commence à glisser sur une piste à une vitesse exponentielle.

« L'argent, c'est un crime. La source de tout le mal actuel. Vous venez d'écouter « Money » des Pink Floyd en prélude à cette émission, lance l'animatrice. Avec ce krach boursier, le débat d'une société sans argent est de nouveau sur le tapis. Alors, sans argent, vous y croyez ou pas ? Le premier auditeur choisi pour en débattre est Quentin. Quel est ton avis sur le sujet ?

— Je pense qu'il faut prendre la question à l'envers et se demander plutôt à quoi sert l'argent. C'est une question qui devrait être centrale aujourd'hui. Est-il un moteur d'unité ou d'affrontement ? Mais encore, est-ce que l'argent est source de stabilité ou de tension ? De même, l'argent sert-il la prospérité ou l'épuisement des ressources naturelles ? Et enfin, est-il central par nécessité ou par convention ?

— Tu réponds à une question par une dizaine d'autres ! On n'a pas fini ! plaisante l'animatrice. Une auditrice souhaite réagir. Quel est ton nom ?

— Bonjour, je m'appelle Élodie. J'aime bien l'approche de Quentin, mais on repart sur un débat comme il y a deux ans. On sait tous que l'argent n'élève en rien les humains et qu'il les pousse même dans leurs retranchements les plus sombres. Mais à présent il faut commencer à réfléchir à ce que l'on souhaite créer. Un monde sans argent est encore un concept trop flou. On imagine un monde sans cadre ni lois où tout serait gratuit à profusion, sans même avoir à travailler. Ceci est une utopie déconnectée de la réalité. Ce que nous devons mettre en place, c'est un projet concret. Il faut dès maintenant établir les nouvelles règles et les lois qui régiront ce nouveau monde. Il faut le structurer, le penser, le bâtir... puis il faut colmater les failles pour éviter tout abus. Il faut du concret, du palpable. Adapter ce concept au monde réel ! »

En début de matinée, je rentre dans le bureau où flotte une légère odeur de tea tree. Les étagères débordent de flacons d'huiles végétales et autres cosmétiques naturels. Ma femme s'affaire déjà en dépliant les rabats d'un carton pour préparer une commande du jour. Je lui demande en m'installant devant mon

écran :

— Qu'est-ce que ça donne ? Tes ventes ont-elles encore baissé à cause de la crise ?

— Oui, tout de même d'un tiers. Les gens sont prudents et évitent de dépenser. Faudra vérifier le stock du macadamia et des étiquettes.

— OK, on s'en occupe cette après-midi. Faut que je termine d'abord mon boulot.

J'allume mon ordinateur et consulte, pour le compte des sociétés qui m'ont confié leur référencement sur internet, les statistiques des mots-clés sur les moteurs de recherche.

— Ton client qui vend des billards a noté une diminution lui aussi ?

— Je ne sais pas, mais l'été est la saison basse pour la vente des billards. Il faut que je travaille son référencement. J'aimerais finir ce matin.

— Si mes ventes continuent de chuter à cette allure, qu'est-ce qu'on fait ? s'inquiète Bunmi en apposant le bordereau sur le carton.

— Je sais pas... Je vais tâcher de trouver plus de temps pour améliorer le positionnement de ton site dans les résultats de recherche. Vas-tu lancer une nouvelle fabrication en usine pour les masccaras ?

— Il est plus prudent de voir si les ventes repartent. Ça peut attendre la semaine prochaine.

— OK. Tu as regardé les news ?

— Non, pas encore.

— Je suis dessus, dis-je en faisant défiler les titres sur mon ordinateur. « La complexité des algorithmes de trading ne permet plus au cerveau humain de comprendre les marchés financiers et de gérer les défaillances », « Krach boursier : un risque systémique plane sur l'économie mondiale », « Plan de relance européen : une manne de plusieurs milliards d'euros pour les banques et les grandes entreprises »... À part ça, le collectif du Grand Projet fait pression auprès des dirigeants pour une Europe sans argent. Il a lancé une pétition. Je vais y ajouter mon nom tout de suite.

— T'es sérieux ? Tu disais ne pas croire à cette utopie !

— Je ne pense pas qu'on soit assez évolué pour vivre dans un monde solidaire. Le problème ce n'est pas l'argent, c'est l'être humain.

— Alors pourquoi tu signes ?

— Parce que l'argent n'est pas la solution non plus. Et puis, c'est mon côté rock and roll ! Ça me plairait bien que l'argent parte en fumée et notre crédit de la maison avec ! Et si la société s'effondre, au pire on mangera des orties, de la

consoude et de la pulmonaire. La forêt aux alentours en regorge. Qu'en penses-tu, toi ?

— De quoi ? De tes orties et machin chose ?

— Non, de l'abolition du pognon.

— Eh bien, j'en pense qu'il en serait fini de la pauvreté et de la famine, tout le monde pourrait enfin manger à sa faim. Et chacun pourrait avoir accès aux soins. Combien renoncent et sacrifient leur santé parce qu'ils n'ont pas de sous ? C'est terrible ! Tout le monde devrait pouvoir se soigner, c'est essentiel ! Mais bon... ce n'est pas pour maintenant. Passe-moi un rouleau pour l'imprimante thermique, s'il te plaît.

— Le voilà... Qu'est-ce qui te rend si incrédule ?

— Eh bien, il y a plusieurs choses en fait. Des gens profiteront du système et ne voudront pas travailler, c'est évident !

— À ton visage je devine les personnes auxquelles tu penses ! À nos frangins, n'est-ce pas ?

— Exact !

Elle sourit puis se rembrunit aussitôt :

— Il y a aussi la soif du pouvoir. L'argent est un outil trop précieux qui permet de contrôler, de manipuler, d'asservir... l'argent a l'art de rendre les gens esclaves.

Elle me fixe comme si elle attendait une réaction de ma part. Probablement un jeu de mots que je n'ai pas saisi. En milieu d'après-midi, je pars avec mes filles à vélo et rejoins mon ami Mirko en haut du coteau. Entourés de champs de maïs bien plus haut que nous, nous discutons tout en roulant sur le chemin caillouteux :

— Alors ? Ton roman sur la migration inversée, tu as des retours ? s'enquiert mon ami.

— Sur les 46 éditeurs, huit ont répondu négativement. Plus que 38 chances.

— On croise les doigts.

Nous slalomons entre les flaques d'eau.

— Et toi, comment va ta boîte avec ce krach boursier ?

Il fait la moue. Je devine que son service d'offres d'emploi bat de l'aile.

— Bof, tout est au ralenti. J'espère que ça va vite reprendre.

— Tu as signé la pétition pour une société sans pognon ?

— Non, pourquoi ?

— J'ai signé ce matin. C'est pour faire pression sur le gouvernement pour qu'il lance le référendum sur un monde sans argent.

— Ah oui ! Je ne savais pas, pour cette pétition. Mais à ce sujet Aude a envoyé un mail. Tu l'as reçu ?

— Non, ça a dû tomber dans les spams.

— Il y a une réunion lundi... J'ai survolé le message, je sais juste que c'est au sujet de la fin du monde.

— Quoi ?

— Oui, enfin... reprend-il, souriant, en changeant de vitesse, la fin du monde avec argent !

— Tu comptes y aller ?

— Non, je ne suis pas dispo lundi soir, j'ai une visioconférence.

— Papa, on peut passer par le sentier des fougères ? demande Shadé.

— OK, tourne à droite.

Aude me confirme la tenue d'une réunion destinée à ceux qui sont favorables à un monde sans argent. Lundi, 19 heures, je suis présent. Une cinquantaine de personnes sont déjà arrivées dans la Maison pour tous. Je m'assois en saluant de loin mon jeune voisin Réré déjà installé. L'ancien entraîneur de hand de ma fille ouvre la rencontre avec un micro réglé un tantinet trop fort :

— Bonjour et merci d'avoir fait le déplacement pour cette première « démocratie citoyenne ». Aujourd'hui a lieu une réunion dont le but est de penser et préparer, peut-être, le monde de demain. Et en cette période de crise, cela prend son sens plus que jamais. Je te laisse, Aude, nous expliquer le concept.

— Bonjour à tous. Le problème majeur, c'est le nombre de sympathisants pour remporter un référendum à plus de 50 %. L'élection présidentielle d'il y a deux ans a prouvé que les gens ont peur du changement. L'idée est donc d'aborder la question sous un angle différent. L'objectif du Grand Projet est de provoquer des rassemblements à l'échelle des villages et des quartiers où pourront se débattre des mesures et propositions relatives à un monde postmonétaire. Nous devons, dès maintenant, nous organiser pour préparer cette émancipation et anticiper les besoins. Commencer à établir les lois de ce nouveau monde, son fonctionnement, sa logistique, faire le point secteur par secteur, définir les modalités d'organisation... et montrer qu'en respectant certaines règles on peut se passer définitivement de l'argent. Si le projet est solide, concret, s'il n'y a aucune faille, on peut espérer atteindre le seuil de voix nécessaire pour basculer dans ce nouveau modèle sociétal.

Aude repasse le micro à l'entraîneur tandis qu'arrive Mirko, qui s'est

apparemment libéré et s'assoit en me saluant discrètement de la main.

— Merci Aude. Je précise que la réflexion doit être impérativement orientée sur le « Jour 1 » du basculement. D'après ce que j'ai compris, il faut rédiger les règles qui s'appliqueront aux premiers jours et aux premières années de cette société a-monnaire. Donc on ne refait pas le monde et on n'extrapole pas un futur digne d'un film de science-fiction. Il faut rester concret et pragmatique avec les outils déjà à disposition.

Aude reprend le micro :

— Cette mise en forme d'un nouveau monde se fera donc sous la houlette de l'ODG, l'Organisation démocratique globale. Cette structure invite à œuvrer pour une démocratie citoyenne qui permet à chacun de prendre part aux décisions qui le concernent. Il n'y a aucun dirigeant, que des représentants. Nous pouvons tous proposer des initiatives. Plusieurs d'entre vous ont sans doute déjà réfléchi à la question. Qui souhaite prendre la parole pour nous exposer comment il verrait un monde sans argent ?

Mirko s'empresse de lever le doigt bien haut. Il a manqué le début et j'ignore s'il a tout saisi ; il arbore un petit sourire candide :

— Moi, je veux bien un monde sans argent. Mais qu'est-ce qui va faire que je vais avoir envie de me lever le matin ?

— Peut-être une vessie pleine ?

Je garde ma plaisanterie pour moi.

— Il a raison, poursuit une jeune femme en se redressant sur sa chaise. Dans un monde sans argent on n'a pas envie d'aller travailler !

L'assemblée acquiesce et l'heure qui suit ressemble plus à un procès de l'innocente petite utopie :

— Le troc c'est trop compliqué !

— Non, on a dit : pas de troc !

— Si le monde était sans argent, tout le monde voudrait toujours plus. L'avidité est le problème !

— On ne serait plus en sécurité. Il n'y aurait plus de lois, ça serait la jungle et le chacun pour soi !

— Pourtant, d'après le documentaire, la ville expérimentale en Inde semble être un succès !

— Détrompez-vous, Auroville n'a pas réalisé son rêve de cité fraternelle. Le tourisme y est très lucratif pour les Occidentaux, tandis que les tâches sont laissées aux Indiens, les Tamouls.

Après une heure d'éléments à charge, l'entraîneur conclut :

— C'est certain, une telle société est complexe à mettre en place. Mais si vous êtes là, c'est que vous avez envie d'y croire. Une solidarité de tous les citoyens semble nécessaire pour pouvoir s'affranchir un jour de l'argent. Je donne la parole à Aude pour vous communiquer les prochains rendez-vous auxquels vous êtes tous invités.

— Selon le planning national, la semaine prochaine je vous présenterai l'organisation de l'ODG et ses cinq niveaux de réflexion. Nous élirons un représentant et débattons de la question suivante : Comment organiser une société de gratuité et de partage ?

Après avoir discuté sur le chemin du retour avec mon voisin Réré, je rentre chez moi complètement dépité.

— Alors, cette réunion ? demande Bunmi.

— C'est foutu. Le projet est mort. Il n'y a pas de solution.

— Depuis quand tu baisses les bras, toi ? Tiens, regarde, j'ai mis pause sur ton groupe préféré.

Le clip est arrêté sur l'image d'une batteuse frappant de toutes ses forces la ride avec sa baguette brisée. Bunmi remet en route la séquence. En plein concert, le chanteur lance des liasses de billets qui virevoltent au-dessus de la foule. Ils touchent le sol puis sont piétinés sans que le public n'y prête plus d'attention qu'à de vulgaires confettis. À la fin du clip, le groupe de rock est interviewé par un présentateur :

« Voici un extrait de l'album de Digitale qui s'intitule « Pourpre », annonce-t-il en montrant la jaquette du vinyle ; une fleur positionnant ses cinq pétales en doigt d'honneur. Pourquoi cette reprise « Argent trop cher » reste-t-elle au sommet du hit parade depuis si longtemps ?

Les musiciens répondent avec ardeur, chacun rebondissant sur ce qu'a dit l'autre :

— Parce que l'argent dépasse par sa simple existence tout autre élément, même la vie ! Il est un préalable nécessaire à ce qui permet de vivre, comme la nourriture ou le logement. On est donc tenu de gagner sa vie comme si elle n'était pas un bien irréfutable.

— Ouais, l'argent est devenu trop cher... Il passe avant la santé ! Rappelez-vous la dernière pandémie. Trouver un juste milieu entre la santé de l'économie et le nombre acceptable de morts était carrément tordu ! Sans considération économique, quelques confinements stricts, brefs et simultanés au niveau mondial auraient réglé le problème sans même la nécessité d'un vaccin.

D'ailleurs, la levée des brevets de ce dernier a été refusée pour des raisons financières, défavorisant les pays en voie de développement. Cette crise avait une fois de plus profité aux plus riches, creusant davantage le gouffre des inégalités sociales. Il est clair qu'on est arrivés au bout d'un système.

— Depuis toujours l'argent révèle ce qu'il y a de plus obscur en l'humain. Éteignez la lumière et les lobbyistes vous montreront leur côté sombre... Parce que l'argent est roi et que le profit n'a pas de limite, on se retrouve avec des pesticides dans nos assiettes et des molécules dangereuses dans nos médicaments.

— L'argent est cause d'anxiété, de dépendance, d'inégalité, de suicide et de meurtre. Pour un tueur à gage sur le darknet, ta vie vaut 0,50 bitcoin ! Pour un banquier ta vie ne vaut qu'avec un solde positif ! Et pour un huissier ta vie ne vaut rien ! Voilà le monde d'aujourd'hui. L'argent est devenu trop cher. Trop de sacrifices pour obtenir quelques euros afin d'avoir le minimum vital pour survivre. Trop de stress et d'angoisse en fin de mois quand on ne peut joindre les deux bouts. Ce n'est pas les riches qui pensent le plus à l'argent, ce sont les pauvres ! Vous ne vous rendez pas compte à quel point l'argent devient obsessionnel quand les factures s'accumulent. C'est une source d'anxiété permanente qui vous ronge de l'intérieur, une tourmente que je ne souhaite à personne. Fuck money !

— Pour citer Victor Hugo, conclut le chanteur, rien n'arrête une idée dont le temps est venu ! »

Remotivé à bloc, je raconte à ma femme l'impasse de la réunion. Nous discutons, échangeons pendant des heures sans nous soucier de la nuit qui passe. Nous sommes tous les deux différents à tous points de vue mais, quand nos deux cerveaux fusionnent, plus rien ne peut nous arrêter... et encore moins quand il s'agit de changer le monde ! C'est de ce brainstorming qu'émerge vers deux heures du matin une avalanche d'idées qui pourraient définitivement tout remettre en question.

3. L'organisation

Mes filles de 9 et 11 ans ouvrent les portes grinçantes de notre voiture fatiguée et prennent place. Comme à l'accoutumée, sur la route monotone les menant chez leur grand-mère j'éteins la radio et je lance un sujet de discussion :

— J'aimerais bien parler d'un monde sans argent. Pour vous, à quoi ressemblerait-il ?

— En fait n'y aurait plus d'argent, commence Kémi à l'arrière, n'y aurait plus de pauvres, n'y aurait plus de voleurs, n'y aurait plus de riches.

— En fait on donnerait des maisons aux pauvres, explique Shadé à ma droite sur le siège passager.

— Non, ils pourraient les prendre tout seuls, réplique la benjamine.

— Bé non, t'as pas compris, on donnera aux pauvres les maisons en vente. D'abord on loge tout le monde, c'est la priorité. Ensuite on mettra tout notre argent dans une boîte. L'argent ne sera pas froissé, il sera bien empilé.

— Et on y mettra de l'eau et des glaçons dessus !

— Non, on le garde, l'argent. Il peut être dans plusieurs chambres fortes, peut-être deux chambres fortes de la taille du salon. C'est pour payer des trucs aux autres pays qui ont toujours l'argent, on en aura pour des millénaires... Et tous les milliardaires partiront s'installer dans un autre pays.

— Ça c'est sûr, ils vont pas rester là ! admets-je en rigolant.

— Ils vont manifester ! Tout cet argent pour rien ! réplique Kémi.

— Vingt ans de travail pour rien ! s'écrie Shadé en détaillant chaque syllabe, le bras levé, comme dans une manifestation. Vingt ans de travail pour rien ! Sébastien, c'est ta faute !

— Et là, y'en a un qui gagne au loto 20 millions de dollars, imagine Kémi, et pile au moment où il gagne il entend : « Maintenant c'est un monde sans argent. » Quoi, j'ai gagné pour rien ?

— Toi aussi papa tu vas te faire avoir ! Ton roman sur les Français qui doivent migrer en Afrique à cause d'un blackout va te rendre millionnaire et un jour après : un monde sans argent !

Dans la bonne humeur, le paysage défile sans qu'on s'en rende compte. À l'approche de la vallée où nous nous rendons je demande :

— Est-ce que vous pensez que les gens vont travailler si tout est gratos ?

— Ben oui, déclare Shadé.

Nous arrivons chez la grand-mère et les arrière-grands-parents. Le thé est déjà infusé et la pyramide de crêpes au centre de la table ne devrait pas faire long feu, d'autant plus que mon frangin est là. Mais le rituel impose tout d'abord de saluer les propriétaires des lieux : deux gros matous qui s'échappent en courant à la vue des filles surexcitées.

— Le krach boursier menace les retraites dans de nombreux pays, rapporte mon grand-père en posant le journal pour nous saluer.

— Bonjour, ça va ? me demande ma mère. Tu as l'air fatigué.

— Oui, toute la nuit j'ai réfléchi avec Bunmi aux solutions que l'on pourrait trouver pour qu'on ait envie de travailler dans un monde sans argent.

— Ah, et alors ? demande ma grand-mère tandis que le chat saute se réfugier sur ses genoux.

— Nous avons listé et structuré tous les modèles proposés pour une société sans argent. Au final, il s'avère qu'il n'y a que quatre types possibles. Cela s'étend d'une société libre à une organisation très stricte et contrôlée.

— Il faut veiller à ne pas tomber dans un régime totalitaire, alerte mon grand-père.

— Tout à fait. Mais entre ces deux extrêmes se trouve un modèle modéré qui nous paraît être le bon équilibre. Il implique de restreindre un peu les inactifs. Il faut encourager le travail et le partage des tâches. Donc tout sera gratuit mais les inactifs, c'est-à-dire ceux qui ne veulent pas travailler, n'auront pas accès à tout. Ils auront tout de même droit sans restriction à la nourriture, à la santé, aux livres, aux musées, aux clubs de sport collectif, à internet, aux appareils électriques d'occasion ou reconditionnés, aux...

Avant même que je puisse terminer, mon frère s'exclame avec un rire gras :

— Ha ha ! 80 % des jeunes ne bosseront pas ! Déjà, si tu n'as pas besoin d'argent, il y en a plein, plein, plein qui ne vont pas travailler. Ça c'est clair !

— Il y a une autre chose, conteste ma mère, au bout d'un moment tu commences à t'ennuyer. Tu ne peux pas rester chez toi et vivre comme un légume.

— Je suis d'accord, confirme mon grand-père, il faut s'occuper. Toute personne a envie de faire quelque chose. Bon, il y en a qui sont fainéants et qui n'ont envie de rien faire, j'entends bien...

— Moins t'en fous, moins t'as envie d'en foutre ! rétorque mon frère en prenant ses aises sur le canapé.

Après avoir énuméré les droits supplémentaires pour les actifs (restaurants,

hébergement de vacances, services à domicile...), je pose la question ultime pour tester notre modèle :

— Maintenant, suivant ce que je vous ai décrit et sachant que vous avez le choix, que préférez-vous ? Travailler ou ne pas travailler ?

— Je travaillerais quand même, décide ma mère, surtout si je peux choisir les tâches qui m'incombent. On peut imaginer que dans ce cas le travail pourrait être source d'épanouissement.

— Je préfère travailler ! s'écrie Shadé.

— Moi aussi ! annonce Kémi.

— Si je n'étais pas à la retraite, moi aussi, poursuit mon grand-père. Passer la journée sans rien faire, je ne pourrais pas.

— Quand j'étais jeune, confie ma grand-mère en caressant le chat et soulevant des nuées de poils qui voltigent dans l'air, toutes les femmes de mon village travaillaient à la ferme. La question du choix ne se posait pas. C'était une autre époque.

Je demande à mon frère qui me semble vouloir éviter la discussion :

— Et toi ?

— Moi je travaillerais un mois sur deux ! s'exclame-t-il en nous faisant tous rire et en subtilisant la première crêpe.

— Ça, j'y avais pas pensé !

Le lundi soir, je rassemble mon dossier et j'arrive en retard à la Maison pour tous pour la réunion de la démocratie citoyenne. Mes amis Aude et Mirko sont présents, ainsi que deux autres villageois seulement : à nouveau, mon jeune voisin Réré, qui vit seul dans une grande maison, et une retraitée que j'ai déjà vue sortir d'une ancienne ferme restaurée au centre du village. Je demande :

— Bonjour, la réunion est annulée ?

— Non, j'ai bien peur qu'on soit tous là, répond Aude. Les réserves évoquées lors du débat ont dû décourager du monde.

Je m'assois et Aude se lance :

— Commençons. En premier lieu, l'ODG, l'Organisation démocratique globale, est une démocratie citoyenne qui permet à chaque individu de prendre part aux décisions qui le concernent. Elle s'articule autour de cinq niveaux d'assemblée : l'ODG1 au niveau d'un quartier – mais à ce jour, précise Aude, nous n'avons pas assez de monde pour le mettre en place. L'ODG2 au niveau de la commune, c'est ce que nous sommes en train d'organiser. L'ODG3 au niveau de la région. Il faudra élire ce soir un porte-parole qui nous y représentera. Il

pourra être différent chaque semaine si on le souhaite. Le quatrième niveau d'assemblée correspond à une nation. Pour terminer, l'ODG5 concerne la zone planétaire.

— D'accord, c'est clair, approuve Mirko. Maintenant, si je ne m'abuse, notre rencontre a pour but de réfléchir à l'organisation d'une société de gratuité totale.

— Tout à fait.

— Il y a plusieurs questions indispensables à se poser, dis-je en ôtant l'élastique de ma chemise, et on peut commencer par n'importe laquelle. Mais l'une des plus pertinentes pour démarrer est la suivante : Souhaitons-nous une différence dans l'accès aux biens et aux services entre les actifs et les inactifs ? En bref, est-ce que ceux qui travaillent un quota minimum d'heures par semaine devraient avoir plus de droits que ceux qui ne travaillent pas ? Ce modèle inciterait la population à travailler mais imposerait un système de carte ou d'appli. Par exemple, pour aller au restaurant on vous demanderait votre « pass d'actif » pour vérifier votre éligibilité.

— Oui, il faut le faire ! applaudit la retraitée. C'est nécessaire pour motiver les gens. Ceux qui ne travaillent pas n'auront que le strict minimum. Un accès aux soins comme tout le monde mais juste de quoi se nourrir avec modération, des vêtements d'occasion et un tout petit appartement. Rien d'autre. Ceux qui participent au travail collectif pourront, quant à eux, profiter de tout : voiture, vacances, matériels...

— Je suis d'accord, valide Réré.

— Personnellement je sais que j'irai bosser, intervient Mirko, mais ça ne sera sûrement pas le cas de tout le monde. Je ne suis pas pour les contraintes, mais plutôt pour qu'on motive les gens. Certains auront besoin d'être aidés pour trouver un but, un projet, déterminer ce qu'ils aiment... Il faudra mettre en place une dynamique de groupe positive !

— Je rejoins ton idée, approuve Aude. De plus, une personne qui n'a pas envie de travailler peut, pour plusieurs raisons, décider de devenir active. La venue d'un enfant, une rencontre forte, une remise en question, un désœuvrement qui pèse... La vie est longue et remplie d'épreuves.

— Dans un tel monde on pourra exercer sa vocation, poursuit Mirko. Pour ceux-là le travail deviendra un plaisir, une passion. Si chacun trouve ce qu'au fond il aimerait faire, la plupart des gens iront travailler. Il faut faire confiance en la responsabilisation de chacun.

— Je ne suis pas d'accord, contredit la retraitée. Ce système ne peut pas convenir. La peur d'encourager la fainéantise constituera un gros blocage

psychologique. On ne peut pas d'un côté reconnaître l'individualisme de notre société et d'un autre miser sur l'altruisme pour construire un monde postmonétaire. On est égocentres, faut pas se mentir. Et on ne se fait pas confiance les uns les autres. On se barricade chez soi, on a peur de l'arnaque. La société changera vite, mais nos vieilles habitudes ancrées depuis toujours... moins vite.

Réré prend la parole de sa voix posée :

— Je vais être franc avec vous, je ne me fais même pas confiance à moi-même. Le jour où tout sera gratuit, j'en profiterai sûrement pour commencer une année sabbatique bien méritée. Puis j'enchaînerai sur une autre année sabbatique puis sur une vie sabbatique ! Il y aura de l'abus, c'est indéniable. Ensuite, vous parlez de métiers de passion, mais pour moi la passion de l'harmonica, de la manipulation et des couteaux l'emporteront toujours sur le reste. Et je veux qu'ils restent un plaisir, je ne veux pas en faire mon métier.

Pour ma part, j'apprécie sa franchise et l'en remercie. Je pense qu'il a en partie raison :

— J'ai en effet bien peur qu'au tout début on ne puisse malheureusement pas se baser sur la confiance et qu'on soit obligé d'avoir un cadre. Le modèle doit prendre en compte notre conditionnement mental actuel basé sur la méfiance et le besoin de règles et de lois. La confiance viendra par la suite.

— Réré, tu es étudiant ou tu travailles ? questionne Aude abruptement.

— Je bosse à mon compte.

— Dans quoi ? demande-t-elle, intriguée.

— Le business. Pourquoi ?

— C'est-à-dire ?

— C'est à dire le business.

Je coupe court à cet échange qui tourne en rond et pose sur la table le fruit de nos réflexions familiales qui laisse deviner que ma cartouche d'encre est en fin de vie.

— Quoi qu'il en soit, cette première question n'a que deux réponses possibles. « Oui » ou « non ». De là, une autre question s'est imposée à moi...

— Fais voir ton document.

Aude saisit ma feuille en fronçant les sourcils.

Mise en place d'une société postmonétaire

Souhaitez-vous une différence dans l'accès aux biens et aux services entre les actifs et les inactifs ?



Souhaitez-vous un accès aux biens et aux services restreint par un quota individuel ?



— Qu'est-ce que tu entends par un quota individuel ? questionne Aude.

— Dans mon idée, chacun aurait un quota de textiles, de nourriture, de services... Ce système implique d'attribuer – comme aujourd'hui – une valeur à chaque bien et un calcul à chaque acquisition. Il permet un contrôle et une équité, mais maintient la notion « d'achat », de même que le métier de caissier pour déduire les points du quota mensuel. À l'inverse, avec l'absence de quota, la quantité de biens et de services est gérée par ceux qui les produisent. Tu peux te servir en quantité illimitée. Mais si un jour il n'y a plus de stock, il faudra s'en passer.

— D'après toi, répondre à ces deux questions principales permet de développer quatre régimes de société distincts.

— Exact. Elles constituent une base de réflexion qui donne ensuite la possibilité d'affiner telle ou telle option. Cette modélisation a le mérite, je pense, de rendre tangible une société sans argent. Et montre qu'elle peut prendre divers visages. Il suffit que chaque pays trouve l'organisation qui lui convient le mieux.

— Les extrêmes ne sont jamais bons, remarque Mirko. Je préfère les deux organisations centrales.

— La société libre me semble être la plus en accord avec un monde de partage

et de gratuité, objecte Aude.

C'est aussi ma conception de la société nouvelle.

— Je suis de ton avis, mais avant de faire le grand saut, il serait sans doute plus prudent d'expérimenter le « modèle contrôlé sans quota ». Il incite au travail en raison des avantages réservés à ceux qui participent à la société mais n'impose pas la gestion très lourde du système de quota.

Après débat, ce modèle est adopté. Nous passons une bonne heure à le peaufiner et à y rajouter des informations importantes. À l'unanimité, je suis désigné pour porter le projet. J'ai rendez-vous ce mercredi à Bordeaux pour l'exposer.

J'arrive dans le restaurant d'un adhérent ODG bordelais qui vient de déposer le bilan à cause de la crise. On me transmet à l'entrée l'ordre de passage des intervenants. Je suis le dernier sur la liste et il me faudra patienter, huit conférenciers me précèdent. Je repère la personne qui s'occupe des micros et du projecteur. Je lui transmets mes recommandations puis je pars m'asseoir. Après un léger retard, une organisatrice présente en introduction le Grand Projet :

« Merci de votre présence et de votre implication dans l'élaboration du monde de demain. Plus il sera défini par des règles précises, mieux les citoyens pourront s'y projeter, y comprendre leur intérêt et se joindre à notre réflexion. Nous avons d'ailleurs fait un grand sondage sur l'idée que se font les gens d'une société sans argent. Il en est ressorti plusieurs constats.

Constat 1 : On confond monde sans argent et troc. Il est important de comprendre qu'il n'y aura aucune utilité du troc. Un monde sans argent permet de bénéficier sans contrepartie financière des biens et services disponibles. En gros, nous irons au marché, nous nous servirons et nous repartirons sans payer. Les biens, les services et les ressources seront mis en commun. Donc pas de troc, ce dossier est clos.

Constat 2 : On confond un monde sans argent avec un monde sans droits ni lois. On pense que le monde sera différent en tout point. Ceci est faux. La seule pièce que l'on retire de l'échiquier est l'argent. Bien que cela entraîne des changements profonds, la société restera régie par les mêmes lois. La police, l'armée... même l'organisation politique resteront en place. L'ODG ne remplacera pas les politiques, elle les accompagnera de son expertise pour répondre rapidement aux imprévus engendrés par la démonétisation. Il est important que la société change le moins possible, car trop de changement peut

effrayer et semer la pagaille. Un excès de vitesse sur la route continuera à vous faire perdre des points sur le permis. Voler, diffamer, harceler ou tout autre délit exposeront toujours, à défaut d'amende, à de graves sanctions telles que l'emprisonnement ou le travail d'intérêt général. En résumé, une seule variable est retirée, celle de l'argent. On ne refait pas le monde... car on sait que le monde se réorganisera de lui-même par la suite, en douceur, une fois libéré du poids de l'argent. Ce dossier est clos.

Constat 3 : On pense que les gens ne travailleront pas si tout leur est offert. Ce dossier est à débattre aujourd'hui.

Constat 4 : La plupart doutent qu'on trouvera des volontaires pour faire les tâches ingrates. À débattre dans deux semaines.

Constat 5 : Une autre question émerge : comment pallier les problèmes de surconsommation dans un monde sans argent ? Dossier houleux à débattre dans un mois.

Je laisse à présent la parole au premier intervenant. »

J'écoute avec attention chacun des huit autres participants et je prends des notes sur mon calepin. Je m'étonne de leur promptitude à croire en la solidarité humaine et au sens de la responsabilité de chacun. On me fait signe que c'est mon tour. Je monte sur la petite estrade et je me place devant le micro. Je prends une grande inspiration et je me lance, un peu intimidé :

« Si nous étions nés dans un monde sans argent, l'idée de ne pas travailler ne nous traverserait pas l'esprit. Depuis le plus jeune âge, on nous aurait inculqué les valeurs d'entraide et de solidarité qui nous pousseraient naturellement à participer à la vie de la collectivité. Le partage et la modération seraient inscrits dans notre ADN. Mais nous tous ici présents sommes nés dans un monde complexe régi par l'argent. Nous avons souvent construit nos rêves sur l'idée de fortune, seule à pouvoir nous affranchir du travail et étancher la soif de notre avidité.

J'entends bien vos idées d'un monde solidaire où chacun accomplirait son labeur quotidien. Mais ce "modèle libre" me paraît déconnecté du monde actuel. L'être humain ne peut pas encore faire totalement confiance à son semblable. Il me paraît donc nécessaire de mettre dans un premier temps quelques règles pour que la transition soit viable. Et j'entends aussi vos inquiétudes et votre choix de

contrôler le système grâce à des cartes équitablement créditées destinées aux travailleurs, quitte à laisser de côté ceux que l'on appelle communément les "fainéants". Mais ne pensez-vous pas qu'avec ce "modèle maîtrisé" nous prendrions le risque de mettre en place une gouvernance totalitaire ? De plus, le fait de "payer" avec une carte créditée ne me semble pas compatible avec un système a-monnaire. »

Je présente ma modélisation des quatre types de société sans argent.

« La logique voudrait que l'on choisisse le juste milieu avec un "Modèle contrôlé sans quota". Un choix pragmatique prenant en compte l'hétérogénéité des individus. Parce qu'il y a autant de France que de Français, notre pays de demain doit donner les moyens à chacun de s'épanouir dans la diversité. Car ce qui changera le monde, ce n'est pas le fait d'ôter l'argent... mais c'est ce qui suivra.

Je rêve d'un monde sans argent où je peux aller au supermarché sans avoir à m'arrêter à la caisse. Un monde où je peux consommer un peu trop à un moment de ma vie et où je me contenterai de presque rien un peu plus tard. Un monde où je peux prendre une année sabbatique ou me consacrer corps et âme à ma vocation. Un monde qui me permet de choisir entre aller gratuitement à l'autre bout du monde pour siroter un thé noir de Ceylan et prendre mon vieux vélo pour m'arrêter à un café boire un jus de pommes local. Un monde sans argent ni laxiste ni sous contrôle total. Mais l'humain est complexe, voire souvent paradoxal. C'est dans cet esprit que nous vous proposons la solution suivante. Elle a été pensée pour donner à tout un chacun l'envie de se lever le matin pour accomplir sa mission, sans opprimer les inactifs. Cette solution ne se veut être qu'une transition pour un monde sans argent. Dans quelques années, les contraintes n'auront sûrement plus de sens et seront abandonnées d'elles-mêmes. Mais elles nous paraissent appropriées et mesurées pour les premiers temps qui suivront le basculement. »

Le projecteur affiche le dossier simultanément derrière moi et sur l'application des auditeurs :

Éligibilités des inactifs :

Nourriture 100 %

Santé 100 %

Vêtements 100 %

Culture : livres, magazines.

Sorties culturelles : musée.

Loisirs : club de sport collectif.

Internet : accès illimité navigation, musique, films, livres numériques, logiciels.

TV, portable et autres appareils électriques : matériel d'occasion reconditionné.

Transports : vélo d'occasion, bus de ville, métro, tramway, train.

Demande de déménagement : petit appartement non prisé.

Éligibilités supplémentaires pour les actifs uniquement (à partir de vingt-quatre heures de travail par semaine) :

Restaurants.

Transports : avion (vols internationaux), taxi.

Vacances : camping, hôtel, auberge...

Sorties culturelles : cinéma, concert, théâtre, spectacles...

Loisirs : piscine, bowling, spa, massage, salle de fitness, cours (danse, chant, musique, sport...), jeux vidéo.

Matériels : appareils électriques neufs ou d'occasion haut de gamme. Objets de luxe.

Services à domicile : jardinier, garde d'enfants, artisan...

Demande de déménagement : Maison, appartement prisé.

Internet : jeux en ligne.

Alcool.

Certains actifs peuvent être éligibles sous le seuil de vingt-quatre heures de travail hebdomadaire suivant le degré de pénibilité de leur métier.

Sont également éligibles : Les mineurs, les étudiants, les personnes dans l'incapacité de travailler et les retraités.

Dans un couple, si une personne travaille et l'autre non, seule celle qui travaille est éligible. L'achat de matériel uniquement dédié aux actifs peut être réservé par la personne active pour les besoins du couple. Toutefois, en ce qui concerne les activités, sorties, restaurants, vacances... seule la personne éligible peut y prétendre.

Un couple peut fusionner ses heures. L'un des deux peut prendre en charge une partie ou la totalité des heures de travail de son conjoint.

Si un actif ne parvient pas à accomplir son quota d'heures, il prendra contact avec son médecin traitant ou le Pôle Emploi pour une évaluation de sa situation

et de son éligibilité.

Un mineur est éligible même avec des parents inactifs. Dans ce cas, l'enfant pourra être accompagné d'un seul parent pour les sorties culturelles, voyages, restaurants, loisirs...

Votre médecin traitant, les psychologues et les conseillers du Pôle Emploi travaillent de pair pour vous accompagner si vous êtes inactif.

Si une incapacité au travail est diagnostiquée (handicap physique ou mental, maladie, déprime, angoisse...), ils pourront vous attribuer les mêmes éligibilités que celles d'un actif. Dans certains cas, un travail allégé pourra vous être demandé pour y avoir accès, par exemple une journée de travail par semaine.

Si un besoin vital de temps est diagnostiqué (remise en question, besoin de penser, de prendre du recul, besoin de se reconstruire, bouleversement face aux changements de société, deuil...), un soutien et un temps sans perte d'éligibilité vous seront offerts. Pour éviter tout abus, suivant les cas, une date butoir sera déterminée. Au-delà, vous perdrez votre éligibilité.

Si une démotivation est diagnostiquée, un coach de vie vous accompagnera pour vous aider à réveiller en vous l'envie d'une vie active et solidaire avec la société.

Enfin, si le souhait d'être inactif est mûrement réfléchi, vous ne serez invité qu'à un seul entretien facultatif par semestre auprès d'un thérapeute habilité. Vous pourrez cependant contacter un personnel de santé pour tout nouvel entretien. N'oubliez pas que vous êtes assisté par les autres, que vous dépendez d'eux et que vous profitez du labeur d'autrui, ce qui peut irriter des personnes actives. Tout harcèlement et violence est puni par la loi. Contactez immédiatement la police si vous êtes victime de ces intimidations.

Après le vote de l'assemblée, mon dossier est retenu puis amélioré. Je suis choisi comme porte-parole pour présenter cette idée au niveau national, l'ODG4.

Le samedi matin à la première heure, je pars pour Paris en train. Je suis conduit dans la salle de conférence d'un hôtel où se trouvent déjà une dizaine de participants. On m'installe à une table individuelle entre la Normandie et l'Occitanie. Une dizaine de minutes plus tard, les projets commencent à être présentés. À ce stade, trois modèles s'opposent toujours. Le « modèle libre » qui n'impose aucun quota d'heures de travail et qui ne fait pas de distinction entre actifs et inactifs. Le « modèle contrôlé sans quota » que je défends aujourd'hui. Et le « modèle maîtrisé » où les biens et les services sont restreints à un quota

individuel défini en fonction des ressources et de l'empreinte carbone. Mais ce dernier reste basé sur l'attribution d'une valeur à chaque bien, avec un calcul complexe et une rigidité qui l'écarte d'emblée.

« Le « modèle libre » est le plus simple à mettre en place, défend un adhérent. Tous les citoyens ont l'opportunité d'acquérir les biens et services qu'ils souhaitent, qu'ils participent ou non à la société. Il n'y a donc pas de quota ni de pass d'actif contraignant à présenter. C'est l'équité et la simplicité avant tout ! Cependant, tout le monde est absolument convaincu que « les autres » ne travailleront pas dans une telle société. Pourtant, interrogé individuellement, chacun affirme avoir besoin d'être utile et pense déjà à un projet possible. C'est particulièrement le cas chez les parents, qui désirent inculquer à leurs enfants le sens du travail et non leur donner l'exemple de l'oisiveté. Saviez-vous que 88 % des gros gagnants à la loterie continuent à travailler ? Et c'est bien parce que le travail leur permet de maintenir un lien social et qu'il est vecteur d'épanouissement. On note aussi que nombre d'entre eux profitent de leur gains pour opérer une reconversion professionnelle vers un métier-passion. Une preuve de plus que ce « modèle libre » est parfaitement viable et porte en lui toutes les valeurs d'égalité et d'humanité que l'on attend d'une société sans argent. »

Les arguments qu'il avance résonnent en moi mais ne parviennent pas à me convaincre. C'est trop beau pour être vrai. Si les derniers sondages lui donnent raison et corroborent ce que j'ai pu constater personnellement – plus de 90 % des personnes assurent vouloir travailler –, c'est le « modèle contrôlé sans quota » qui est arrêté pour la France, montrant que je suis loin d'être le seul à vouloir, dans un premier temps du moins, instaurer des garde-fous.

Toute l'après-midi est ensuite consacrée à l'élaboration des règles finales. La liste des éligibilités est peaufinée, rallongée et débattue point par point. Je suis satisfait de retrouver la base de mon modèle avec une approche plus détaillée et réfléchie. Le seul changement majeur apporté est la possibilité de restreindre les avantages des inactifs à tout moment s'ils devenaient trop nombreux. Je ressors de cette réunion en fin d'après-midi avec une confiance infinie en l'avenir.

Je suis à peine sorti du bâtiment quand je reçois un texto dont le numéro est masqué : « Lâche l'affaire. » Je reste un instant perplexe puis, ne parvenant pas à contextualiser ce message, n'y prête plus guère d'intérêt, supposant une erreur. J'entre dans la bouche de métro avec un large sourire et emprunte la ligne 13, me repassant la journée dans la tête... et en ressors vingt minutes plus tard en faisant

la gueule comme tout le monde. L'ambiance générale a eu raison de mon moral. Je pense que l'homme n'est vraiment pas fait pour vivre sous terre. Je retrouve la lumière du soleil couchant à Asnières-sur-Seine et me rends chez ma belle-mère et mon beau-frère pour y passer la nuit. Tout en dégustant un excellent riz rouge aux légumes, je vais enfin pouvoir me conforter dans l'idée que le « modèle contrôlé sans quota » est bien celui qu'il nous faut. En effet, je sais pertinemment que mon beau-frère avouera sans détour qu'il ne travaillera pas le moins du monde si la société ne l'incite pas à le faire.

— L'oisiveté est mère de tous les vices ! s'exclame-t-il, me faisant hausser les sourcils. Il faut s'occuper l'esprit, rester sans rien faire t'amène à cogiter, tu peux avoir de mauvaises pensées et te renfermer sur toi-même. Je pense que j'en profiterai pour être artisan et fabriquer des objets utiles.

Décidément, il me surprend. Je termine mon assiette et me tourne vers ma belle-mère qui me confie :

— En arrivant en France, je voulais travailler dans le secteur des arts plastiques. Mon mari voulait être décorateur-scénographe et construire les décors pour les scènes de cinéma. Malgré tous nos efforts et nos études poussées dans ce domaine au Nigéria, on ne nous a jamais laissé notre chance. Or il fallait gagner notre pain. Alors j'ai été aide à domicile et mon mari est devenu cariste. On n'a jamais pu concrétiser notre rêve. La nécessité de gagner de l'argent est comme une barrière infranchissable.

4.

L'œil malveillant

La semaine suivante je peux reprendre mes activités habituelles : mon poste dans le webmarketing pour aider mes clients à améliorer leur visibilité et leur chiffre d'affaires sur internet. Ensuite, un coup de main à l'entreprise de ma femme pour gérer son stock de flacons et sa publicité. Puis les allers-retours pour accompagner les enfants à l'école. Le handball avec les filles que je coentraîne avec une coach passionnée. Mais encore le tour de VTT avec mon ami Mirko pour refaire le monde tout en prenant l'air. Il faut aussi rappeler ma coiffeuse après avoir oublié mon rendez-vous. M'entraîner chez moi à la batterie en prenant soin de bien fermer les fenêtres. Sans oublier la fameuse répétition avec mon groupe de rock :

— Je suis désolé, les gars, dis-je en faisant tourner mes baguettes, la semaine dernière j'ai eu un timing de fou ! Je suis allé à Bordeaux et puis à Paris pour monter le projet d'un monde sans monnaie.

— Il faudra toujours des sous, dit Antonio en accordant sa guitare, ne serait-ce que pour boire !

— Pourquoi ?

— Parce qu'après avoir bu il faut toujours des sous... ler !

— Ça y est, il me fatigue déjà ! soupire Ritchie en branchant sa guitare. Faut surtout pas basculer dans un monde sans argent, car celui-là, il faut me payer pour le supporter !

Jon, le chanteur, nous ramène à nos affaires :

— Je vous ai envoyé par mail la nouvelle compo « Les temps sont durs ». Vous l'avez reçue ?

— Le mail, oui..., répond Antonio en souriant.

— La pièce jointe non ! se moque Ritchie.

— Et merde ! s'en veut Jon.

— Ça fait longtemps qu'on n'a pas joué « Antisocial », rappelle Simon le bassiste. Faudra la faire tourner en fin de répète...

Le lundi soir suivant, alors que je m'apprête à aller à la nouvelle réunion pour la démocratie citoyenne de l'ODG, je reçois un coup de fil :

— Bonjour Sébastien, je suis le fondateur du Grand Projet, on s'est vus sur Paris, se présente-t-il d'une voix inquiète et pressante.

— Oui, bonjour. Comment vas-tu ?

— Tous les membres du bureau et les intervenants présents la semaine dernière ont reçu individuellement des intimidations. Tu étais l'un des conférenciers et je voudrais savoir si tu es dans le même cas.

— Quel genre d'intimidation ?

— Plusieurs d'entre nous ont eu le profil de leurs réseaux sociaux hacké. Quelqu'un a pris la main sur nos comptes, a modifié les mots de passe pour qu'on n'y ait plus accès et ajoute quotidiennement de faux messages pour salir notre réputation.

— Pour ma part j'ai supprimé mon profil il y a longtemps. Sur les réseaux sociaux on est seuls ensemble. Connectés mais pas reliés. En sortir m'a libéré un temps fou !

— Donc tu n'as reçu aucune menace ?

— Ben non.

— Ma collègue, par exemple, a été filmée dévêtue à son insu via son smartphone. On la menace de divulguer la vidéo si elle ne quitte pas notre mouvement. On vient de porter plainte contre X cette après-midi.

— Non, rien de tout cela. J'ai d'ailleurs un scotch sur la caméra car je connais ces pratiques.

— Bon en tout cas, au moindre signe tu m'en informes.

— Oui, d'accord, merci.

Perturbé, je ne touche pas mot de cette conversation à Bunmi et pars à la réunion de mon village. Je retrouve mes quatre acolytes qui bossent déjà sur le sujet :

— Toujours à la bourre ! charrie Mirko en me voyant entrer.

— Désolé.

— Petit rappel pour notre retardataire, reprend Aude, le thème du jour est relatif au constat numéro 4, à savoir : qui fera les tâches ingrates ?

— Moi je propose que ce soient les retardataires, plaisante mon ami en faisant rire la petite assemblée.

Je prends la parole pour retrouver un semblant de dignité :

— Bon, plus sérieusement, dans un monde sans argent chacun choisit son travail. Donc bien évidemment les tâches pénibles resteront à pourvoir.

— C'est pour cela qu'il faudra les partager, annonce la retraitée dont j'ignore toujours le nom. Quand j'étais petite, au village il n'y avait pas de cantonnier. Chaque famille donnait alors des journées pour curer les fossés, tailler les haies ou les ronces. On appelait ça les prestations. Et plus grande était sa propriété,

plus il fallait donner des journées à la commune. Il y avait aussi les corvées de bois ou bien le jour du dépiquage où il fallait séparer la paille du grain. Personne n'était payé pour cela bien entendu.

— Oui, c'est normal qu'on partage les tâches et que l'on s'entraide, poursuit-je. Mirko, toi qui bosses dans l'emploi, quel est ton avis ?

— J'ai planché sur la question. Il faut savoir que de nombreux métiers vont disparaître dans un monde sans argent, dit-il en regardant sa tablette. Par exemple, en France, 350 000 banquiers devront changer de métier. Tout comme 150 000 employés dans les assurances. Autant chez les comptables. On peut rajouter 270 000 caissières qui n'auront plus de travail. Puis 700 000 commerciaux qui n'auront plus lieu d'être. On vire aussi Sébastien et ses 65 000 collègues qui bossent dans la pub...

L'assistance, décidément très encline aux taquineries ce soir, rit encore aux éclats. Je prends soudain conscience, en faisant une grimace ne me mettant certainement pas en valeur, que mon métier va disparaître. J'ai un déclic qui me le fait voir sous un tout nouvel angle. Mon travail n'est rien d'autre qu'une guerre concurrentielle dans un monde individualiste. Absorbé dans ces pensées, j'entends au loin, comme en écho, mon ami qui poursuit ses comptes :

— 280 000 traders, 140 000 employés au ministère de l'Économie et des Finances... J'en oublie obligatoirement d'autres tant la liste est longue. Sur les 27 millions de personnes ayant un emploi en France, au moins 2 millions d'emplois seront caducs du jour au lendemain dans un monde sans argent.

— C'est dingue ! s'exclame Aude.

— J'ai pas fini ! Il faut aussi rajouter à toute cette population démobilisée les actuels 5 millions et demi de chômeurs ou salariés en activité réduite. Ce qui rend disponible au moins 7 millions et demi de personnes qui contribueront aux métiers de première nécessité et j'en oublie sûrement au passage !

— En gros, conclut Réré qui n'a pas encore pris la parole mais dont les yeux généralement semi-fermés se sont écarquillés de chiffre en chiffre, il y a près de 8 millions de personnes qui bossent pour rien ?

— C'est ça, retournez le couteau dans la plaie ! me plains-je.

— J'adore cette expression ! se réjouit Réré.

— J'ai toujours pas terminé, reprend Mirko. Un nombre colossal de métiers est lié à la finance. Prenons l'exemple des avocats. S'ils n'ont plus à défendre les affaires d'atteinte aux biens ou d'infraction économique et financière, un tiers d'avocats ne sert strictement plus à rien. Soit plus de 23 000 emplois libérés. Et

dans les TPE aussi bien que dans les grandes entreprises, tout employé qui gère des tâches en rapport avec la rentabilité, le marketing, les devis, les factures, la gestion de prix, la comptabilité, le prévisionnel financier... n'aura plus qu'à faire ses cartons. Cela concerne autant le métier de secrétaire que de directeur.

— Sérieusement, c'est fou ! s'étonne encore Aude. Autant de sueur, d'intelligence, de talent et d'heures gâchés par une société capitaliste !

— La France est le pays le plus capitaliste d'Europe, lit Mirko sur sa tablette. Ça me fait penser qu'il faut aussi prendre en compte tous ceux qui s'enrichissent en faisant travailler leur argent et qui, au final, ne produisent véritablement aucun bien ou service.

Je suis comme pris d'un vertige. Je pousse la porte de sortie :

— J'ai besoin d'une pause et de prendre l'air !

La nuit est tombée. Le ciel est un rideau ouvert sur le spectacle étoilé. Les cymbales des cigales et les croassements des amphibiens mènent le bal nocturne. L'air chaud danse dans les feuillages des platanes bordant l'allée menant vers l'église. Je respire profondément, humant les particules de poussière et le pollen des herbacées.

— Tout va bien ? demande Aude en posant la main sur mon épaule.

— Ouais, ça va. Je suis bientôt au chômage mais tout va bien ! dis-je pour m'efforcer de plaisanter. En plus, je ne sais vraiment rien faire d'autre que mon job.

— Ne t'en fais pas, un des avantages du monde sans argent est que le chômage n'existera plus. On sera libre de choisir son travail, de changer de métier à son bon vouloir, de se former à volonté. On sera libre d'exploiter tout son potentiel créatif et on gagnera en compétences. On aura sûrement mille vies dans une vie ! Et c'est avant tout le stress lié aux obligations de résultat qui devrait s'évaporer et changer toute notre existence en même temps que nos rapports aux autres.

Je reste un instant songeur. Alors que je me retourne pour regagner la salle de réunion, Aude me saisit le bras :

— Attends ! Je peux te poser une question ?

— Oui, dis-moi.

— Si je ne me trompe pas, Réré est ton voisin ?

— Oui.

— J'arrive pas à le cerner. Il fait quoi exactement dans la vie ?

— Oui, c'est vrai qu'il est un peu bizarre et énigmatique. J'ai jamais rien

compris à son métier. Je sais juste qu'il s'absente souvent pendant plusieurs jours. Quand il revient, la lumière de sa maison reste allumée toute la nuit. Je crois qu'il est insomniaque car le jour il ne dort pas pour autant. Je ne sais même pas si Réré est le diminutif de Rémi, Raymond, Aurélien ou autre. J'ai regardé sur sa boîte aux lettres mais il n'y a pas d'étiquette.

— La manipulation et les couteaux ! Tu te rappelles ? Ce ne sont pas des hobbies, ça !

— Je ne sais pas quoi te dire. Mais c'est un gars plutôt cool, je trouve, et il est toujours à deux de tension.

— Si tu le dis...

Nous retournons dans la salle et Mirko complète son exposé :

— Faut aussi prendre en compte les rentiers, les businessmen et autres investisseurs immobiliers qui vivent sans travailler grâce aux revenus de leurs capitaux. Sans oublier les nombreux bullshit jobs, ces métiers de bureau à la con aux tâches inutiles, superficielles et vides de sens. Donc si on se base sur un total minimum de 10 millions de personnes disponibles, cela représente 35 % des actifs. Considérant cette nouvelle main-d'œuvre mobilisée qui participera aux métiers nécessaires, j'estime que vingt-quatre heures de travail par semaine seront suffisantes, dont une seule matinée de corvée pour le travail ingrat qui sera partagé par tous.

— Et encore, reprend Aude, si on s'y met tous ces tâches seront moins pénibles !

— En tout cas, soulève Mirko, si le monde actuel tourne avec 35 % de chômeurs et d'emplois liés à la finance, peut-être qu'une société sans distinction entre actifs et inactifs peut fonctionner selon le « modèle libre ». Ce n'est pas une poignée de fainéants qui va mettre le système en péril.

— On ne revient pas sur ce qui est déjà validé, recadre la retraitée. Vingt-quatre heures par semaine, ce n'est pas grand chose. D'autant plus que les déplacements pendulaires seront considérablement raccourcis car il sera aisé de trouver un travail plus proche de chez soi. Ou, au contraire, un logement plus proche de son travail. Avant, j'avais une heure de trajet pour me rendre à l'entreprise, cela représentait quarante heures dans les transports par mois. C'était épuisant !

Par manque de temps ou par discrétion, Mirko ne souhaite pas se charger de porter nos délibérations au niveau régional. C'est ainsi que je me retrouve le mercredi suivant en train de présenter notre étude à l'ODG3 régional de

Bordeaux. Nous y regroupons les idées pertinentes et, en fin de journée, les autres délégués insistent pour que ce soit moi qui parte pour Paris. Je suppose qu'ils ont eu écho des intimidations réservées aux leaders et m'envoient de ce fait dans la cage aux lions.

Le débat à Paris est extrêmement intéressant et constructif. Il en ressort qu'il faut que chacun participe aux tâches pénibles une matinée par semaine, mais que les individus déjà actifs dans certains secteurs peu attractifs ou soumis à une astreinte particulière doivent être dispensés. Nous dégrossissons la liste des secteurs exemptés, mais il faudra par la suite étudier métier par métier. Une nouvelle proposition a été validée, et pas des moindres. La France compte près de 60 000 prisonniers. Ils seront réquisitionnés en partie pour assurer quelques tâches réputées pénibles. Les actes de délinquance, qui concernent près d'un million de personnes par an et sont aujourd'hui punis par des amendes, seront sanctionnés par des heures de travail d'intérêt général. Des bras supplémentaires non négligeables – qui viendront juste en renfort, il va de soi que le système ne doit pas s'appuyer sur eux ni donc nécessiter de nouveaux détenus.

Dans le train, sur le chemin du retour, je relis plusieurs fois le document rédigé...

Les métiers dispensés de « demi-journées partagées » sont globalement : les métiers qui peinent à recruter, les métiers qui nécessitent une astreinte (maintenance, sécurité, médical, élevage...). Voici à titre indicatif une liste des secteurs dispensés.

Secteurs dispensés de la demi-journée partagée :

Agriculture

Agroalimentaire – Alimentation

Animaux

Bâtiment – Travaux publics

Défense – Sécurité – Secours

Enseignement – Formation

Hôtellerie – Restauration – Tourisme

Humanitaire

Mécanique – Maintenance

Santé

Social – Services à la personne

Transport – Logistique
Mère/Père au foyer (considéré comme un travail à part entière jusqu'à que l'enfant soit scolarisé)

Secteurs qui n'existent plus :

Banque – Finance

La « journée partagée » correspond à quatre heures de travail par semaine (trajet vers le lieu de travail inclus). Elle peut être cumulée sur seize heures par mois ou cent-quatre-vingt-huit heures dans l'année (compte tenu des cinq semaines de congés). L'important est de clôturer ses heures de l'année avant le 1er janvier.

Au cours de la semaine je reçois un appel dont le numéro m'est inconnu. J'hésite à répondre. Probablement encore une de ces publicités qui va m'obliger à raccrocher au nez d'une pauvre petite téléprospectrice à l'autre bout du monde. Dans le doute, je prends l'appel :

— Allo ?

— Bonjour, puis-je parler à Sébastien Augé ?

— Bonjour, c'est moi-même.

— Enchantée. Je suis Clarisse, de la maison d'édition Constellation de la Lyre.

— Euh... Oui bonjour... Je vous écoute...

— Le comité de lecture a terminé l'étude de votre manuscrit *Contre-courant*. Nous souhaiterions vous rencontrer pour échanger avec vous. Quand pouvez-vous venir nous voir à Toulouse ?

— Je peux être là dès demain, dis-je immédiatement sans regarder mon agenda.

— Parfait. À 14 heures, c'est bon ?

— Oui, très bien.

Surexcité, je m'efforce de me raisonner. Rien n'est encore joué tant que le contrat n'est pas signé mais l'espoir me submerge et j'ai des étoiles dans les yeux. J'annonce la bonne nouvelle à Bunmi et aux enfants, puis prends un billet de train pour Toulouse.

Le lendemain en début d'après-midi, je pénètre dans l'atmosphère nirvanesque de la Constellation de la Lyre. Dans un silence ardent les trois employés sont absorbés dans leur lecture, stylo à la main. Un contraste saisissant avec le

désordre qui les entoure : des étagères surchargées de livres, des dossiers qui dissimulent une table, des pyramides de manuscrits instables, des cartons entrouverts qui entravent le passage... Dans ce monde étrange d'agitation statique, les livres paraissent vivants, les hommes semblent objets.

On me reçoit et me propose un café que j'accepte. Je le regrette aussitôt tant je suis déjà excité. Je m'installe dans le canapé d'un petit salon, tout aussi rempli de livres, et cherche désespérément sur la table basse les six centimètres carrés nécessaires pour poser ma tasse.

— Bonjour M. Augé, je suis Clarisse, la responsable d'édition, et voici le chef de fabrication ainsi que la correctrice, présente-t-elle en s'asseyant sur une chaise près moi.

— Enchanté.

— Votre manuscrit est une véritable pépite ! La lecture est prenante mais tout de même assez rude, ce qui est évidemment l'effet voulu. Il y a un bon rythme, plein d'imagination et une bonne dose d'érudition aussi, ça donne un bel équilibre.

— Certaines parties seront tout de même à reprendre, enchaîne la correctrice. Nous travaillerons ensemble sur quelques points de l'histoire et tournures de phrases.

J'acquiesce vivement d'un oui de la tête au rythme de mon cœur battant la chamade. Elle reprend :

— J'aime beaucoup ce concept de migration inversée avec la famille française obligée de migrer en Afrique. Et de savoir que l'histoire est inspirée du témoignage d'un demandeur d'asile est édifiant !

— Merci, dis-je en bouillonnant de joie intérieure. Il s'appelle Emmanuel et il est camerounais. Il a mis deux ans pour arriver en Europe et a atteint l'Espagne après neuf tentatives éprouvantes pour traverser la Méditerranée.

— C'est édifiant ! répète Clarisse comme si elle manquait de vocabulaire. Votre imagination est impressionnante mais le fait qu'elle soit émaillée de réflexions intelligentes donne à la lecture tout son relief. Voici le contrat de publication.

Je prends avec délicatesse le précieux sésame qui concrétisera deux ans de travail, sans compter tous mes autres livres qui n'ont jamais trouvé preneur. Mon regard flotte dans le vide, je tiens le contrat entre mes mains sans vraiment le voir... Je suis comme un enfant qui reçoit le cadeau de Noël qu'il avait mis tout en haut de sa liste et qui peine à y croire. J'ai envie de sauter de joie et de lancer

cet amas de livres en l'air en guise de confettis, ce qui me permettrait de surcroît de libérer un espace pour poser enfin ma tasse. Je réfrène de toutes mes forces la joie qui implose et irradie dans mon corps. Il faut que je tienne bon, il faut que je me retienne au moins jusque dans l'ascenseur.

Je me ressaisis et parviens à prendre un ton posé :

— Merci.

— Bon, maintenant nous allons remplir un questionnaire de routine en lien avec la ligne éditoriale de la maison, indique Clarisse. Nous attendons que vous impliquiez à nos côtés pour la vente du roman. Envisagez-vous d'être présent dans les librairies pour les dédicaces ?

— Oui, tout à fait, dis-je avec enthousiasme.

— Êtes-vous militant dans un parti politique ou dans le mouvement pour un monde sans argent, comme l'ODG, par exemple ?

— Euh... oui, en effet.

— Quel parti ?

— Je suis à l'ODG.

— J'ai bien peur que cela ne soit pas tout à fait compatible avec la déontologie de la maison. La Constellation de la Lyre aspire à ce que ses auteurs aient un devoir de neutralité. Et nous ne publions pas d'essais politiques. Accepteriez-vous de quitter l'ODG pour que puisse être publié votre manuscrit ?

Désappointé, je ne réponds pas. La caféine semble s'être mystérieusement évaporée par tous mes pores. Ne me voyant pas réagir, la correctrice m'informe avec un malaise à peine perceptible :

— C'est mentionné dans le contrat qu'il est impératif de ne pas appartenir à une organisation politique ou idéologique. Prends le temps d'y réfléchir.

— Dans votre œuvre, poursuit Clarisse, on met un certain temps à comprendre que vous ne cherchez pas juste à raconter une histoire. Pas évident de faire passer un message l'air de rien, sans être lourd. Votre talent en la matière est indéniable. Les messages que vous portez dans ce manuscrit se doivent de voir le jour ! On compte sur vous. Ne restez pas associé au Grand Projet, ce serait rédhibitoire.

Le chef de fabrication me fixe du regard depuis le début sans prononcer un mot. Les deux femmes scrutent mon visage pour tenter d'y lire ma réponse. J'ai du mal à capter les subtilités de la situation. Il y a quelque chose qui m'échappe. J'ai la tête qui commence à tourner. Je serre le contrat dans ma main gauche et pose la tasse sur un bouquin sans prêter attention à la tâche circulaire qui s'imprime sur la couverture.

— Prends le temps de lire tout le contrat et de faire ton choix, ajoute calmement la correctrice en me tutoyant une nouvelle fois.

— Si vous avez une question, appelez-nous, conclut Clarisse. On espère sincèrement travailler avec vous.

Dans l'ascenseur, l'humeur n'est plus à danser. Tous mes espoirs tombent en régolithe.

Le retour en train se déroule dans le même état de morosité et de confusion. Bunmi me ramasse à la gare comme un naufragé échoué sur une plage. Elle me fait du bouche-à-bouche et parvient à me réanimer légèrement. Une fois à la maison et remis de mes émotions, je suis prêt à faire le point avec elle. Je lui montre le site de l'éditeur :

— Clarisse, c'est elle. Là, c'est la correctrice. Il y avait aussi un type qui n'a pas bronché mais je ne le vois pas dans la liste des contacts.

— Ce contrat est bizarre. On dirait que l'article 5.2 mentionnant qu'il ne faut pas participer à un parti politique ou à l'ODG a été ajouté. Le style d'écriture semble moins formel.

— Regarde leur collection, ils ont publié le récit d'un ancien ministre et la nouvelle d'un politologue. Ils me disaient ne pas faire de politique !

— Et tu es sûr de te rappeler que tu avais d'abord reçu un refus de cet éditeur ?

— Certain. Je vais te retrouver le mail...

— C'est louche, s'inquiète Bunmi. Et puis ce concert de louanges auquel tu as eu droit sur ton bouquin, c'est bien trop beau pour être vrai. Faut pas se leurrer !

— Pourquoi ? Il est très bien mon livre ! Bon... Je vais appeler Emmanuel et lui dire de passer, j'aimerais savoir ce qu'il en pense. Après tout, c'est aussi indirectement son histoire.

Je parcours ma liste de textos pour chercher le contact d'Emmanuel. Je retombe sur le mystérieux message reçu quelque temps plus tôt, « Lâche l'affaire », que j'ai occulté involontairement jusqu'à présent. Soudain il prend sens.

En fin de semaine, notre ami vient manger à la maison. Il fait beau, très chaud et nous prenons le repas dans le jardin, à l'ombre du tilleul. Je lui décris la situation et le dilemme qui me tourmente. J'ai besoin de son soutien.

— Regarde, Emmanuel, c'est un message que j'ai reçu à la sortie de la première réunion. Je suis sûr que ça a un lien et qu'on essaie de m'écarter du projet. Plusieurs membres de l'ODG ont reçu de sérieuses menaces, des

tentatives d'intimidation ou de chantage. J'ai bien réfléchi. J'ai l'intention de signer tout de même le contrat. Je ne peux pas me battre sur tous les terrains. Et si derrière il y a des personnes puissantes au point de me négocier un contrat dans une maison d'édition pour m'éloigner de l'ODG, il est préférable de ne pas les mécontenter. Qu'en penses-tu ?

Il prend quelques secondes de réflexion, respire profondément comme pour expulser une contrariété et raconte :

« Pour l'argent, des passeurs nous ont abandonnés dans le désert vers une mort certaine. Sur cinquante migrants, seuls quinze ont survécu. Pour l'argent, on nous a dépouillés alors qu'on n'avait déjà rien, car il est bien plus facile de s'attaquer aux démunis. Pour l'argent, j'ai été exploité et j'ai été acheté comme esclave. Pour l'argent, j'ai subi d'atroces tortures pendant quatre mois dans le but que ma famille verse une caution. J'ai été poignardé, tabassé et le dos entièrement brûlé. Pour l'argent, les Européens nous interdisent de prendre le ferry et nous laissent couler au fond du cimetière de la Méditerranée. Pour l'argent, les passeurs organisent la traversée sur de tout petits bateaux gonflables sans moteur tout en sachant qu'il nous sera impossible de rejoindre l'autre rive. Qui ferait tout ça sans argent et par simple plaisir ? Personne ! Pour l'argent, toujours au nom de l'argent... L'argent, c'est la monnaie du diable. S'il le faut, je porterai en personne tes projets. S'il le faut, j'affronterai une armée. Car la seule utopie irréalisable à ce jour, c'est celle de croire que l'argent est immortel. Ses jours sont comptés. L'argent commence à avoir une odeur, l'odeur de la putréfaction. Son heure est venue. Alors continue à te battre pour un monde sans argent et ne t'arrête jamais ! »

5. La contre-attaque

L'arme est dans ma poche. Je la saisis. Elle est chargée. Je la déverrouille. J'appuie sur la gâchette. Ma première victime est en ligne de mire. Numérotation en cours...

— Allo maman. C'est moi. Juste une question rapide. Si tu travaillais selon ta vocation, si tu faisais ta demi-journée partagée hebdomadaire et si tu avais accès à tout sans limites, tu ferais quoi ?

— Je demolirais ma maison. J'en referais une plus grande et plus belle. Je prendrais un nouveau terrain et j'y ferais une ferme pour avoir des animaux.

Pour le coup, c'est elle qui m'a tué. Je remets une douille dans le barillet. Ma prochaine cible sera mon frère célibataire :

— Je prends une femme de ménage... à plein temps. Un jardinier aussi à plein temps. Je fais construire une superbe piscine. J'achèterais plein de trucs pour la maison. Je prendrais...

Je raccroche. J'ai encore pris une balle en plein cœur. Nous y étions pourtant presque, c'était le dernier défi, le constat numéro 5 : Comment pallier les problèmes de surconsommation dans un monde sans argent ?

Je clos les hostilités. J'ai un webinar de l'ODG qui va commencer. L'oratrice, partisane de notre mouvement, est dans la sécurité numérique...

« Bonjour et merci d'être aussi nombreux à vous être connectés. La science a mis en évidence que posséder de l'argent favorise les comportements immoraux ou illégaux. Ce n'est pas nous qui allons la contredire. En effet, comme vous le savez, beaucoup d'entre nous ont reçu des menaces, mais rassurez-vous, c'est maintenant de l'histoire ancienne. Nos opposants ont compris que nous ne sommes pas organisés selon un système pyramidal où il suffirait de couper le sommet pour éteindre l'organisation. Il faut donc s'attendre à une autre stratégie de leur part. Il y a près de 3000 milliardaires dans le monde. Autant de personnes que l'on agace forcément, et on ne parle là que des plus grandes fortunes. Il faut qu'on se réorganise immédiatement. Premièrement, plus aucune réunion physique. Uniquement des réus en visioconférence sécurisée. Deuxièmement, des adresses mail cryptées. Troisièmement, on navigue sur internet avec un logiciel VPN qui créera un réseau privé virtuel afin de protéger nos données et demeurer quasi intraquables. Pour terminer, nous n'utilisons que des logiciels libres. Ne vous inquiétez pas, je mets en téléchargement tous les outils et les

tutoriels nécessaires. Si vous avez des problèmes d'installation ou de paramétrage, contactez-moi. Ce weekend on fera un test pour être pleinement opérationnels dès la semaine prochaine. »

La contre-attaque est lancée. Nous avancerons à présent masqués. Je peux me concentrer sur la grande question de fond, comment remédier à notre cupidité et aux frustrations que l'on traîne depuis notre enfance ? C'est décidé, je monte ma propre sous-direction de l'anticipation opérationnelle. Commandant en chef : moi-même. Base secrète : mon salon. Complices : mes quatre acolytes de l'antenne locale de l'ODG. Heure du rendez-vous : à la nuit tombée.

— Non, moi j'achèterais rien de spécial, rassure l'agent secret Mir. Même mes habits, je les garde au moins dix ans.

— J'ai envie de dire « pas grand-chose » non plus, réfléchit l'agente double O2. Je pense que j'irais voir les fjords en Norvège mais à part ça...

Je rebondis aussitôt :

— J'opterais aussi pour un voyage, mais à vélo.

— Tu te vois repartir un an découvrir d'autres pays comme quand t'avais 20 ans ? demande l'agent Mir qui ne craint pas les indiscretions en plein symposium.

— Cette fois-ci, ce ne serait pas en solitaire mais en famille. Peut-être pour un tour d'Europe. J'ai aussi besoin de deux nouvelles cymbales pour ma batterie, rien d'extravagant. On peut imaginer que les plus riches consommeront beaucoup moins car ils n'auront plus accès à l'abondance et à leur personnel. Les classes moyennes consommeront probablement à peine plus pour se faire plaisir. Et les plus défavorisés se jetteront sur tout, mais après tout, c'est entièrement légitime.

— Le mieux, c'est une carte prépayée avec un plafond, tel que le propose le « modèle maîtrisé », intervient enfin Réré, l'agent trop secret. Sinon, c'est la place à l'anomie. On n'a pas le choix.

— Je comprends ton point de vue. Ça réglerait le problème mais ça ne correspond pas à notre vision et ça implique de garder une valeur pour chaque produit. Un monde libre est la priorité.

— J'ai bien peur qu'il n'y ait pas d'autre solution, appuie l'ancienne agente du renseignement dont le nom est secret défense. Si on ne met pas de limites, on se tire une balle dans le pied ! C'est comme si tout le monde avait gagné au loto le même jour !

— Il faut aussi prendre en compte les ressources de la planète, rappelle

l'agente O2. Dans un système marchand, c'est un rapport de force constant entre l'écologie et les profits financiers. Cela aboutit à une impossibilité de faire les bons choix pour l'environnement et de facto pour notre santé. Ce défi doit être relevé dans ce nouveau monde, sinon ça n'a aucun sens.

— Mais alors, reprend Réré, comment respecter l'environnement et freiner notre consommation dans une civilisation a-monnaire où tout serait accessible ? Là, faut m'expliquer !

— Déjà, il ne s'agit pas de moins consommer, mais de mieux consommer, recadre O2. On a besoin de matériel mieux adapté et autonome en énergie.

— Oui, il faut notamment mettre fin à l'obsolescence programmée, renchérit l'agent secret Mir. En France 60 % des appareils électriques et électroniques en panne ne sont pas réparés. La conception des objets sera repensée pour qu'ils soient recyclables, adaptables ou avec une durée de vie encore jamais atteinte. J'ai déjà en tête plusieurs projets pour fabriquer des objets low-tech, confie-t-il avec des airs du célèbre agent Q qui inventait les gadgets de James Bond.

Mir reprend :

— Le low-tech, en opposition au high-tech, a pour but de faire mieux avec moins, en simplifiant les processus de fabrication et en diminuant l'empreinte écologique. Cela donne des objets qui se doivent être plus performants, robustes, facilement réparables, peu gourmands ou autonomes en énergie et toujours simples d'utilisation.

— Comme le four solaire que tu as fabriqué l'année dernière avec de la récup ?

— Exactement. Mais le low-tech peut aussi être issu d'une production industrielle.

— OK, très bien tout ça, valide l'espionne venue nous rejoindre après avoir discrètement mis les enfants hors d'état de nuire, probablement avec de l'éther ou du chloroforme, elle ne divulgue pas ses méthodes. Il faut aussi jeter moins et privilégier les objets d'occasions. On peut imaginer remettre un magazine ou un jouet en rayon dans un supermarché comme on le fait pour les boîtes à livres.

— Mais oui ! s'enthousiasme l'ancienne agente du renseignement. On pourrait faire de même pour les vêtements. Je déniché souvent des tenues impeccables dans les vide-greniers. Pourquoi ne pas les retrouver directement dans les vitrines des boutiques de prêt-à-porter ?

— Bonne idée, approuve l'espionne. Et on fera en sorte de ne pas rendre les vêtements d'occasion identifiables en tant que tels. Certains bloquent encore à l'idée de porter des habits de seconde main... Et ce sera d'autant plus faisable

que les étiquettes des prix et les antivols seront obsolètes.

— Malin ! Je reconnais bien là mon espionne préférée !

— « Espionne » ? souligne-t-elle en déployant sa ride du lion qui fait frémir le petit herbivore que je suis.

Les autres me regardent d'un air perplexe. Je me sens tout seul dans mon film.

Soudain, des hurlements de détresse résonnent dans la pièce au point d'en faire vibrer les pènes des portes en bois :

— Ah ! Au secours ! Ah !

Je ne connais que trop bien ces cris de terreur. Chaque seconde compte. J'empoigne mon arme entreposée dans un angle du mur. De la taille d'un fusil d'assaut, avec un calibre de 15 mm, elle fait mouche à chaque fois. Les braillements s'intensifient. Ni une, ni deux, je défonce la porte de la chambre de Kémi. L'assaillante est postée au plafond et guette ma fille de ses huit yeux. Je me positionne sous l'araignée, appuie sur la gâchette pour déployer le plumeau en PVC au bout du canon et referme le piège pour l'emprisonner au milieu des poils. Je la relâche ensuite avec délicatesse dans le jardin du voisin. Aucune tache de sang sur le mur, aucune victime à déplorer, un travail propre et professionnel !

— Et si elle revient ? s'inquiète Kémi.

— Impossible, elle a eu trop peur. Elle est même en train de conseiller aux copines de ne surtout pas s'approcher de la maison.

Nous faisons remonter nos idées aux niveaux supérieurs, tout comme les autres équipes. Lors de la visioconférence sécurisée, le bilan est mitigé. Les propositions fusent mais aucune ne sort vraiment du lot. Je bascule la visio en mode audio pour travailler en parallèle et rattraper mon retard considérable.

« Pour l'instant on n'a pas encore trouvé LA solution qui concilie consommation, modération et écologie, dit un interlocuteur. »

J'ouvre le dossier de mon client qui vend des étiquettes personnalisées sur internet. J'analyse la progression du positionnement de ses mots-clés sur les moteurs de recherche.

« Il faut remettre sur la table la proposition d'une carte qui donnerait accès à des biens en quantité limitée. »

Les mots-clés génériques à fort trafic ont perdu des places sur les moteurs de

recherche. Pourtant, le nombre de visites est en progression. Ce n'est pas logique...

« Hors de question d'avoir une "carte" ou un "pass" via une appli avec un plafond car cela implique de garder une valeur pour chaque bien. Lorsque les biens n'auront plus de valeur commerciale, ils n'auront plus que leur valeur réelle, celle qui correspond au besoin des individus. Si l'argent disparaît, posséder plus que les autres ne sera plus socialement valorisant, mais sera au contraire la marque d'un esprit matérialiste et égocentriste. Dans une relation non marchande, le client n'est plus roi. De plus, celui qui offre n'est pas obligé de répondre à une demande qui lui semblerait démesurée. »

J'ai refait les calculs. Ce n'est pas un bug. Les mots-clés principaux ont chuté mais paradoxalement j'ai bel et bien plus de visites sur le site. Je me lance dans une étude de la sémantique, espérant y voir un peu plus clair, tout en prêtant une oreille au débat...

« Si on ne veut pas épuiser les ressources et avoir une consommation responsable, cette carte plafonnée est incontournable, au moins pour la transition vers la démonétisation. Au départ, il la faut, quitte à en décevoir certains. Mais à terme l'objectif est de s'en défaire dès que les citoyens seront habitués à plus de modération. On doit resserrer les vis au moment de la transition. Après, et seulement après on lâchera du lest, progressivement ».

J'y suis, il y a le compte ! Dans un éclair, mon cerveau fusionne les données collectées pour mon client et la visioréunion en cours. Illumination ! Je m'empresse d'ouvrir la fenêtre qui retransmet le débat. Je recentre ma webcam. J'allume mon casque-micro. D'un clic, j'avertis le modérateur que je souhaite prendre la parole de toute urgence. J'attends...

« Lorsque la consommation modérée n'entraînera plus de frustration, la voie sera ouverte à une sobriété naturelle, explique une intervenante. Ce n'est pas parce que l'argent aura disparu qu'il sera possible de se servir à volonté de tout. Sans argent ne veut pas dire sans comptabilité ou sans repère, au contraire. Avec la technologie d'aujourd'hui et l'estimation des ressources disponibles, nous pouvons tenir une gestion extrêmement précise. »

Le bouton vert m'indique que c'est à moi de prendre la parole. Je vois ma tête peignée en pétard en plein écran. Trop tard, je suis en ligne. J'annonce :

« Je bosse dans le référencement naturel sur les moteurs de recherche et j'aimerais faire un parallèle avec la situation actuelle. Mes dix mots-clés les plus importants ont perdu des places, pourtant, dans le même temps, j'ai gagné du trafic sur le site. Tout ça, c'était en fait grâce à ce que l'on appelle en SEO la longue traîne. Des centaines de mots-clés qui attirent chacun assez peu de visiteurs sur un site internet, mais dont le cumul représente une part encore plus importante que mes dix mots-clés principaux réunis. »

Tout en parlant, je jette un bref coup d'œil sur le tchat :

« On ne comprend rien à ton charabia ! »

« Carte ou pas carte ? Choisis ton camp ! »

Je prends une grande inspiration, me recale au fond de mon siège de bureau et explique plus calmement :

« Ce que je veux dire par là, c'est qu'il n'est pas nécessaire de trouver l'idée qui résoudra à elle seule cette problématique. Mais que des centaines de petites idées mises bout à bout auront un impact encore plus significatif pour diminuer notre consommation. Donc pas besoin de carte plafonnée, gardons une économie de l'accès. Notre consommation sera réfrénée par l'ensemble de toutes nos petites mesures, telles que l'occasion, la réparation, la mise en commun, le low-tech, la location, la fin de l'obsolescence programmée, la fin du gaspillage, le recyclage, etc. C'est ça la longue traîne ! »

Le débat se poursuit, s'étire, se précise. Au final, nous prenons le pari que l'ensemble de nos petites réformes peuvent obvier à une surconsommation. Le lendemain, je regarde obsessionnellement mon portable dans l'attente du rapport. Dès l'instant où il est accessible, je m'empresse de télécharger le PDF...

Principales mesures pour une modération de la consommation dans un monde sans argent

1 – OCCASION à la place du neuf : Des articles d'occasion doivent être intégrés dans les rayons des magasins avec les articles neufs. Dans la mesure du possible, ils ne doivent pas être différenciés.

2 – RÉPARATION pour ne plus jeter : Tout objet qui peut être réparé doit l'être, et ce quel que soit le temps que cela puisse prendre (plus de soucis de rentabilité). L'utilisation des matières premières et par conséquent l'exploitation des ressources naturelles seront ainsi limitées et les déchets réduits. Les objets

reconditionnés doivent ensuite être remis en rayon à côté des occasions. Les articles neufs ne peuvent être mis à disposition que lorsqu'il n'y a plus d'articles d'occasion et reconditionnés. Le secteur de la réparation sera un pôle très important à développer.

3 – PARTAGER au lieu de posséder individuellement : *Chaque quartier doit s'organiser pour y partager ses outils de bricolage, jardinage, tondeuses... Des voitures peuvent aussi être partagées dans les quartiers pour éviter la possession d'une seconde voiture ou pour les personnes qui l'utilisent rarement.*

4 – EMPRUNTER plutôt que posséder : *Tous les outils et véhicules spécifiques peuvent être empruntés en magasin. Inutile de les posséder si l'usage est de courte durée. Il en est de même pour les objets de valeur, tels que les bijoux par exemple.*

5 – ACCÈS PRIORITAIRE pour éviter les abus : *Les services à domicile sont destinés aux personnes n'étant pas en capacité d'assurer elles-mêmes les tâches demandées.*

6 – FIN DE L'OBSOLESCENCE PROGRAMMÉE : *Pour mettre fin à l'aberration de la surconsommation, tous les objets de consommation courante seront low-tech, donc facilement réparables, robustes ainsi que très performants. Et ce en optimisant l'impact écologique sur toutes les étapes de leur cycle de vie.*

7 – FIN DU GASPILLAGE : *L'un des plus grands avantages est sans doute la fin du gaspillage. En effet, la fin de la surconsommation de masse engendrée par le système marchand entraînera une baisse très importante de la production en particulier alimentaire. Entre 30 et 50 % de la nourriture produite dans le monde est perdue en grande partie pour des raisons financières : calibrage, perte pendant les longs voyages, manque de moyens financiers de stockage ou de formation dans les pays en développement.*

8 – RÉSERVATION au lieu de l'immédiateté : *Les objets rares très demandés seront délivrés sur réservation. S'ils ne sont pas encore disponibles, vous serez inscrit sur une liste d'attente. La production peut être volontairement ralentie pour éviter toute surconsommation.*

9 – RECYCLER plutôt que jeter : *Tous les matériaux qui peuvent être recyclés doivent l'être. Le souci de rentabilité étant écarté, de nouveaux*

procédés de recyclage peuvent enfin voir le jour. La récup dans les déchèteries sera autorisée.

Le Grand Projet est presque prêt. Ce monde sans argent se dessine enfin et devient presque palpable. Nous allons prochainement pouvoir le présenter au grand public. Plus nous y travaillons, plus ce concept donne le tournis et obsède à la limite de la folie. Entre nous, nous appelons cela « entrer en désargence ». Et dans un même temps il devient d'une irréfutable évidence. Nous avons l'impression d'ouvrir enfin les yeux tant il permet enfin d'assécher un bon nombre de problèmes directement à la source.

Mais le défi du siècle est aussi celui de l'environnement dont nous sommes pleinement responsables. Nous sommes les sangsues de l'or noir qui rejettent leur venin dans les airs. Nous sommes les krakens des océans plastiques et des mers. Nous sommes la fièvre climatique de la terre, nous sommes ses cellules pulmonaires cancéreuses. Sommes-nous immatures, inconscients ou tout simplement cons ? Foutus pour foutus, devons-nous aller au bout de la bêtise humaine pour en finir et voir ce qu'il en advient ? Aujourd'hui une évidence semble se dessiner. Ce formidable outil de domination qu'est l'argent, ne serait-il pas la cause de la plupart des maux de cette société malade ?

La dernière étape consiste à étudier l'impact de l'abolition de l'argent sur chaque cœur de métier. Je rejoins un groupe sur une messagerie instantanée chiffrée dédié au secteur de la communication et de la publicité :

— Alors, la pub, ça existera toujours ou non ?

— Je ne pense pas, du moins pas sous la même forme. Un produit ne doit pas inciter à la consommation mais seulement informer de son existence et de son utilité réelle. Cela doit être sobre, honnête et non intrusif.

— Dans ce cas, le terme « publicité » peut être revu. Il ne s'agit plus que de communication ou d'information.

— Il faut en terminer avec les réclames à la télé, à la radio, sur le bord des routes, les spams dans les mails, sur les sites internet, les notifications sur les portables, les appels téléphoniques...

Je propose à mon tour :

— On n'est pas obligés de condamner toute la « publicité », on peut concevoir des messages informatifs qui incitent à la modération au lieu d'inciter à la consommation. L'important étant que le message encourage les comportements adéquats ou donne une info vraiment utile.

— Les panneaux 4x3 sur les routes et dans les métros, pour annoncer les

événements locaux, me semblent nécessaires. Mais la majorité d'entre eux pourront être démontés.

— Perso je bosse dans la com pour un supermarché. Dans les rayons des magasins, il ne sera plus nécessaire de mettre des produits en évidence pour pousser à l'achat, notamment pour attirer les enfants.

Au fil des lignes, l'évolution des métiers se tisse. L'ogre sanguinaire que nous avons créé au nom du capitalisme et de la mondialisation doit être mis au régime sec. Cette fois, la société sera fondée sur l'accès et non sur l'échange marchand, sur l'entraide et non sur la concurrence, sur le bien commun et non sur le profit.

Chaque groupe dans son secteur professionnel rédige une fiche métier. Le site web du Grand Projet intègre maintenant les principales règles qui seront appliquées dans la société postmonétaire, ainsi que les modifications importantes qui surviendront. Une civilisation sans monnaie, ni troc, ni échange.

Quelques jours plus tard, une représentante du mouvement est invitée par la chaîne d'information la plus populaire du pays pour présenter le projet. Avec Bunmi, les enfants et le chat, nous sommes plantés sur le canapé devant la télévision pour suivre l'interview qui va clore le journal :

« ... match nul pour le PSG. Sans transition, un monde sans argent, lit le présentateur du 20 heures sur son prompteur. Il y a plus de deux ans, cette idée avait fait le buzz pendant quelques mois avant de retomber dans l'oubli. Depuis, des citoyens se sont regroupés pour rédiger le mode d'emploi qui permettrait de concrétiser cette utopie. Pour nous en dire plus, je reçois ce soir Inès, porte-parole du mouvement. Bonsoir Inès.

— Bonsoir, salue-t-elle brièvement en griffonnant une note sur la paume de sa main.

— Dites-nous comment a évolué, ces deux dernières années, cette idée de vivre sans monnaie.

— Tout d'abord, je tiens à vous signaler que j'ai attentivement écouté les titres de votre journal, annonce-t-elle posément avec un doux sourire. J'ai constaté que 90 % des sujets étaient orientés sur l'actualité française et que seuls 10 % décryptaient l'international ou disons, plutôt, parlaient des États-Unis. Je vous conseille de revoir ce ratio, car placer la France au centre du monde limite la vision des Français et ne les aide pas à comprendre la complexité du monde. Vos titres ne sont absolument pas représentatifs de l'actualité mondiale. Je ne vous dis pas cela méchamment, je souhaite juste que vous puissiez vous améliorer.

— Merci de critiquer notre travail, dit-il en riant. On en prend note. Donc ce

monde sans argent est-il possible ?

Elle reprend la parole d'un ton posé avec un regard franc et bienveillant.

— Permettez-moi de revenir encore sur les titres que vous avez développés ce soir... comme tous les derniers soirs. Les sujets tels que les querelles enfantines entre les partis politiques ou la spécialité culinaire d'un charmant département français se rapprochent plus d'un magazine d'actualité que des informations journalistiques. Pensez-vous que c'est ce que l'on attend de vous ? Avez-vous déjà mentionné, par exemple, le plus grand camp de réfugiés au monde situé au Kenya où la moitié d'un million de migrants vit depuis des dizaines d'années sans solution dans des conditions insalubres ? Le rôle des journalistes n'est-il pas aussi d'insister sur la fonte du permafrost, qui n'est rien d'autre qu'une bombe à retardement climatique ? Quand allez-vous nous alerter sur les dangers des nouveaux matériaux contenant des nanoparticules ou sur les risques de laisser les géants du web collecter nos données ? Pourquoi ne pas mettre en lumière ces hommes et ces femmes qui, n'attendant plus rien des politiques, ont décidé de vivre dans le respect de la nature et des humains et ont mis en place d'autres façons de faire de l'agriculture, d'autres formes d'éducation, de démocratie ? Bon il est vrai que vous avez terminé avec le résultat du foot, comme si vos informations n'avaient aucun but. Mais laissez-moi vous dire que ceux qui aiment le football ne vous ont pas attendu pour connaître le score du match, et les autres, si vous me permettez le jeu de mots, les autres *sans foot*.

— On ne peut pas parler de tout et beaucoup de ces sujets ont déjà été traités par nos équipes et nos nombreux invités, se défend-il.

— Il est vrai qu'au nom de la démocratie vous donnez la parole à des personnes de tous horizons. Moi, quand j'achète une pizza surgelée, j'aime connaître le Nutri-Score qui indique sa qualité nutritionnelle. Pour vos intervenants, ça devrait être pareil, il faudrait qu'ils soient équipés d'un « Neutralité-Score » qui renseignerait sur leur degré d'objectivité sur le thème abordé suivant leurs éventuels conflits d'intérêt. Nous saurions ainsi à quoi nous en tenir. Et cette étiquette devrait aussi être apposée en bas de votre journal car il est insensé que onze milliardaires français détiennent à eux seuls 81 % de la presse quotidienne nationale généraliste.

— Il reste moins d'une minute avant la fin de cette édition. Souhaitez-vous parler de votre projet ?

— J'aime autant continuer sur les sujets que vous avez traités dans ce journal, si vous le voulez bien. J'ai noté de la corruption financière, poursuit-elle en regardant furtivement la paume de sa main, une augmentation du vol à l'étalage,

une entreprise qui va licencier des centaines d'employés pour délocaliser ses activités et une manifestation des soignants pour dénoncer un manque d'effectif récurrent. C'est bien ça ?

— Entre autres sujets, oui.

— La bonne nouvelle, c'est que dans un monde sans argent, tous ces sujets n'existeront tout simplement plus. Cela vous permettra de parler plus longuement du reste du monde. Et pour ce qui est des règles et du cadre que nous avons construit pour la transition vers une civilisation sans monnaie, retrouvez-les directement sur notre site web. Nous avons posé les bases du mode d'emploi du monde de demain. À vous d'y adhérer pour que l'on puisse donner corps au projet tous ensemble !

— Merci Inès, tout de suite la météo. »

L'art de ne rien faire comme les autres ! Avec talent et finesse, Inès a tapé dans le mille en créant le buzz. L'annonce d'une possible civilisation postmonétaire se propage à toute allure pour la seconde fois de l'Histoire. Les prochains mois vont être cruciaux et déterminants, car on ne va parler que de ça...

6.

Blocages psychologiques

C'était il y a quinze ans mais mes neurones ont gravé chaque instant directement sur les parois de ma boîte crânienne. La ville qui a donné naissance à la pizza faisait partie pour moi des incontournables. Arrivé en soirée, je prenais plaisir à me perdre à travers les ruelles pavées de pierres volcaniques noires, envahies par l'odeur alléchante de la pâte cuite au four. Je m'éloignai du centre historique de Naples et m'enfonçai dans une ruelle étroite où une insignifiante petite pizzeria était implantée. Je posai mon vélo lesté de ses sacoches contre le vieil immeuble d'en face tagué de tout son long, pénétrai à l'intérieur et pris place à l'une des deux seules tables dont disposait le restaurant. Je fus accueilli par le sourire chaleureux d'un vieux pizzaïolo et quelques phrases inconnues de mon italien de base. Quelques minutes après mon arrivée, il posa sur ma table une grande pizza seulement agrémentée de sauce tomate et de quelques feuilles de basilic. J'avais devant moi la pizza traditionnelle tant attendue. Ses saveurs m'en ont fait perdre la notion du temps et oublier que je n'avais pas encore trouvé d'endroit pour dormir. À la fin du repas, alors que je cherchais quelques euros dans mon porte-monnaie, le pizzaïolo s'empressa de me rejoindre avec son éternel sourire et se mit à faire de grands gestes avec les bras. Je fus raccompagné à la sortie sans déboursier un centime. Je restai sur le carreau un instant songeur. C'était son commerce, son métier, son gagne-pain. Quel était son intérêt de m'offrir le repas ? La nuit tombée, rassasié par tant de gentillesse, je dus me contenter de dormir à la belle étoile sur une petite crique, constamment dérangé par des jeunes alcoolisés.

À l'arrivée en Turquie, mon vélo ne cessait de se plaindre et couinait de plus en plus. Supporter les 20 kg de bagages et les 60 kg de son pilote devenait pour lui fastidieux. Les pneus à bout de gomme, il me porta dans ses derniers retranchements jusqu'à Istanbul. Trouver un réparateur dans cette métropole à cheval entre deux continents n'était pas des plus simples. Poussant mon compagnon de route, je m'engageai malencontreusement dans le labyrinthe du plus grand et plus ancien bazar couvert d'Orient. Sous les arcades de mosaïques colorées, je peinais à ne pas faire tomber les biens entreposés dans cette caverne aux trésors par ailleurs bien encombrée de touristes et d'autochtones. Mes yeux vibronnaient tant leurs cellules photosensibles débordaient de couleurs à capter : vaisselles, textiles, bijoux, cuivres, céramiques, poteries, maroquinerie,

narguillés, antiquités, tapis, argenterie, articles en cuir, objets de décoration ou de souvenirs... À force de tourner, de me laisser aller, de passer de porte en porte..., je tombai sur un petit atelier caché derrière une échoppe d'amphores à ne surtout pas heurter.

Un homme mit mon vélo sur la table d'opération et le diagnostic tomba. Il fallait changer une pièce du porte-bagage qui s'apprêtait à s'écrouler, dévoiler la roue arrière et régler les vitesses qui ne passaient plus. Les négociations commencèrent et, voyant que je marchandais, l'homme les stoppa soudainement et me dit de repasser le lendemain. N'ayant pas d'autre choix, j'obtempérai et sortis du souk tout en repérant minutieusement chaque détail qui me permettrait de revenir.

Le lendemain, je retrouvai mon réparateur de fortune qui me laissa partir sans accepter mon argent. J'étais honteux d'avoir négocié avec autant de prétention. Je n'avais pourtant pas l'air si misérable. J'étais propre sur moi, je me baignais dans la mer tous les jours. A ce propos, ma femme que j'avais connue à Paris à la fin de mon périple m'avait posé comme question étrange :

— Dis-moi, quel est ton record en termes de jours sans te laver ?

— Ça dépend... se baigner dans la mer, ça compte ?

— Bien sûr que non ! affirma-t-elle outrée.

Elle n'a donc, encore à ce jour, jamais connu mon « propre » record personnel !

Tiré de mes souvenirs par l'épaisse vapeur de la douche, je ferme l'eau du robinet. Je prends soudain conscience que cette idée d'un monde sans argent a germé en moi quinze années plus tôt au cours de ce voyage en solitaire et qu'elle a lentement fait son chemin dans mon inconscient. Je me sèche, entrouvre la lucarne pour évacuer l'humidité et pars me coucher. Bunmi est plongée dans un magazine de psychologie dont la une est consacrée au sujet le plus en vogue. Tandis que je me glisse sous les draps, elle me résume :

— Abolir la monnaie ne serait qu'un simple problème d'organisation et de logistique. Avec nos outils numériques actuels, ce serait un jeu d'enfant. Aller dans l'espace ou concevoir un smartphone demande infiniment plus de compétences et de complexité. Ce n'est plus un problème technique, c'est juste un problème mental. Il est lié à notre conditionnement profond et notre rapport à l'argent. Nous en avons les moyens techniques mais il faut changer notre mode de pensée.

Elle remet ses lunettes de lecture et insiste pour me faire le quizz du mois :

— Le thème est : « Conditionné par votre passé ou libre de vos réflexions ? »
Première question : Est-ce que tu écoutes la même musique que tes parents ?

— Tu m'énerves déjà avec ton quizz ! dis-je en redressant l'oreiller.

— Donc c'est non, puisque tu écoutes surtout du rock. Je coche le triangle.
Est-ce que tu fais le même métier qu'une personne de ta famille ?

— J'ai démarré apprenti à l'imprimerie de mon père mais j'ai pris tout de suite une autre direction. Mon métier dans le webmarketing n'a plus rien à voir.

— Donc non, je coche le triangle. Est-ce que tu votes pour le même parti politique que tes parents ?

— Au premier tour je n'ai jamais voté comme eux depuis mes 18 ans, dis-je tout en sélectionnant ma série à la télé.

— OK, un autre triangle. Est-ce que tu as la même religion que tes parents ?
Bon, encore non pour monsieur qui pratique la méditation Vipassana. Je continue : Est-ce que tu as la même alimentation que tes parents ?

— Toujours non, tu sais bien que personne n'est végétarien chez eux.

— Nouveau triangle. Dernière question, as-tu visité les mêmes pays que tes parents ?

— Je pense être le seul à connaître l'Asie. Triangle ?

— Ça te fait 100 % de triangles. Si vous avez le plus de triangles...

— Épargne-moi ça s'il te plaît !

— ... c'est que vous avez su remettre en question ce que l'on vous a enseigné afin d'avoir votre propre opinion. Comme le disait René Descartes : « Pour atteindre la vérité, il faut une fois dans la vie se défaire de toutes les opinions qu'on a reçues et reconstruire de nouveau tout le système de ses connaissances. »
Mais si les triangles sont hautement prépondérants, c'est que vous cherchez peut-être par tous les moyens à être le contraire de votre famille suite à un conflit familial dans votre passé. Dans ce cas, ces changements non conscients peuvent être contre-productifs.

— Bon, tu me saoules avec ta psycho de comptoir !

Je tire la couette et fais mine de me plonger dans ma série.

— 100 % de triangles, me nargue-t-elle avec un grand sourire. 100 % !
Revenons un peu sur ton enfance, ajoute-t-elle en ajustant les lunettes à l'extrémité de son nez.

— Oui, bonne idée. Tu ferais une excellente psychologue. Avec toi, les patients n'auraient besoin que d'un seul entretien...

— En effet, merci.

— ... car après ils iraient se pendre !

— Salaud ! s'exclame-t-elle en riant et m'assenant une bourrade, manquant de peu de me faire tomber du lit.

— Je pourrais même ouvrir à côté de ton cabinet une boutique de cordages. Je ferais fortune !

— Ha ha ! Allez tiens, lis plutôt ça au lieu de regarder ta série pourrie. Tu verras, c'est intéressant.

Je feuillette le magazine et découvre dans un article que le monde sans argent est appelé par la presse « civilisation de l'accès » ou tout simplement « l'Accès ». C'est-à-dire un monde dans lequel nous avons accès à tout ce dont nous avons besoin, en proportion raisonnable et dans la limite des ressources planétaires. Un accès aux services et aux biens de première nécessité sans condition et pour tous. Le mot « accès » est suffisamment banal pour ne pas être chargé de sens mais on aurait pu tout aussi bien dire « société du partage », « du don », « du commun » ou « du bénévolat ». Quel que soit son nom, ce système n'est pas basé sur l'échange mais sur la mise à disposition.

La journaliste conclut en mettant en évidence le fait que l'argent n'est qu'un intermédiaire superflu :

« Nous courrons tous après l'argent pour répondre à nos besoins. Mais si l'argent disparaissait, nos besoins seraient les mêmes et notre capacité à agir serait beaucoup plus grande car sans dette, sans profit et sans concurrence. L'argent ne fait pas tourner le monde... seulement nos têtes. »

Avec l'ODG, nous n'avons fait que poser les fondations du projet pour prouver à tous qu'une société non marchande est faisable, solide et nécessaire. De plus, le projet est devenu intouchable en ce qu'il ne nous appartient plus, il appartient au monde entier. L'ODG2 du village gagne chaque semaine de nouveaux adhérents qui viennent nous prêter main-forte. Nous distribuons des tracts, participons à des manifestations pour contraindre la présidente Cerise Fontaine à organiser un référendum, préparons les prochaines stratégies d'action et continuons à débattre sur les détails de l'organisation.

Les politiques, les journalistes, les blogueurs, les influenceurs se sont tous emparés du sujet et en saturent tous les supports d'information pour suivre la tendance. La séquence régulièrement reprise de Gainsbourg brûlant en direct un billet de 500 francs prend soudain une nouvelle portée symbolique. Les débats vont bon train. La question de l'utilité de l'argent est de nouveau à la mode. Et le constat qui s'ensuit souvent amer : survie, individualisme, influences,

corruption, arme de domination, déséquilibre social...

Bien que la foudre tombe sur le système financier, les sondages sont mauvais. Nous sommes très loin de dépasser les 50 % de voix si un référendum devait avoir lieu. Dans un même temps, les magnats de la Bourse de New York, Tokyo, Londres, Pays-Bas... font des profits absolument indécents, la spéculation boursière entraîne une hausse continue du prix du blé, du riz, du maïs... et les familles des bidonvilles de Karachi, Nairobi, Dakar, Mexico, Bagdad..., soit une personne sur huit dans le monde, ne parviennent plus à acheter ces denrées alimentaires. La Bourse crée plus de famine que le climat mais le simple fait d'interdire la spéculation boursière sur les aliments de base est totalement impossible. Le capitalisme fonctionne par une seule stratégie : la maximalisation du profit à n'importe quel prix humain et dans le temps le plus court. Une réforme du système est illusoire. La société esclavagiste, on ne peut pas la réformer, l'humaniser.

Le lendemain matin, je pars au bureau... parce que pour le moment il faut encore gagner de l'argent. Mais je sens au fond de moi que cet écran qui me fait face depuis l'âge de 16 ans ne correspond plus à ce que je suis, à ce qui émane de ma personnalité. Avais-je choisi ce métier pour me cacher ? Ai-je à présent besoin de plus de contact social ? Je m'installe devant cet étrange objet auquel j'ai consacré bien plus de temps qu'à ma femme et mes enfants. Bunmi entre à son tour et s'attèle à l'expédition de ses commandes. Je lui demande :

— Ce n'est pas ton prestataire qui s'occupe des commandes aujourd'hui ?

— Non je lui ai dit de ne pas venir ce mois-ci. Les ventes ont encore chuté à cause de la crise boursière. Je ne sais même pas si je vais pouvoir me verser un salaire.

Obnubilé par ce monde de l'Accès devenu un sujet viral, j'en avais oublié la crise actuelle. Je jette un coup d'œil sur les actus et lis en diagonale quelques titres du jour :

« Les pays du G7 s'accordent sur un impôt sur les sociétés » (Franceinfo)

« Ces 10 arnaques aux placements dont vous devez absolument vous méfier » (Capital)

« Soupçons de financement libyen » (Franceinfo)

« Ovnis : le rapport du gouvernement américain qui laisse planer le doute » (LCI)

« Placements : pourquoi ouvrir un plan d'épargne retraite à son enfant

mineur ? » (Le Revenu)

« Paiement sans contact : les arnaques à la CB » (Midi Libre)

« Nouvelle réforme des retraites » (BFMTV)

« La possible grossesse d'un panda stimule des actions en Bourse » (La République des Pyrénées)

« 47 millions de femmes ont basculé sous le seuil de pauvreté à cause de la crise dans les pays en développement » (Le Monde)

« Un quart des restaurateurs pourrait ne pas survivre à la crise » (La Tribune)

« Faut-il une crise pour innover ? » (Les Échos)

OK tout va bien ! Nous marchons juste sur la tête... les pieds dans les étoiles !

Une chose est sûre, nous aurons des sujets bien plus intéressants à traiter à l'avenir quand nous serons débarrassés de l'argent. Je consulte mes mails professionnels. Après suppression des nombreux spams, il reste un message non lu :

« Bonsoir M. Augé, après Bordeaux et Lyon, Paris c'est fini pour les Billards. Le magasin est vide, pour l'instant je continue de payer les loyers mais je vais malheureusement devoir couper votre budget. À demain pour en parler par téléphone, cordialement. »

La journée commence à peine et j'ai le moral en berne. Mon métier se vide de sens. Dans un monde en crise et plus encore dans cet avenir postmonétaire auquel je veux croire, la publicité et le webmarketing n'ont plus lieu d'être. Je pourrais m'en réjouir car cela rejoint mes valeurs, mais en attendant il faut bien vivre et j'ai une famille à nourrir. Je consulte mes mails perso cryptés dans l'espoir de nouvelles positives. Le message que je reçois de Nassima, la responsable de sécurité numérique du Grand Projet, est quelque peu déconcertant. Mais, comme un bon petit soldat, je suis ses indications une à une. Premièrement, j'ouvre un nouveau compte sur le réseau social de mon choix avec un pseudo. Deuxièmement, je mets une photo d'un yacht et d'une voiture de course en me vantant d'en avoir fait l'acquisition. Troisièmement, je *like* quelques pages de business, de marques de luxe, d'entreprises du CAC 40 et je consulte les comptes de quelques milliardaires célèbres. Quatrièmement, j'attends... Je ne sais quoi attendre, mais j'attends sagement comme elle me l'a demandé.

En fin de matinée, je reçois un coup de fil d'un numéro inconnu.

— Bonjour, excusez-moi de vous déranger. J'ai trouvé vos coordonnées sur l'annuaire et j'ai une question inhabituelle à vous poser.

— Je vous écoute.

— Êtes-vous confiant en l'avenir ?

— Oui, bien sûr. Je milite pour un monde sans argent qui, pour moi, est la meilleure chose qui puisse arriver à notre époque. Maintenant que le monde entier est en lien via le numérique, ça me paraît l'évolution logique des choses.

— Un verset de la Bible mentionne à ce sujet que la racine de tous les maux, en effet, c'est l'amour de l'argent. Pour s'y être livrés, certains se sont égarés loin de la foi et se sont transpercé l'âme de tourments multiples. Cela vous parle-t-il ?

— Écoutez, je suis occupé, j'ai beaucoup de travail.

— Avez-vous déjà songé à vous contenter de choses vraiment nécessaires, plutôt que de poursuivre la quête de la richesse coûte que coûte ?

— A ce jour, j'essaie juste de joindre les deux bouts. Pour la richesse on verra plus tard. Je dois vous laisser, merci, au revoir.

— Permettez-moi de vous citer Matthieu, chapitre 19, verset 24 : « Il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. »

À midi je pars chercher les enfants et le pain, tandis que Bunmi prépare le repas. Une fois à table, Shadé et Kémi étalent la purée faite maison sur toute la surface de leur assiette. Ensuite, elles découpent des petites branches de brocoli cuites à la vapeur qu'elles plantent minutieusement dans la purée pour créer une forêt miniature. Quelques tranches de carotte servent à construire le chemin qui traverse le bois et les oléagineux font office de roche. Bien sûr, je fais de même et le repas des géants mangeurs d'arbres va pouvoir commencer...

— À quoi on joue pendant qu'on mange ? demande Kémi.

— Au baccalauréat ? propose Shadé. Ça fait longtemps !

— D'accord. Mais je choisis le thème. Il va falloir trouver ce qui n'existera plus dans un monde sans argent. Vous êtes prêts ? Alors, le A.

— Argent ! s'exclame immédiatement Bunmi.

— Trop facile ! râle Shadé.

— On continue. Qu'est-ce qui n'existera plus et qui commence par B ?...

Braconnage. Billets ! Banque ! Burn out.

Contravention. Carte bleue ! Chômage. Corruption. Camion rempli d'argent !

Dettes. Dollars ! Délocalisations. Distributeur de billets ! Délai d'attente à la caisse ! Déforestation !

Évasion fiscale. Euros ! École privée payante. Esclave !

Faim dans le monde !

Gaspillage des ressources. Ghettos. Gadget qui sert à rien !
Hausse des prix. Hold-up !
Inégalités sociales. Impôts !
Jeter les fruits et légumes non calibrés. Jeux d'argent !
Kung Fu Panda qui perturbe la Bourse...
— Ha ha ha ! Ma chérie, tu crois pas qu'on va te l'accepter ?
— Bah, avoue que je m'en sors bien quand même, non ? Bon OK, c'est pitoyable. Bon alors... Kiwi importé de Nouvelle-Zélande, d'autant plus que la production européenne est bien plus importante. On continue...
Licenciements économiques. Loto !
Maffia. Monnaie ! Mendiants ! Monopoly !
Narcotrafiquants.
Obsolescence programmée.
Pauvreté. Prostitution. Porte-monnaie ! Pièce !
Querelle lors des héritages. Quizz sur l'argent. Quitter son mari sans un sou.
Rétention des connaissances. Radins ! Riches !
Sans-abri. Stress de perdre son emploi !
Trafic de drogue. Trafiquant d'armes. Tortures. Tirelire ! Taxes !
Universités payantes. Ultra-transformé pour les aliments.
Vandalisme. Voleurs !
Wall Street.
X-men parce qu'il n'y aura plus besoin de sauver le monde.
Youtubeur prêt à dire n'importe quoi pour avoir des vues.
Zone euro.

L'abolition de l'argent mettrait un terme à toutes les dérives du système monétaire. Je ne m'explique pas comment, malgré cette évidence, le monde de l'Accès continue de susciter tant de méfiance, comme en témoignent les sondages peu favorables. Cela dépasse l'entendement, la logique, la raison... Pour m'éclairer, ma femme me fait lire une tribune dans son magazine de psychologie préféré :

« Nous venons d'une culture monétaire. De ce fait, l'argent fait partie de notre famille et prévaut même parfois sur celle-ci. Nous sommes sous l'emprise de l'argent. Cette emprise psychologique est une arme de destruction massive. Malgré la souffrance et les séquelles des violences qu'elle nous fait endurer, nous continuons à être attachés à notre bourreau. On le déteste autant qu'on l'aime. Il nous fascine et nous séduit autant qu'il nous dégoûte. Nous sommes

soumis à l'argent. Il exerce son pouvoir, il nous domine. Il rentre dans nos têtes et nous obsède. Il nous amène à voir les choses par rapport à lui, à travers le prisme étroit d'une pièce trouée des années 1920. Il nous harcèle psychologiquement dans le cadre privé jusqu'à nous faire oublier qui nous sommes. Nous nous perdons de vue, nous perdons notre humanité. Il nous dépouille de notre personnalité pour nous faire entrer dans le moule du consommateur. Dépressifs, nous nous abandonnons à l'achat compulsif. Nous perdons notre amour propre et devenons nous-mêmes une marchandise. Alors que nous sommes pris au piège, dans l'incapacité de réagir, il se rend indispensable, veut conserver sa mainmise, parie sur les menaces et la peur. Ce prédateur nous possède, nous met à genoux, nous humilie, nous soumet, nous pervertit. Nous prostituons notre temps, notre cerveau et nos mains pour jouir de sa présence quelques heures avant qu'il ne nous échappe et ne reparte dans d'autres mains sales. Nous sommes sa putain ! L'argent est un mari jaloux, possessif, pervers narcissique. Fuyez-le ! »

Inde. 4 h 30 du matin à l'aéroport de Bombay. Quel décalage avec la Turquie que je venais de quitter en avion pour éviter de traverser l'Iran et le Pakistan ! Décalage horaire : 2 h 30 avec Istanbul. Décalage climatique : il fait 29 degrés avant le lever du jour et une chaleur étouffante sur le tarmac. Et, surtout, décalage social. Sur mon vélo, je slalomais tant bien que mal entre hommes, femmes et enfants qui dormaient par terre en plein milieu du trottoir. Des milliers de gens étaient entassés de toutes parts. Je me risquais alors sur la route. Les voitures roulaient à gauche, n'importe comment, pas de stop, pas de feux rouges respectés. L'accélérateur et le klaxon semblaient être les deux seules pièces nécessaires pour conduire à travers le trafic. Rickshaws, vieilles voitures, camions multicolores, motos, vélos, charrettes surchargées de paille tirées par des chameaux ou des ânes et piétons se partageaient la route au cœur de cette mégapole surpeuplée, contournant les vaches sacrées qui se reposaient en toute quiétude au milieu du bitume. Ces dernières prenaient aussi un malin plaisir à s'engager dans les petites ruelles à contresens. Les bruits, les odeurs et les couleurs saturaient mes sens. Tout était sale. L'air était envahi d'un étrange mélange d'encens et d'urine. Le premier choc passé, après avoir trouvé une auberge crasseuse peuplée de petits rongeurs et compris comment manger en bord de route grâce aux nombreux marchands ambulants, je commençai à me plaire beaucoup au milieu de ce chaos. En effet, le fait que rien n'était droit, rien n'était propre, rien n'était organisé me faisait me sentir bien vivant au milieu de

cette tornade. Un homme vint me voir en pleurant, me suppliant de lui donner de l'argent. Des enfants de la rue grattaient ma peau blanche tout en mendiant auprès de moi. Je ne leur offris que quelques pommes qu'ils se partagèrent équitablement. Une femme qui tenait un nourrisson dans les bras m'implora de lui acheter du lait. Ce que je fis. Elle pria alors tous les dieux d'envoyer sur moi leur bénédiction.

La monnaie doit être suffisamment rare pour avoir de la valeur, ce qui implique irrémédiablement que tout le monde ne peut pas en posséder suffisamment. Être confronté à la vie de ces gens condamnés à cette rareté fut une énorme claque en plein visage. Mes larmes coulaient intérieurement alors qu'un peu de roupie s'égouttait de mon nez.

Mais les Indiens ont été bien plus généreux que moi. Ils m'ont ouvert leur porte, ont partagé leur repas, m'ont fait visiter fièrement leur village, remis sur la bonne route... et ceux qui n'avaient rien ont partagé avec moi la seule chose qu'ils possédaient : le temps. Dans la culture occidentale contemporaine, le temps c'est de l'argent. Mais dans une société de l'Accès, le temps reprendrait sa juste valeur... et ses priorités aussi.

D'ailleurs, ayant moins de travail, dès la fin de la matinée je suis libéré de mes obligations. Je consulte mes mails perso et suis les nouvelles recommandations de Nassima. J'ouvre mon faux profil et ajoute en « amis » d'autres membres tout aussi factices. Ensuite, il m'est demandé d'annoncer de luxueuses vacances. Tant qu'à faire, je poste que j'irai à Saint-Tropez avec mon nouveau yacht. Finalement, je consulte quelques sites web de montres de luxe et de lunettes hors de prix. Puis j'attends les nouvelles instructions et m'empresse d'aller chercher les enfants à l'école pour le déjeuner.

— Coucou mes grandes, ça s'est bien passé à l'école ? Qu'est-ce que vous avez fait ce matin ?

— J'ai eu 20 à la dictée, s'exclame Shadé en accrochant sa ceinture de sécurité.

— Moi aussi ! réagit Kémi en balançant son pull sur la banquette arrière.

— Waouh ! Vous êtes bien plus douées que votre dyslexique de père. Ma meilleure note a toujours été zéro. Même le correcteur de mon LibreOffice a démissionné ce matin. Je faisais tellement de fautes qu'il m'a demandé si je ne voulais pas changer de langue !

— C'est pas un scoop ! T'aurais dû mettre le chinois ! Je suis sûre que tu aurais fait moins de fautes ! me charrie Shadé.

— Coquine ! Qu'est-ce que vous avez fait d'autre ?
— On a appris ce qui changerait pour les enfants dans un monde gratuit, explique Kémi.
— Ah oui ? Et alors ?
— Déjà il y aura...
— Non, c'est moi qui commence ! s'insurge Kémi.
— Laisse commencer ta petite sœur. Kémi, on t'écoute.
— C'est jamais moi la première !
— Bon, d'abord il n'y aura plus d'enfants qui travaillent. Par exemple, dans les mines ou dans les champs.
— À moi. Tous les enfants dans le monde pourront faire de longues études. Après il n'y aura plus d'enfants abandonnés ou dans les rues...
— Non, c'est mon tour ! Après il n'y aura plus d'orphelinats.
— Je l'ai dit.
— Non, tu l'as pas dit.
— Continue, Shadé.
— Et il n'y aura plus d'enfants qui souffrent de la faim ni d'enfants pauvres ni d'enfants qui participent à la guerre ou à la drogue.
— Et les parents seront moins stressés par leur travail et auront plus de temps pour jouer avec leurs enfants.
— On peut aller acheter du pain ?
— C'est moi qui vais le chercher !
— Ah non, c'était déjà elle la dernière fois !
Finalement elles jaillissent toutes deux de la voiture et s'engouffrent dans la boulangerie sans même avoir vu l'homme qui mendie juste devant.

Après un repas tout aussi animé, nous allumons la télévision le temps de prendre le café. Au journal de 13 heures, le ministre des Finances reste agrippé à la ferraille comme un aimant. Il est prêt à tout pour ne pas la voir rouiller dans un tiroir :

« Le revenu universel me paraît constituer la réforme idéale pour améliorer le pouvoir d'achat, sans pour autant tomber dans les travers d'une société a-monnaire qui serait un dangereux non-retour. Face à la France partagée en deux, tel serait le meilleur choix démocratique.

— Les pouvoirs étatiques sont plus bureaucratiques et ploutocratiques que démocratiques, l'attaque un écrivain renommé en clignant des yeux derrière ses lunettes rondes.

— Je ne peux pas vous laisser dire ça. Nous sommes au service du peuple qui, je vous le rappelle, nous a élus dans la peur de se retrouver dans le chaos d'une civilisation postmonétaire.

— Donner sa voix, c'est devenir aphone.

— Cessez donc de jouer avec les mots, ce n'est pas sérieux. Nous étudions actuellement une réforme sans précédent. Un revenu de base avec un socle citoyen de 500 € par mois versé à tous, sans condition de ressources ni obligation de travail et à dépenser comme bon semblera à chacun.

— Le mot "dépenser" est étymologiquement l'inverse de "penser", quand on dépense, on ne pense plus. Il est aussi monnaie courante de dire...

— Vous ne pouvez décidément pas vous retenir de faire des jeux de mots, raille le ministre en avalant un verre d'eau.

— C'était involontaire de ma part.

— Je vous connais assez bien pour penser le contraire, dit-il en reposant son verre vide.

— Poursuivez, relance la présentatrice.

— Il est donc monnaie courante de dire que l'argent est le nerf de la guerre. Par conséquent, supprimez l'argent et vous obtiendrez la paix.

— Vous savez très bien que le revenu universel sur lequel nous travaillons est la réponse la mieux adaptée à la situation actuelle.

— Je repense à ce que disait si bien un penseur indien, ce n'est pas un signe de bonne santé que d'être bien adapté à une société profondément malade.

— Pensez-vous que cette réforme soit un bon compromis ? demande la présentatrice en se tournant vers un gilet jaune qui participe au débat.

— Cette fois on va pas se faire enfumer ! Nous en avons marre d'être bâillonnés, masqués, confinés, distanciés. En 2019, on militait contre les inégalités et pour une démocratie participative. On sentait que ça montait en puissance à chaque manif mais ça s'est fini en pétard mouillé ! Pour nous faire taire ils ont lancé un grand débat pendant des mois. Pour aboutir à quelle réforme ? Le recul de la retraite ! Qui a milité pour ça ? Vous pouvez me dire ? Pas moi en tout cas ! C'est du foutage de gueule ! Ensuite, en 2020...

— Nous ne sommes pas responsables de nos prédécesseurs.

— Laissez-moi finir ! En 2020, pendant le confinement dû à la covid-19, on sentait à nouveau que les choses allaient bouger. Que le système financier s'ébranlait face à la crise et qu'il fallait se réinventer. Et vous savez quoi ? Second pétard mouillé ! Aucune réforme ! Que des clés de petites entreprises sous la porte ! Alors maintenant c'est fini. Votre salaire universel ne résout ni la

crise, ni le chômage, ni l'individualisme, ni l'inégalité, ni l'épuisement des ressources, ni le changement climatique. Il ne résout rien. Il générera une inflation qui fera que 500 € ne vaudront plus rien. C'est une usine à fabriquer des pauvres ! Un pansement de plus à une plaie géante. Ne réparons plus ce qui nous a détruits !

— Vouloir une société égalitaire, écologique et pacifiée avant d'avoir inventé l'Accès, appuie l'écrivain, c'est comme vouloir construire une voiture avant d'avoir inventé la roue. Depuis quatre mille ans que l'argent existe, s'il y en avait une, la solution aurait été trouvée depuis longtemps. Et on n'a pas inventé l'électricité en améliorant la bougie !

— C'est vrai, défend le gilet jaune, on sait que l'argent ne sera jamais partagé équitablement, alors supprimons cet engrenage grippé qui ralentit tout le système. Les refus de financements, la nécessité de rentabilité, la complexité administrative. L'argent est le frein de l'humanité ! Le peuple a une capacité d'apprendre sur le tas, d'innover, de sortir des cadres imposés par les élites. Sans argent, nous serions tous riches !

— C'est beau de rêver ! se moque le ministre en portant à ses lèvres le verre malencontreusement vide.

— Rêver n'étant pas encore une activité soumise à l'impôt, réplique l'écrivain. »

Tandis que ma femme raccompagne les enfants à l'école pour 14 heures, je consulte mon « profil de riche » depuis le portable. Je constate avec amertume que mes amis fictifs ont fait preuve de plus d'imagination que moi concernant le voyage. Je me dois de renchérir. Sur le fil de discussion, j'avertis que je vais aux Seychelles pour un mois. Simultanément, juste au-dessus de mon message, un autre sujet apparaît :

« Le test choc : cet homme a gagné un an d'achats gratuits. Découvrez ce qu'il est devenu ! »

Ce piège à clic avec son titre accrocheur a raison de ma curiosité. Je tombe sur un blog avec la photo avant/après d'un trentenaire qui a pris 25 kg. Au-dessous, un article m'interpelle : « L'argent est le moteur de notre activité. Découvrez ce qui se passerait si le moteur venait à tomber en panne... »

Happé par cette annonce, je survole l'article un peu verbeux, mais tout de suite mon attention se reporte sur une vidéo : « Les 20 € d'adhésion au Grand Projet pour un monde sans argent serviraient en réalité à acheter des armes et à monter une armée pour imposer la société postmonétaire par la force. »

Je reste ébahi par le discours assuré du vidéaste qui explique cette théorie avec à l'appui des documents dits officiels, des photos floutées, une image satellite du hangar où les armes seraient entreposées... le tout soutenu par un montage rythmé. La vidéo est à peine terminée qu'une autre démarre : « Les chercheurs sont unanimes. Après avoir modélisé un monde postmonétaire sur des superordinateurs, ils assurent que la société s'écroulerait en quatre ans. »

Puis me voilà noyé dans une déferlante de vidéos tout aussi déconcertantes :

« Dans un monde sans argent la démocratie sera remplacée par l'idiocratie. La preuve en 5 étapes... »

« Top 10 des preuves que la Terre est plate »

« Le monde est gouverné par des reptiliens »

« Si l'évolution dotait les chats de pouces opposables, ils pourraient ouvrir eux-mêmes leurs boîtes de conserve et contrôlèrent le monde »

J'entends le moteur qui s'arrête devant la maison. Je me précipite dehors, extirpe Bunmi de la voiture et lui passe mon portable. Elle marche tout en fixant l'écran et s'assoit sur une chaise du jardin pour remonter le fil de ma navigation. Tout comme moi, elle est scandalisée par la masse de ces annonces attaquant le mouvement.

Le soir même, tous les adhérents ayant fait le test du « profil de riche » sont conviés à une visioconférence animée par Nassima. Bunmi et moi abandonnons pour la première fois les enfants devant un film interdit aux moins de 12 ans, qui devrait être un gage de tranquillité, et attendons le début de la réunion.

« Bonjour à tous, démarre Nassima sans allumer sa webcam, probablement pour garantir son anonymat. N'hésitez pas à réagir sur le tchat pendant cette conférence. Pour commencer, savez vous que 90 % des personnes sont prêtes à croire n'importe quoi si c'est présenté comme étant le résultat d'un sondage ?

— C'est dingue ! réagit un auditeur.

— Je vous laisse réfléchir au paradoxe de l'affirmation...

— MDR !

— Plus sérieusement, reprenons depuis le début. Votre "profil de riche" vous a probablement fait prendre conscience de la campagne massive de manipulation mise en place à l'intention des plus fortunés dans le but de décrédibiliser notre mouvement auprès d'eux. Comme vous en avez fait l'expérience, on vous incite à cliquer sur un article parlant d'un homme qui aurait pris 25 kg après avoir gagné un an d'achats gratuits. C'est sournois, très vicieux. Le rédacteur n'écrit pas que cela se passe dans un monde a-monétaire mais il laisse supposer qu'il en

sera ainsi s'il doit advenir. Nous avons retrouvé le site d'où les images ont été tirées. Il s'agit d'une réclame pour un régime grâce auquel un homme a perdu 25 kg mais on nous amène à interpréter l'image différemment.

— Je me suis fait avoir !

— Quelques clics plus tard on parle d'une adhésion de 20 € destinée à acheter des armes. Bien sûr, personne n'a versé un centime pour adhérer au Grand Projet. Payer pour un monde gratuit n'aurait pas de sens. Mais cela laisse planer un doute. Bref, un mot défini tout ceci : propagande ! La question est : qui est derrière tout ça ? Ce sont, bien sûr, des personnes ou des groupes influents disposant d'un énorme budget destiné à propager des fake news sur les réseaux sociaux.

— Peut-être même des milliards !

— Nous avons découvert que leur algorithme repère non seulement les profils des personnes les plus aisées mais aussi des personnes influençables ou encore celles qui hésitent à passer dans une civilisation de l'Accès. Et sur ces trois profils, et seulement ces trois profils, l'algorithme balance toutes sortes de merdes sournaises. Cette propagande ciblée n'est pas repérable par les autres, et c'est pourquoi, n'étant ni riches ni influençables ni indécis, nous ne l'avions encore jamais vue sur les réseaux. Et l'action de ces opposants va encore plus loin. D'après mes sources, ils rémunèrent actuellement 2000 € toute initiative de chaque blogueur, vidéaste web ou influenceur destinée à décrédibiliser le projet.

— Je confirme ! J'ai une chaîne vidéo et j'ai reçu cette offre. Je croyais que c'était une arnaque.

— Et ce sans parler des pots-de-vin aux politiques et aux médias. Voilà pourquoi les sondages peinent à décoller !

— Qu'est-ce qu'on peut faire contre ça ?

— J'ai bien peur qu'on ne puisse absolument rien empêcher. On a lancé une campagne pour le monde de l'Accès et nos détracteurs nous ont doublés en quelques jours. L'argent mène le monde, pour preuve on peut faire le parallèle avec l'élection présidentielle française. Les quatre derniers présidents élus sont ceux qui ont dépensé les plus gros budgets de campagne. Je vous mets en lien la page "Financement des campagnes présidentielles en France" sur Wikipédia.

— Et on appelle ça la démocratie ? Qu'est-ce qu'on fait alors ?

— On peut rien faire ! Les géants du web qui ont créé les outils numériques que l'on utilise tous les jours approuvent et participent à cette propagande. On est pris au piège ! Et pour l'instant on n'est même pas une menace pour eux. Quand bien même ils commanderaient à des experts une étude coordonnée,

cohérente et minutieuse pour une campagne diffamatoire, quand bien même ils soudoieraient de surcroît 10 000 influenceurs sur le web et dans les médias au tarif d'un million d'euros chacun, cela ne leur coûterait que 10 petits milliards d'euros.

— Moi, pour un million, je vous lâche, désolé !

— Cette somme serait facilement atteinte si chaque milliardaire versait 3 millions d'euros, somme dérisoire pour eux. Cela donne le vertige tant ils ont de pouvoir. Pour conclure, la bataille est perdue. L'argent est une secte de laquelle nul ne peut sortir.

— Pas question qu'on laisse faire !

— On ne peut rien entreprendre, malheureusement, si ce n'est attendre le moment opportun. C'est-à-dire la crise de trop qui sera responsable de l'effondrement de la société. Ce n'est qu'au pied du mur qu'on pourra faire cette transition. Dans la douleur et la précipitation, certes, mais ce sera notre unique opportunité. Il sera trop tard pour de nombreux désastres écologiques, trop tard pour réparer l'irréparable, mais ce sera pour le monde postmonétaire le moment d'éclore. Nous devons laisser le monde actuel s'écrouler de lui-même pour que puisse en émerger un nouveau. En attendant, il faudra supporter encore longtemps les trafics, les guerres, les injustices, les famines, l'insécurité... Mais ne cédon pas à la violence et continuons à préparer le monde de demain... ou disons plutôt celui d'après-demain ! »

La visioconférence se termine. Bunmi et moi sommes dépités. Nous restons sans voix.

Les filles ont terminé le film. Elles sont angoissées par certains passages qu'elles ont vus. Notre mine déconfite ne doit pas les rassurer. C'est malin, maintenant elles demandent une histoire qui se voudra interminable pour penser à autre chose avant d'aller se coucher. Ça nous servira de leçon, mais la patience me fait défaut et je laisse leur maman faire la lecture. J'en profite pour fermer les volets des chambres puis passe à la salle de bain. De la fenêtre, brosse à dents dans la bouche, j'observe Réré attablé seul de dos dans son salon. Comme d'habitude toutes les pièces de sa maison sont allumées. Notre Réré n'est apparemment pas très écolo. J'embrasse les enfants et pars au lit.

Au milieu de la nuit je me dirige à tâtons vers les toilettes. Je manque de peu de trébucher sur une chaussure qui n'est pas à sa place. Demain, j'identifierai la coupable et ma sentence sera irrévocable. En passant devant la fenêtre de la salle de bain, je suis attiré par l'éclairage provenant de chez le voisin. Réré n'a pas

bougé d'un millimètre. Seul. De dos. Assis devant une table, télévision éteinte.

Au petit matin, je découvre ma chaussure au milieu du couloir. Je fais profil bas... Un regard furtif par la fenêtre, le voisin décanille avec le pied les pinces à linge accrochées à son étendoir extérieur. Voilà que le kung fu est à rajouter sur la liste de ses passe-temps.

La semaine suivante, une étude officielle tombe. Les médias s'en emparent aussitôt pour répondre à la nécessité de faire de l'info en continu, en jouant comme à l'accoutumée sur l'émotion, le spectaculaire et l'inédit pour focaliser l'attention du téléspectateur dans le seul but de vendre de la publicité : « Selon plusieurs études menées sur l'ouverture de maisons closes, la prostitution réduirait le nombre de viols ! »

Encore faudrait-il admettre que la prostitution n'est pas une sorte de viol, mais, dans tous les cas, dans un monde sans argent aucune femme au monde n'aurait besoin de vendre son corps. Mais, bêtement, cette étude participe à faire baisser encore un peu plus le nombre des personnes favorables à l'Accès. C'est alors qu'*ils* jouent une dernière carte destinée à briser définitivement le projet :

« Selon une étude menée par des statisticiens reconnus, un monde postmonétaire devra faire face à une explosion démographique. L'argent n'étant plus un frein à la fécondité, la Terre sera vite surpeuplée et les ressources alimentaires tendront à rapidement manquer. Ce phénomène sera amplifié dans les pays en développement où l'Accès aux soins augmente la durée de vie de la population et fait considérablement baisser le taux de mortalité infantile. Et ce dans un monde qui consomme déjà l'équivalent de deux planètes par an. »

Le monde de l'Accès est au plus mal dans les sondages et les actions des sympathisants s'amenuisent chaque weekend un peu plus. Les réunions de l'ODG se vident de leurs adhérents. Les signataires des pétitions se rétractent, les experts indépendants sont discrédités par des campagnes diffamatoires... Mais le chat n'a pas fini de jouer avec la souris. Cerise Fontaine estime le moment opportun pour annoncer que le référendum aura lieu dans un mois. Dans la situation présente, c'est le coup de grâce ! Comme le chantait Dick Rivers : Sur Terre il n'y a qu'un roi, c'est toujours l'argent qui fait la loi.

« Sur le papier, ça paraît l'option idéale qui résout toutes les dérives économiques, indique un présentateur qui me tient en éveil devant mon poste télé malgré l'heure avancée. Alors d'où provient ce blocage psychologique qui nous empêche de croire à une société sans argent ?

— Il y a de nombreuses raisons à cela, commence la psychanalyste. Tout d’abord, notre rapport à l’argent se construit très tôt, dès l’enfance, et fait partie des apprentissages inconscients comme la parole ou la langue. Jouer à la marchande ou recevoir de ses parents l’ordre de reposer un jouet car il est trop cher inculque dès le plus jeune âge le principe de l’argent. Il s’inscrit donc dans notre rapport à nous-mêmes et aux autres, dans notre éducation et nos croyances. Notre argent nous définit, nous constitue. “On se saigne” pour payer un impôt, par exemple, comme si c’était viscéral. S’extraire de ce système gouverné par l’argent serait une amputation, une perte totale de repères. Ensuite, ce qui semble trop beau, presque magique, est rapidement rejeté. C’est lié à notre peur de l’arnaque, de l’escroquerie. Si on nous fait miroiter quelque chose de trop beau, c’est généralement qu’il y a anguille sous roche. Et bien qu’une société de l’Accès soit d’une évidence folle, cela reste un changement profond. Tout changement fait peur, aussi positif qu’il puisse être.

— Il y a aussi cette crainte incommensurable que les autres choisissent de ne pas travailler.

— En effet. Malgré les sondages et les expériences qui prouvent parfaitement le contraire, on s’obstine à le penser. C’est dû au fait que l’on ne connaît pas son voisin. Derrière “les autres” il n’y a pas de visage. Juste une foule obscure et lointaine plongée dans un flou glacial. L’inconnu fait peur. On ne se fait pas confiance a priori. Pour finir, il faut comprendre que l’argent est une religion à part entière. Elle n’a de valeur que si l’on est croyant. Et sortir quelqu’un d’une croyance, même si elle lui est néfaste, est loin d’être aisé et rapide ! »

7. Le référendum

S'il nous est arrivé de nous enflammer, portés par l'évidence de notre projet, nous avons désormais pleinement conscience que c'est à l'ascension de l'Annapurna que la petite fourmi s'est attaquée...

Népal. Douzième jour de trek autour des Annapurnas. High Camp. 4850 mètres d'altitude. Pression atmosphérique à 603 millibars. 55 % d'oxygène. Quinze degrés au-dessous de zéro. 5 h 30 du matin. Les différentes équipes se réunirent dans le lodge avant l'aube : Scally, un Espagnol accompagné de son sherpa ; Maria et Ingrid, deux Autrichiennes en solo ; des Australiens, quatre hommes et une femme, accompagnés de deux porteurs surchargés et de leur guide expérimenté ; Marco et René, deux Canadiens fort sympathiques accompagnés d'Arjone, guide népalais probablement improvisé comme tel. Ah, j'oubliais : et moi-même, le petit Français solitaire.

Objectif : la Pass (le col) de la Torong-La à 5416 mètres d'altitude. Prévision de neuf heures de marche sans interruption.

Il faisait nuit. Nous discernions les étoiles. Il avait neigé environ 5 cm de plus depuis la veille, les deux guides se concertèrent... c'était décidé, nous pouvions y aller ! Nous restâmes tous ensemble. L'expédition de 16 personnes vers la Torong-La pouvait commencer...

Mes pieds étaient gelés à cause des chaussures encore mouillées de la veille. Chaque pas est vite devenu une torture. Mes doigts étaient gelés dans mes gants inadaptés. Mon nez était gelé aussi. Je n'avais jamais eu aussi froid de toute ma vie. J'étais sous-équipé, en dehors de ma bouteille d'eau mon sac était vide. Tout ce que j'avais, je le portais déjà sur moi. Je regardais les autres... tout le monde souffrait vraiment mais tout le monde souffrait en silence. Il faisait sombre et froid. Vraiment glacial. Nous n'avions pas pu nous réchauffer avant de démarrer, à cette altitude il n'y avait pas de bois pour faire un feu. Partir vers le froid en ayant déjà froid et avec des chaussures mouillées... c'était froid ! Mais la température était loin d'être la seule difficulté. La progression était extrêmement difficile. Il n'y avait pas de chemin, juste les pas des premiers dans l'obscurité. Plusieurs fois, nous nous trouvâmes devant des parties glacées et inclinées qui plongeaient vers le vide. Sans piolets, sans crampons et sans cordage, prendre appui sur la glace était effrayant, périlleux, inconscient. Nous avançons alors, dans le plus grand silence, l'un derrière l'autre, concentrés à l'extrême... Avec le

réconfort des premiers rayons de soleil, nous relevâmes la tête. C'était immense, immensément beau. Sentiment d'accomplissement, de plénitude... Dans la splendeur irréelle de ce bout du monde, je me sentais intensément vivant.

Ma bouteille d'eau était entièrement gelée ! Obligé de casser la glace pour espérer quelques gouttes. Mais les vrais héros de l'histoire étaient les deux sherpas des Australiens avec leurs 35 kg sur le dos. J'avais tenté de soulever leur sac mais en vain. Eux le portaient depuis le départ pour 3 euros par jour. Le guide expérimenté était devant, suivi du « guide » Arjone. Ce dernier était tombé deux jours plus tôt dans un ravin à cause du mal de l'altitude. Nous l'avions dépassé sans même le voir. Parvenus à l'étape d'acclimatation, alors que nous le cherchions partout, nous l'avions vu arriver juste avant la tombée de la nuit, tout chancelant et aussi blanc que la neige.

Pas après pas, nous nous approchâmes du col, puis soudain des drapeaux de prières multicolores flottèrent dans le ciel. Nous y étions ! 5416 mètres, 5416 mètres ! L'expédition avait réussi son objectif ! Le plus dur était fait... Enfin, c'est ce que l'on croyait... Une descente de six heures nous attendait avec un dénivelé négatif de 1616 mètres et quelques difficultés supplémentaires. Tout d'abord, un tout petit sentier gelé, complètement impraticable. Nous glissions sans cesse. L'alternative était de marcher sur le côté, mais là nous nous enfoncions dans la neige jusqu'à 40 cm de profondeur. Pas facile, et surtout éreintant.

Quelques jours plus tôt, à 2000 mètres d'altitude, lors de mes premiers pas dans la poudreuse, j'avais demandé s'il neigeait souvent à un Népalais qui s'extasiait devant les flocons. Il m'affirma qu'il n'avait jamais vu la neige dans son village. Il avait alors posé la question à son père, puis à son grand-père : tous voyaient la neige tomber ici pour la première fois ! Le Népal est doté d'un climat subtropical qui fait que l'on trouve encore des forêts à plus de 3000 mètres et généralement de la neige uniquement au-dessus. Mais à ce moment-là il neigeait pour la première fois depuis soixante-trois ans à Katmandou, perché à seulement 1400 mètres. Et c'est avec ce cadeau du climat bousillé que j'avais eu la bonne idée de démarrer ma randonnée. Je ne pouvais trouver pire moment.

La deuxième difficulté ne tenait qu'à mon amateurisme : je n'avais prévu qu'une pomme pour me sustenter dans la journée. Puis cette gourde d'eau qui n'était plus qu'un bac à glaçons peinait à me réhydrater. Sans compter que je devais partager mes précieuses gouttes d'eau avec Arjone qui n'avait pas de gourde. Faire neuf heures de marche c'était dur. Faire neuf heures de marche dans la neige c'était vraiment dur. Faire neuf heures de marche dans la neige à

plus de 5000 mètres d'altitude c'était vraiment très dur. Mais prétendre faire neuf heures de marche dans la neige à plus de 5000 mètres sans manger, sans boire plus d'une ou deux gorgées dans la journée et sous-équipé..., c'était stupide !

En raison de la fatigue, de l'altitude, de la déshydratation... nous avions tous un gros mal de tête. Le village à atteindre était tout en bas de la vallée, là-bas au fond ! Au bout d'un moment je ne sentis plus la faim, j'étais tellement épuisé que la seule chose dont j'avais envie était de me coucher dans la neige pour dormir. Puis, enfin, le village Muktinath. Je me changeai et bu deux grands bols de soupe aux nouilles. Le mal de tête partit tout de suite, les forces revinrent. Il ne me restait plus que neuf jours de marche pour redescendre, récupérer mon vélo resté à l'hôtel et poursuivre ma route... Si une petite fourmi peut parvenir à grimper sur l'Annapurna, alors la fourmilière peut s'emparer de tout le massif !

À trois semaines du référendum, j'installe, sur les conseils de Mirko, un logiciel sur mon ordinateur. À peine l'opération finalisée, un message apparaît : « On prend le relais. Merci de laisser ce logiciel ouvert pour la fonction du calcul distribué. Nous avons besoin de toutes les ressources nécessaires. AH ! »

— Cette exclamation en fin de phrase en signe de provocation, m'explique Mirko au téléphone, correspond aux initiales de « Access Hackers ». En français on peut le traduire par « hacker pour l'Accès ». C'est un regroupement de pirates à travers la planète qui milite pour un monde sans argent. Cachés dans le darknet, ils attendaient le dernier moment pour agir simultanément et unir leurs forces de frappe.

— Comment es-tu au courant ? Qu'est-ce qu'ils comptent faire au juste ?

— Ils comptent s'attaquer à la propagande contre un monde sans argent en saturant les réseaux, répond-il en éludant la première question. Et rétablir enfin la vérité pour faire prendre conscience aux électeurs de la nécessité de passer à une société de l'Accès.

— OK, je vois. Ce sont certainement les mêmes qui militent pour la gratuité depuis des années, que ce soit pour le partage des films, des mp3, des logiciels...

— Oui, mais ils sont surtout à l'origine du projet GNU qui a lancé le logiciel libre. Il y a ainsi des dizaines de milliers de logiciels offerts aux utilisateurs dans tous les domaines : navigateur, bureautique, lecteur multimédia, système d'exploitation... Tous ces logiciels ont été conçus bénévolement sans que l'argent en soit le moteur. Juste le plaisir d'offrir une solution à tout le monde, sans contrepartie. Une preuve de plus que la passion suffit au bien de la communauté !

— Il ne reste que trois semaines avant le référendum, ça ne va pas être facile de s'attaquer aux géants du web. Ils savent comment se protéger !

— Che Guevara a écrit : « Même les murs les plus puissants s'effondrent par leurs fissures. »

Les jours suivants, un nombre important d'informations fallacieuses identifiées comme telles est mis hors d'état de nuire. Une effervescence médiatique jaillit soudain et ne fait que s'amplifier à l'approche du jour J :

« Les hackers auraient pris le contrôle des réseaux sociaux grâce à certains employés qui militent aussi pour un monde sans argent ! Ces lanceurs d'alertes ont ouvert la boîte de pandore aux pirates informatiques qui ont placé une intelligence artificielle destinée à supprimer les fake news. »

« Le site web controversé de scientifiques indépendants militant contre un monde postmonétaire n'est plus accessible depuis ce matin. »

« Édition spéciale ce soir encore. Nous discernerons le vrai du faux... »

« Les autres pays semblent prêts à proposer un référendum si la France venait à voter pour un oui massif. »

« La Grèce annonce un référendum une semaine avant la France ! »

« Le président de la société détenant le moteur de recherche le plus célèbre se dit prêt à passer dans un monde de l'Accès et à lutter contre les fake news. Cette annonce fait suite à un sondage mené en interne où les employés en recherche et développement se déclarent majoritairement favorables à une telle société. Fiers de travailler dans une grande entreprise et d'être les précurseurs de la technologie de demain, ces mêmes employés souhaitent garder leur poste si l'argent venait à disparaître. »

« De nombreux hauts responsables religieux se félicitent que l'humanité soit enfin réunie autour d'un projet commun. Ils estiment que l'abolition de l'argent favoriserait la paix et la solidarité dans le monde. »

« Les Nations unies annoncent à leur tour qu'un monde sans argent est le seul projet qui permettrait d'atteindre rapidement la totalité de leurs 17 objectifs en faveur du développement durable, à savoir :

- 1 – Pas de pauvreté
- 2 – Faim zéro
- 3 – Bonne santé et bien-être
- 4 – Éducation de qualité
- 5 – Égalité entre les sexes
- 6 – Eau propre et assainissement

- 7 – Énergie propre
- 8 – Travail décent
- 9 – Planter des industries durables et encourager l'innovation
- 10 – Inégalités réduites
- 11 – Villes et communautés durables
- 12 – Consommation et production responsables
- 13 – Mesures relatives à la lutte contre les changements climatiques
- 14 – Conserver et exploiter de façon durable la vie aquatique
- 15 – Préserver et restaurer les écosystèmes
- 16 – Paix, justice et institutions efficaces
- 17 – Partenariats pour la réalisation des objectifs »

Et le vice-président du comité consultatif du Conseil des droits de l'homme de l'ONU enfonce le clou :

« La faim dans le monde cause un massacre effroyable. Toutes les cinq secondes un enfant de moins de 10 ans meurt de faim : il est assassiné ! L'agriculture mondiale telle quelle est aujourd'hui pourrait nourrir normalement 12 milliards d'êtres humains si ce n'était pas le pouvoir d'achat qui détermine l'accès à la nourriture. On ne peut ni amender ni réformer le capitalisme ! J'appartiens au camp des ennemis du capitalisme. Je le combats. »

Sur le terrain, la gratuité devient l'arme absolue contre l'argent. Les gens prennent conscience qu'ils ont été fourvoyés dans un bain de fake news, que les raisonnements de ceux qui discréditent le monde de l'Accès tiennent sur du vent. Le samedi après-midi, une semaine avant le jour J, nous partons en famille nous balader à Pau pour participer à une journée de lutte contre le système financier. Sur la place de partage, les enfants déposent des jeux de société que nous n'utilisons plus et Bunmi laisse un carton de cosmétiques invendus. Nous chinons dans les allées de ce vide-grenier gratuit mais nous comprenons vite qu'il est plus facile de donner que de prendre. S'approprier un objet sans contrepartie est très loin d'être naturel. Quelqu'un d'autre pourrait-il en avoir besoin plus que nous ? Nous sera-t-il vraiment utile ? Après maintes tergiversations, nous nous faisons violence et repartons avec des raquettes de badminton et un vinyle de Marvin Gaye. Nous profitons des portes ouvertes du château pour le visiter puis rejoignons la manifestation jusqu'à la place Clemenceau où a lieu un concert en plein air. D'immenses banderoles affichent en bord scène : « Nous sommes les 99 % », en référence au slogan d'Occupy Wall Street de 2012 qui dénonce l'avidité et la corruption du 1 % restant. Nous

nous désaltérons ensuite à la terrasse d'un café qui offre des verres de sirop de menthe artisanal, puis partons nous promener dans les allées piétonnes où les commerces ont apprêté leurs vitrines. La tentation est grande mais le message à donner au gouvernement l'est d'autant plus. Aucune dépense ne sera faite par les militants aujourd'hui ! Nous avons la surprise de voir que le cinéma ouvre aussi ses portes gratuitement. Sûrement un coup de pub pour se faire bien voir auprès des consommateurs, mais nous n'allons pas boudier notre plaisir. En soirée, nous regagnons le théâtre de verdure du parc Beaumont pour une diffusion en direct du résultat du référendum grec que nous espérons inspirant pour notre vote de la semaine prochaine. Enfin l'annonce tombe :

« La Grèce est le premier pays à avoir voté pour un monde de l'Accès ! »

Dans les gradins c'est une explosion de joie ! Tout le monde hurle, des drapeaux grecs et français brassent l'air. Certains entonnent le début du refrain « Argent trop cher » mais les applaudissements couvrent tout. Nous embrassons nos enfants, nous les portons sur nos épaules, nous crions, nous envoyons des textos à nos proches... Cette effervescence n'a rien à envier à la victoire d'une finale de football. Puis la foule s'apaise pour écouter la retransmission de l'allocution de la présidente de la République hellénique :

« Nous sommes prêts et nous attendons les pays du monde entier pour mettre en place au plus vite la transition vers un monde sans argent. Car au vu des problèmes écologiques et de la fortune des milliardaires qui ne cesse d'augmenter en creusant les écarts des inégalités, il y a urgence ! J'en appelle aussi aux femmes à travers le monde entier car les profits à tirer sont nombreux. Changer de logement pour fuir un conjoint violent est un parcours du combattant sans fiche de paie ou sans économies pour régler une caution. Bientôt, les femmes pourront se réfugier gratuitement dans un hôtel, puis être prioritaires pour un logement adapté dans le quartier de leur choix. Le monde de l'Accès, c'est d'abord le monde de l'accès à l'indépendance ! Il n'y aura plus à supporter un patron aux propos désobligeants. Il suffira de le remettre à sa place et de lui claquer la porte au nez, puis de s'embaucher le lendemain matin dans une entreprise qui respecte ses employées. Les prédateurs n'auront plus aucun moyen de pression. C'est la fin du petit chef, du dictateur de bureau, du prestige de cadre, de la subordination salariale. Les femmes seront libres et égales aux hommes ! »

Ce discours provoque une frénésie sans pareille qui salue le premier but en or de l'histoire du « mondial de l'Accès ». 1-0 pour un monde sans argent !

Tandis que l'Espagne, le Portugal et l'Italie annoncent un vote dans deux mois, tous les yeux sont rivés sur la France. La veille de notre référendum, les débats monopolisent encore le petit écran et s'enlisent dans la même rengaine :

« Ce référendum est absurde ! s'insurge un porte-parole des détracteurs du monde sans argent.

— Pourquoi ? relance la bénévole d'une association humanitaire. En dehors de la gratuité, quelle autre mesure peut mettre un terme définitif à la corruption, au braconnage, aux risques de crise financière, aux arnaques, au blanchiment d'argent, à l'évasion fiscale, à l'obsolescence programmée, au chômage, à la pauvreté, à la malnutrition, aux inégalités sociales, à la surconsommation, à la déforestation, à l'épuisement massif des ressources et aux trafics d'êtres humains ? Avez-vous ne serait-ce qu'une seule autre solution pour résoudre l'un de ces problèmes ? Je vous écoute.

— Votre utopie en crée aussi de nouveaux.

— Combien vous a-t-on payé pour ce mensonge ?

— Comment osez-vous m'insulter de la sorte ! Dans un monde sans argent les gens resteront dans leur lit ! Je vous le dis ! Les gens sont des fainéants ! Ils veulent tous un monde sans argent pour ne rien faire. Vous n'avez donc pas compris leur fonctionnement ? Il faut leur mettre une carotte sous le nez, sinon ils ne font rien. Sans argent, le monde est condamné. Ça sera chacun pour soi. Personne n'ira travailler ! Personne ! L'argent est la seule motivation pour l'être humain ! »

Vietnam. Après le Népal, la Thaïlande et le Cambodge, je terminai mon année sabbatique au Vietnam. Afin de finir ce voyage en beauté, je décidai de me plonger dans une toute nouvelle expérience... Arrivé à Danang, au centre du pays, j'y retrouvai Claire, rencontrée quelques jours auparavant à Hanoi. Claire était une jeune Française qui se consacrait depuis de nombreuses années aux enfants des rues de Danang, avec son association humanitaire. En partenariat avec d'autres associations, elle s'occupait de cinq orphelinats. Elle déployait une grande énergie à aller vers les autres et à leur apporter son soutien. Une vraie grandeur d'âme et beaucoup de simplicité, comme si tout ce qu'elle faisait était « normal ».

Les volontaires n'étaient jamais de trop et Claire me préparait un programme bien rempli. Dès le premier jour, nous chargeâmes dans un bus des sacs de riz et autres provisions. Après trois heures de route, nous arrivâmes dans un tout petit village, magnifique et paisible, caché dans la montagne. Nous y rencontrâmes

une tribu minoritaire qui ne parlait même pas vietnamien. Elle souhaitait garder sa propre culture et son mode de vie mais elle avait malheureusement du mal à subvenir à ses besoins. Nous distribuâmes riz, huile, farine, sucre, lait, stylos... Les nombreux enfants étaient très heureux de nous voir, d'autant plus que nous leur donnions des bonbons... et des brosses à dents. Depuis plusieurs années, l'association aidait la tribu à retrouver petit à petit une autonomie. L'année précédente elle lui avait acheté des bœufs. Nous sommes restés plus d'une heure dans le village. Ce fut un moment très intense et très beau.

De retour à Danang, nous allâmes dans deux orphelinats situés l'un à côté de l'autre, hébergeant une cinquantaine d'enfants. Claire m'expliqua qu'ils avaient tous été trouvés dans la rue, dont l'un d'eux dans une poubelle ! Un enfant avait été accueilli le jour-même, il était très rigolo, courait partout et sautait dans les bras de tout le monde. Il allait bien s'intégrer, tout turbulent qu'il fût. Les enfants s'ennuyaient et regardaient beaucoup la télé. Alors nous faisons en sorte qu'ils s'amusent un peu. Pendant que Claire s'occupait à confectionner des bracelets avec les filles, j'organisai une grosse partie de foot avec tous les garçons.

Un jour, je partis avec Claire à Hoi An en scooter, une ville à 30 km de là, afin d'assurer la vente des objets fabriqués par les enfants dans les centres d'apprentissage, ce qui leur rapporterait un peu d'argent. Les enfants pouvaient rester dans les orphelinats jusqu'à 18 ans et, pour ne pas les laisser livrés à eux-mêmes et leur permettre d'apprendre un métier, Claire mettait en place de nombreuses formations : couture, broderie et informatique. Cette année, elle s'occupait de trouver un centre d'apprentissage pour la restauration et de créer un restaurant touristique pour embaucher les jeunes.

Suite du programme : visite d'un autre orphelinat. Cette fois les enfants n'avaient même pas une cour où s'amuser. Ils restaient enfermés tout le temps. Nous passâmes les voir et leur offrîmes une belle surprise : une sortie à la mer ! Elle était juste à côté mais ils n'y allaient jamais car le transport en minibus revenait trop cher. L'association de Claire prenait tout en charge grâce aux donateurs : déplacement et nourriture. Le bonheur des enfants n'avait pas de prix et Claire en était souvent de sa poche. Ils étaient tellement heureux qu'ils hurlaient, criaient, rigolaient autant qu'ils pouvaient...

Mon voyage touchait à sa fin. Dans deux jours je prendrais mon avion à Hanoi pour Paris. Après 10 000 km à vélo, 50 crevaisons et 9 pays traversés, j'avais pu découvrir la beauté des humains et le lien invisible et magique qui nous unit et que je ne saurai ni expliquer ni nommer. Celui qui vend a un œil terne, celui qui donne a un œil pétillant. Celui qui fait une offre a un sourire hypocrite, celui qui

offre a un sourire sincère. L'argent est une souillure qui empêche l'homme de s'épanouir. L'argent n'a rien de naturel, il est une entrave à notre bonté innée. Après avoir médité dix jours dans un centre de Vipassana en Inde, puis réitéré l'expérience en France, j'ai appris que tout être humain qui se libère de ses impuretés mentales s'abstient de faire du tort à autrui parce que, par nature, un esprit pur est plein de bienveillance et de compassion. Telle est sa nature profonde. Dans un environnement mieux adapté, les humains ne pourront que se révéler, s'épanouir et se réaliser eux-mêmes à un point encore insoupçonné.

« ... Personne n'ira travailler ! Personne ! L'argent est la seule motivation pour l'être humain ! martèle l'homme lors du débat.

— Il a été prouvé que plus le niveau de richesse d'une personne augmente, plus ses sentiments d'empathie et de compassion s'amenuisent. Je comprends donc votre vision très étriquée du monde. Mais sachez, cher monsieur, qu'en France il y a 12,5 millions de bénévoles comme moi, soit un Français sur quatre, réplique la bénévole de l'ONG. C'est énorme ! Et chaque année plus de 7 milliards d'euros de dons sont versés. Certains aident leur voisin quand d'autres participent à la création d'un logiciel libre et que d'autres encore organisent un concert gratuit à des fins solidaires... Nous voyons naître et se développer des supermarchés sans salaires ni profits, entièrement gérés par des coopérateurs, des magasins gratuits s'approvisionnant sur le gâchis du capitalisme, des jardins partagés dans des villes, le mouvement des Incroyables Comestibles, le partage d'outils, les gratifierias... La philanthropie, la générosité, la solidarité, la gratuité existent déjà bel et bien dans notre société. Ce mode de société sans argent est déjà présent et ne demande qu'à se propager partout et en tout temps. Alors n'allez surtout pas me dire que c'est impossible et que les gens sont fainéants ! »

8.

La transition

Après les endettés (les Grecs), les râleurs (les Français) signifient au monde entier que leur pays est prêt à basculer dans le monde de l'Accès. Il n'en faut pas moins pour que la ministre du Numérique de Taïwan, adepte et programmeuse de logiciels libres, fasse aussitôt adhérer son pays au Grand Projet, espérant influencer la Chine. Elle estime que l'abolition de l'argent sera l'occasion de mettre en place une démocratie numérique, permettant ainsi à tous les citoyens de participer à la création et à la mise en œuvre des lois. À l'autre bout de la planète, le chef d'État bolivien, connu pour ses attaques contre le capitalisme – à l'origine selon lui de la destruction de la Pachamama, la « Terre mère » –, fait adhérer la Bolivie au Grand Projet. L'Espagne, qui a subi dans les années 2010 une crise découlant d'une bulle immobilière, vote majoritairement à son tour pour un monde a-monétaire. Le Portugal atteint de justesse le nombre de voix nécessaires et entre aussi dans la communauté. L'Argentine, toujours opprimée par l'austérité consécutive à l'inflation de 2018 où le peso argentin a perdu 50 % de sa valeur, revendique un monde sans argent. Le président valide le projet pour sa nation sans même passer par un référendum. L'Italie, fortement endettée, rejoint le mouvement suite aux résultats des scrutins. Le Niger, aux cultures agricoles très vulnérables, affaibli par les sécheresses croissantes, intègre la liste avec beaucoup de confiance. Il a aussi le désir de recevoir l'aide de la communauté mondiale pour automatiser l'exploitation des minerais d'uranium, assurée aujourd'hui par des ouvriers dans des conditions désastreuses. Tout comme le Malawi, victime de la perversité des fonds vautours qui a privé le peuple de ses réserves de maïs en pleine famine pour payer sa dette. Les Indonésiens, grands habitués du don, rejoignent naturellement le Grand Projet. Les Norvégiens et les Suédois, largement engagés dans le bénévolat, suivent dans la foulée. Les plus d'un milliard d'Indiens votent majoritairement pour un monde sans argent, faisant pencher concrètement la balance mondiale vers un monde postmonétaire. Une aubaine pour mettre fin définitivement à leur tradition de la dot, responsable de tant de féminicides. Les peuples les plus patriotes tels que le Maroc, les Fidji, le Pakistan et le Vietnam sont sur le front. Poussés par la jeune génération, les Japonais approuvent le Grand Projet qui leur permettra de s'extraire du surmenage dans le milieu professionnel. Le Nigéria, avec son taux de chômage de plus de 30 %, y voit une occasion pour tirer de la

misère la moitié de ses citoyens qui vit sous le seuil de pauvreté extrême, pour scolariser les 10 millions d'enfants qui ne le sont toujours pas et pour un partage des tâches. Les pays d'Europe de l'Est rejoignent le club un à un. Le Sénégal et la Côte d'Ivoire se prononcent pour un oui massif dans l'intention de sortir définitivement de la dépendance du franc CFA. Dans cette optique, d'autres pays africains leur emboîtent le pas. Les Suisses récoltent 50 000 signatures pour imposer un référendum facultatif, comme le permet la loi du pays. Après délibération, ils rejoignent la communauté favorable au monde de l'Accès. Le Mexique adhère, voyant là une opportunité de mettre fin aux cartels de la drogue. Affranchi de l'appât du gain, chaque jeune enrôlé sera libre de choisir son activité dans un éventail infini de possibilités.

Au fil des mois, de nouvelles nations se rallient au projet : Canada, Nicaragua, Mongolie, Iran, Algérie, Royaume-Uni, Allemagne... Finalement, l'Europe est le premier continent au monde à devenir favorable à une société de l'Accès ; seul le Luxembourg, pays au plus fort PIB par habitant du monde, n'a pas atteint le seuil nécessaire – sans pour autant que le référendum se solde par un échec cuisant comme au Qatar.

Et puis... plus rien. Absolument plus aucune adhésion d'autres pays. On se tourne alors naturellement vers les quatre pays les plus pauvres au monde qui ne se sont pas encore ralliés : Burundi, République centrafricaine, République démocratique du Congo et Érythrée. En fait, leurs citoyens ne parviennent pas à imposer l'organisation d'un référendum à cause de l'emprise de leur dictateur.

Les journalistes s'intéressent particulièrement aux trois plus grandes puissances qui sont toujours réfractaires. La Chine continue à verrouiller l'information. Bien que le peuple chinois ait vaguement entendu dire que le monde cherche à basculer dans une nouvelle ère, cette rumeur est reléguée dans les médias au rang de vague utopie. Difficile pour les Chinois d'avoir accès aux dernières recherches sur le sujet et d'en saisir l'enjeu colossal. Et, plus hors de portée encore, d'en convaincre le président. Les tentatives des dirigeants européens, lors du dernier G7, pour ouvrir ce dernier au Grand Projet sont restées vaines. Côté Russie, aucun référendum n'a eu lieu. Le président laisse les études de ses scientifiques s'étirer en longueur pour ne pas avoir à prendre position. Il prétend étudier la question mais tourne dès qu'il le peut le projet en dérision. Le président des États-Unis, lui, se refuse à tout référendum pour l'instant malgré les manifestations. Le pays est déchiré en deux malgré sa

dernière allocution destinée à apaiser les tensions : « Mes chers concitoyens, ce monde de l'Accès est rempli d'espoir. Les Américains que nous sommes, ambitieux et optimistes, choisirons prochainement de basculer ou pas dans un monde sans dollars. Mais à ce jour, il est encore trop tôt pour prendre une décision radicale. Nous sommes une nation puissante et devons nous assurer de le rester dans le monde de demain, quel qu'il soit. C'est pourquoi j'invite chacun de vous à faire preuve de plus de patience. Nombre de pays ne se sont toujours pas prononcés. Nous allons donc attendre et observer ce qui se passe avant de faire un choix. Que Dieu bénisse l'Amérique. »

Les mois passent et la situation stagne. Rien ne semble présager une prochaine sortie de l'impasse imposée par ces pays qui campent sur leur position.

Entretemps, la planète Terre s'est relevée de son dernier krach boursier. Elle en est ressortie affaiblie, mais n'en est pas à sa première crise. Dans quelques semaines, ce ne sera plus qu'une histoire ancienne et elle pourra à nouveau reprendre le travail à plein régime. Elle tient le coup malgré sa maladie chronique. Cependant, en sourdine, le mal ronge toujours. Le cancer pulmonaire est même de plus en plus inquiétant.

— Papa, il y a un nouveau pays cette semaine ? demande Kémi qui regarde un dessin animé et me voit absorbé dans un livre décrivant ce monde d'après.

— Non, non, hélas ! Toujours rien.

— Mais qu'est-ce qu'on fait si des pays veulent garder l'argent ?

— S'ils sont peu nombreux, ils sont libres de continuer avec un système marchand mais encore faut-il qu'ils aient les ressources humaines et terrestres pour cela. Mais s'il y en a trop, le projet ne pourra pas aboutir et on ne pourra absolument rien faire, si ce n'est attendre.

— Attendre combien de temps ?

— Le temps que les jeunes de ton âge soient au pouvoir. Après l'immense espoir que cela a suscité dans votre génération, vous aurez vécu la frustration de ne pas pouvoir vivre dans un monde de l'Accès. Alors quand tu auras mon âge et que je serai un papi de 70 ans, c'est vous qui écrirez à votre manière la genèse de cette nouvelle organisation.

— Mais ça sera pas trop tard pour la planète ?

— Sans doute mais que faire ? Parler d'écologie est devenu ringard. On s'achète une bonne conscience pour poursuivre notre consommation frénétique en faisant le tri des déchets.

— C'est débile !

— Ouais, débile ! dis-je en allant aux toilettes avec mon bouquin.

Installé sur le trône, j'entends à travers la porte une série de notifications qui font vibrer mon portable laissé sur la table du salon. Le téléphone de Bunmi se met à sonner. Elle répond, je tends l'oreille et profite de la résonance de ma petite pièce :

— Allô, bonjour mummy, ça va ?

— Papa ! appelle Kémi.

— ... Oui, très bien merci. Quel temps il fait à Paris ?

— Papa !

— Je suis pas dispo !

— ... Tu es sûre ? Ça a été décidé quand ?

— Papa !

— Oui, quoi, Kémi ?

— ... C'est pas croyable ! Mais c'est officiel ?

— Papa, y a plus le dessin animé ! Y a des infos à la place !

— OK, alors mets pause sur les infos !

— ... Si c'est confirmé ça serait fou ! Quand est-ce qu'ils vont faire une annonce officielle ?

— Je trouve pas la télécommande !

— Continue de chercher !

— Papa, ton portable il fait que sonner ! crie Shadé.

— Shadé, aide ta sœur à trouver la télécommande.

— ... Attends mummy, j'ai pas bien compris, les enfants crient. Tu as dit « dans deux ans », c'est bien ça ?

— Je l'ai trouvée !

— Merci Shadé, mets pause, vite !

— C'est pas Shadé, c'est moi qui l'ai trouvée !

— OK Kémi, met pause en vitesse... puis va me chercher du papier toilette !

La famille est réunie sur le canapé devant l'image suspendue de la présentatrice, elle a les yeux à moitié fermés comme si elle avait trop bu ou fumé. Je m'empare de la précieuse télécommande et libère la journaliste en mauvaise posture : « ... sortent à peine de la séance plénière du Conseil de l'Europe à Strasbourg. La secrétaire générale du conseil de l'Europe, qui représente les 47 États membres auxquels se sont joints exceptionnellement la Biélorussie et le Vatican, se félicite du projet de coopération entre ces 49 nations

qui représentent pas loin d'un milliard de citoyens. Le Luxembourg n'a donc eu pas d'autre choix que de revenir sur sa décision. »

— Qu'est-ce qu'elle dit ? Je comprends rien !

— Tais-toi, Shadé !

« Priorité au direct, la secrétaire générale va pr... »

Aussitôt, une femme partiellement cachée par une forêt de micros prend la parole :

« En 2002, des pays européens sont parvenus avec succès à délaissier totalement leurs monnaies respectives pour un projet commun : l'euro. Ce changement historique fut mis en place avec brio en seulement quelques années. L'Europe va entrer de nouveau dans l'Histoire en abandonnant une fois de plus sa monnaie. Après une réflexion longue et mesurée, les 49 États du continent ont décidé à l'unanimité de basculer dans une organisation qui ne nécessitera plus l'intermédiaire de l'argent. Nous vivrons donc dans une Europe sans euros ni autres devises. Et avant qu'une avalanche de questions ne fuse et que la Bourse ne s'affole, je souhaite vous rassurer en vous disant que "le grand jour" n'est pas pour tout de suite. En effet, une longue phase de préparation sera nécessaire. L'Europe s'engage donc à passer dans un monde de l'Accès dans un peu plus de deux ans, un premier janvier. L'Europe se veut être un exemple pour tous les pays du monde qui sont invités à nous rejoindre à tout moment, que ce soit pendant la phase de transition ou après le basculement vers le nouveau système a-monnaire. Une nouvelle ère va naître prochainement sous le signe de la paix et de la solidarité et l'Europe est très fière d'en être la pionnière. C'est tout pour l'instant. Merci. »

Ne buvant généralement pas ou que peu d'alcool, je ne me souviens pas des deux jours qui suivent l'annonce tant je les ai arrosés. J'ai juste quelques bribes de souvenirs avec Mirko, quand nous balancions les bras le long du corps, persuadés de danser correctement le Floss. Je me souviens d'avoir importuné Aude toute une soirée en lui assurant que je l'avais vue dans un film de James Bond en agent double. Je me rappelle m'être retrouvé avec les enfants dans une fontaine au centre-ville de Pau. Enfin... je me rappelle surtout l'engueulade de ma femme pour les avoir autorisées à m'y suivre. Mais je ne sais pas à quel moment j'ai cassé en deux ma carte bancaire encore valide, que je découvre à l'instant dans la poche arrière de mon pantalon. Dès que ma migraine sera partie, je me remettrai au travail pour préparer la mutation vers un monde version 2.0.

Au fil des mois, les États européens prennent les choses en main. Premièrement, ils cessent d'enrichir les plus grosses fortunes du monde qui se nourrissent de la dette et décident de faire défaut pour remettre les comptes à zéro. Deuxièmement, l'Europe débloque des sommes colossales pour aider à la relocalisation des entreprises sur son territoire, afin d'avoir la plus grande autonomie possible et, par la même occasion, de freiner l'impact environnemental. Troisièmement, elle s'intéresse aux entreprises sous contrôle étranger présentes sur le continent pour racheter leurs usines de production. Ainsi, les 700 000 employés français payés par une société au siège social situé hors Europe pourront continuer à faire tourner les machines.

Dans le but de structurer et organiser cette future société sur les bases préalablement établies, un bureau d'études public voit le jour dans chaque nation et travaille en lien avec les différents ministères et avec les ODG. Ils organisent sur tout le continent des congrès de politiciens, sociologues, philosophes, économistes, thérapeutes, enseignants..., consultent la population à coup de sondages hors normes, mettent en place des expériences grandeur nature avec des milliers de personnes tirées au sort auxquelles on octroie une carte bancaire illimitée sur la nourriture et le prêt-à-porter afin d'étudier les comportements.

Suivant les pays, les régimes divergent. Contrairement aux règles du « modèle contrôlé sans quota » avec vingt-quatre heures de travail par semaine adopté par la France lors d'un récent référendum, la Norvège n'imposera aucun quota horaire. Les Norvégiens, qu'ils travaillent ou pas, auront un accès total aux biens et aux services. Cela évite l'utilisation contraignante d'un pass d'actif. Ils estiment, à juste titre, qu'imposer un nombre d'heures risque de ralentir la production car la priorité des employés, dans ce cas-là, peut être d'assurer les heures au détriment du rendement. La Norvège parie donc sur un « modèle libre » et sur des citoyens responsables.

L'Allemagne, de son côté, propose de remplacer la carte bancaire par une application. Cette dernière octroiera un quota carbone à chaque citoyen qui sera ainsi amené à choisir des produits et services dans la limite d'un impact environnemental établi. Un voyage en avion par exemple, obligera à baisser ailleurs sa consommation. Un subtil équilibre entre liberté de consommation et respect de l'environnement avec ce « modèle libre avec quota ». Une économie au sein de laquelle la préservation des ressources relève de la responsabilité de tous.

Dans toute l'Europe, chaque secteur professionnel réfléchit pour prévoir l'impact de l'Accès dans son activité et la réinventer au besoin. Tout en continuant ainsi à participer au groupe de réflexion dédié à l'industrie de la publicité, j'aide ma femme à préparer cette fameuse transition pour sa boutique en ligne :

— Pour commencer, est-ce que tu souhaites maintenir ta société dans le monde de l'Accès ?

— Comme je t'ai dit, je continuerai dans la même voie, mais je garderai juste mon produit phare, l'huile de ricin. Surtout sa déclinaison en format mascara pour la pousse des cils. C'est ma création, c'est mon bébé. Je suis très touchée par les avis sur ce produit, surtout ceux provenant de femmes ayant subi des chimios qui ont retrouvé leurs cheveux et cils rapidement après son utilisation.

— Pour les autres huiles végétales de ta marque, tu arrêtes la production ?

— Oui, elles sont déjà disponibles chez de nombreux concurrents. Par la suite, je pense que je lèverai un peu le pied pour me consacrer aussi à d'autres choses. J'aimerais bien faire une formation dans l'animation 3D.

— Dans la 3D ? Ah bon !

— J'ai reçu un mail de la CCI hier matin. On nous conseille de nous réunir entre concurrents pour nous organiser.

— Oui, je sais. Ça me plairait beaucoup de m'y impliquer si tu n'y vois pas d'inconvénients. J'ai pas mal réfléchi à tout ça avec le groupe de l'ODG, je pourrai apporter des éléments à cette rencontre.

Après quelques échanges de mails avec la vingtaine de participants, il est convenu que j'organise une visioconférence la semaine suivante. Je teste la webcam et soigne mon arrière-plan en remplaçant les cartons derrière mon siège par une plante araignée, puis lance la réunion :

« Bonjour à tous et merci d'avoir répondu présents. Je sais que le maintien de votre activité vous a toujours demandé, et vous demande encore, beaucoup d'énergie, alors je vais aller droit au but. La concurrence actuelle sur nos marques respectives d'huiles végétales fera place dans une société de l'Accès à la coopération. Nous ne vendrons plus, nous mettrons à disposition. Bien sûr, chacun pourra garder sa propre marque garante de ses critères de qualité. Nous avons donc deux possibilités. Se regrouper sur un site internet unique pour permettre aux utilisateurs de découvrir les produits de tous les fabricants. Ou bien faire en sorte que chacun fasse la promotion de ses concurrents sur son propre site web. »

À ces mots, je vois mes interlocuteurs s'agiter mais j'ai pris soin de couper tous les micros. De la main droite, je fais un signe d'apaisement. Une illusion d'optique donne l'impression que ma plante verte repose sur mon majeur. Je m'en amuse une petite seconde puis reprends :

« Je sais que ce fonctionnement peut paraître perturbant aujourd'hui, mais il deviendra vite naturel. Je vous propose un tour de table pour que nous connaissions les avis de chacun. »

Après concertation, il est décidé dans un premier temps de conserver chaque site marchand, tout en mentionnant clairement le nom des autres marques pour offrir aux clients une large gamme de choix. Un site unique demanderait en effet un coût de production et une logistique importante que nul ne peut financer pour l'instant. Il sera réalisé après le basculement lorsque les responsables, libérés des contraintes monétaires, auront tout loisir de s'y atteler.

En ce qui concerne l'entreprise de ma femme, je liste avec elle les modifications qu'il faudra apporter à son site internet au dernier moment :

— Pendant deux ans rien ne va changer, il faudra continuer notre routine et tenir bon financièrement. Mais le jour du basculement, de nombreux points devront simultanément être mis en place. Il faudra prévoir de fermer le site une semaine avant le grand soir pour y intégrer toutes les modifications et faire les tests nécessaires.

— D'accord, approuve Bunmi.

— L'idée globale, c'est que nous ne devons plus aller chercher le consommateur pour limiter l'appétence et la surconsommation. S'il a besoin de nos produits, il devra faire la démarche lui-même. C'est lui qui viendra à nous et non le contraire. Sur ce, voici ce que j'ai relevé et qui ne sera plus nécessaire...

J'ouvre mon fichier et énumère :

— On peut supprimer les newsletters, les relances panier par mail et SMS, les codes promo, les réductions, les points de fidélité, les parrainages, les chèques-cadeaux, l'offre pour l'anniversaire ou pour les clients VIP... Ôter la publicité sur les moteurs de recherche, sur les réseaux sociaux et les encarts publicitaires sur les blogs partenaires. À noter aussi que tu n'auras plus besoin de travailler avec ton commercial.

— Sur le site internet il faudra que tu enlèves tous les prix. Toute la partie « promo » et tous les packs qui n'ont plus lieu d'être. Que penses-tu d'un site beaucoup plus épuré ?

— Oui, excellente idée. Plus besoin de ces bannières criardes. Je note que je

dois désactiver les modules « Nous vous proposons », « Meilleure vente », « Vous aimerez aussi... », « Vente flash » et « Les clients qui ont acheté ce produit ont aussi acheté... ».

— Ça va faire un sacré ménage ! Et plus besoin de mettre une tartine de texte et de mots-clés pour améliorer les résultats sur les moteurs de recherche. On pourra aller à l'essentiel, c'est beaucoup mieux ! Pense aussi à ajouter la liste des marques qui proposent le même produit que nous. D'ailleurs, ce ne serait pas plus simple de repartir sur un nouveau site ?

Finalement mon métier peut bien disparaître, je me découvre une passion et une compétence particulière pour préparer les sociétés au monde de demain.

Je passe à mon client qui fabrique des billards. Après une réunion avec ses concurrents, il est décidé d'un accord commun qu'un seul site web proposera tous les billards. Une boutique en ligne qui vend déjà de nombreuses marques a été désignée. Les billards standards seront produits en quantité mesurée et constante. Ils seront accessibles à tous les particuliers sur réservation. Si la demande est trop importante, les clients devront attendre de quelques semaines à quelques années. Les billards haut de gamme seront, quant à eux, réservés aux clubs, associations, lieux touristiques ou seront à gagner lors de grands tournois.

J'enchaîne avec mon client spécialisé dans les étiquettes autocollantes personnalisées. La responsable a pris les devants et m'informe de la stratégie déjà approuvée par tous les concurrents :

— Suivant l'emplacement des entreprises et leur capacité de production, chacun s'est vu allouer un périmètre d'intervention et réalisera ainsi les commandes des clients les plus proches. Cela réduira significativement les distances pour le transport ! Tu valides ?

Non seulement j'acquiesce, mais j'entreprends d'exposer cette stratégie pertinente à mes autres clients.

Exerçant à mon compte et galvanisé par ce travail qui me projette dans un monde sans argent, je m'autodésigne le jour même comme expert en transition de l'Accès. En quelques semaines, les demandes s'emballent et je n'hésite pas à augmenter mes honoraires.

— Servez aussi un café à M. Augé, il en aura bien besoin. Mettez-nous deux sucres chacun.

— Sans sucre, merci, dis-je discrètement au secrétaire qui s'apprête à quitter notre petite salle de conférences.

— C'est une bonne chose que vous soyez là pour cette première réunion

informelle car c'est un merdier pas possible. Je vous ferai visiter l'usine tout à l'heure. En quelques mots : nous sommes spécialisés dans la fabrication de moteurs pour l'aéronautique, nous sommes présents à l'international, notre groupe compte 100 000 employés et nous sommes cotés au CAC 40. Alors on fait quoi ? Vous pouvez me dire ? Ça reste entre nous, mais j'ai déjà converti mes euros en dollars et je viens d'acheter une villa en Floride. Ça sera ma sortie de secours. Mais pour la boîte on fait quoi ? Nous mettons la clé sous la porte ? Je la vends à l'étranger ? L'argent c'est mon outil de travail, vous comprenez ? Et là, on m'enlève mon outil ! Sans outil je ne peux plus bosser ! Mais faut pas se leurrer, nous allons en revenir, je vous le dis, moi ! Nous allons nous casser la gueule puis pleurnicher pour revenir à l'euro. Tout ça à cause d'une poignée de révolutionnaires à la con, complètement déconnectés du système ! Le problème, ce n'est pas l'argent, il n'est ni bon ni mauvais, ce n'est qu'un outil, un intermédiaire. Les responsables sont ceux qui l'utilisent. Et merde ! J'en renverse mon café !

— Merci, dis-je au secrétaire qui me tend la tasse. En fait, l'argent n'est pas un outil anodin. D'ailleurs son concept même est défaillant dès la base. Premièrement, il est nécessaire pour satisfaire nos besoins fondamentaux tels que manger ou se loger. Il se rend donc indispensable. Deuxièmement, pour avoir une valeur, il a besoin d'être suffisamment rare. Donc pour conclure, cette nécessité et cette rareté génèrent obligatoirement une tension due à la peur du manque, qui induit une position de concurrence, un rapport aux autres individualiste et malsain. D'un côté le vendeur voudra toujours tirer un maximum de profit, tandis que l'acheteur se battra pour sortir un minimum de son portefeuille. Un système monétaire est un vecteur dangereux de suspicion et de confrontation.

Je vois que je perds mon interlocuteur tant il me regarde de haut. Je recentre la conversation sur du concret :

— Bon, ne vous inquiétez pas, nous allons régler les problèmes les uns après les autres. Le plus important, c'est de maintenir la société en activité et de préserver les compétences et le savoir-faire. Je vais pour cela transmettre à votre DRH un formulaire à faire remplir au plus vite par tous les salariés pour connaître ceux qui resteront et ceux qui préféreront changer de métier. Les partants auront deux ans pour transmettre leur savoir-faire à leurs remplaçants. Nous pourrions même les inciter à rester le temps qu'il faudra pour passer le relais tout en douceur.

— D'accord, donc nous listons les fidèles et les traîtres.

Quatre personnes nous interrompent en entrant dans la salle. Un homme à la chemisette débraillée s'excuse :

— Ah désolés, nous pensions que la salle était libre.

— C'est libre ! dit le président. De toute façon, on étouffe ici. Suivez-moi, M. Augé.

Tandis qu'on traverse un immense open space qui fourmille d'employés, il poursuit :

— Et après ? Nous n'aurons plus aucune commande de toute façon, alors à quoi bon ?

— Détrompez-vous, il y aura toujours besoin d'hélicoptères et d'avions dans un monde de l'Accès. Vous serez même libéré des contraintes de rentabilité et cela vous permettra d'aller encore plus loin dans l'innovation.

— Bon, admettons. L'Allemagne passe commande. Nous fabriquons *gratuitrrrement*... tenez, vous voyez, même ce mot me gratte la gorge. Donc nous fabriquons gratuitement et nous vendons... enfin nous donnons, du coup. C'est n'importe quoi, vous voyez ! Passons... si c'est une commande pour les Ricains, on vend gratuit, on fait quoi ?

— L'État a maintenu l'exportation vers les pays utilisant la monnaie. Admettons que vous vendiez vos moteurs à l'étranger. C'est l'État qui collectera le total du paiement pour permettre aux entreprises qui en font la demande de réinvestir dans l'importation de matière première.

— Je vous arrête. Vous êtes en train de me dire que je vais travailler pour que l'État me prenne tout ? Au moins, quand nous payons des impôts, il nous en reste un tout petit peu !

Soudain, une sirène fait sursauter toute la salle. Le président bondit et s'égosille :

— C'est quoi ce bazar ? Qui s'est cru dans un stade olympique ?

— Désolé monsieur, nous avons scotché une corne de brume sous le siège d'un collègue qui va rentrer de congés. Nous voulions vérifier que ça fonctionne, avoue l'employé d'un sourire gêné.

— Et pourquoi de l'herbe pousse entre les touches de son clavier, vous pouvez m'expliquer ?

— Nous y avons glissé des graines d'alfalfa qui sont en train de germer. Mais ne vous inquiétez pas, nous avons protégé l'intérieur d'un plastique pour l'humidité. Je vais tout remettre en ordre.

— Non, laissez, avec un peu de chance ça le dissuadera de repartir en congés.

— Merci monsieur. Et ne prenez pas de donuts, ce matin certains sont piégés

au wasabi.

— Je n'en avais pas l'intention. Bon, M. Augé, nous en étions où ?

— Actuellement, vous prenez des décisions complexes pour développer votre entreprise, pour satisfaire vos actionnaires, pour être concurrentiel... Laissez tout cela de côté un instant. Dans un monde de l'Accès, vous ne courez plus après l'argent, mais après les talents pour les convier à rejoindre vos équipes. Vous n'êtes pas en guerre contre la concurrence, mais travaillez avec elle pour partager vos brevets respectifs. Vous...

— Partager les brevets ! Elle est bien bonne celle-là ! Allez, on va s'arrêter là, vous m'avez fait perdre assez de temps.

Alors que le dirigeant abandonne sa tasse sur une pile de documents puis me tourne le dos en pressant le pas, je comprends qu'il faut que j'entre dans son schéma mental :

— Vos principaux concurrents sont basés aux États-Unis, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Dans un monde de l'Accès, vous allez pouvoir écraser toute la concurrence. Imaginez que vous ayez un appel d'offres provenant des États-Unis. Vous n'avez plus de salaires à verser, de charges, de taxes foncières, d'impôts... Vous pouvez vendre au prix que vous souhaitez.

— Oui... et le paiement sera fait à l'État, j'ai compris. Et puis c'est une concurrence déloyale ! Du dumping social !

— Oui, c'est vrai que cela ne va pas plaire aux pays hors Europe. Mais bon, nous les avons conviés à nous joindre à nous après tout. Alors c'est leur problème. Et plus encore, contrairement à vos concurrents, vous allez avoir accès à tous les brevets européens pour avancer encore plus loin et plus vite dans l'innovation.

— C'est pire que ce que j'imaginais ! Je vous rappelle dès que je suis parvenu à digérer toutes vos informations.

Au fur et à mesure que les grains s'écoulent dans le sablier, le point de convergence entre les deux capsules semble se rétrécir. Tout comme les jours tendent à s'étirer en longueur à l'approche de la retraite, j'ai l'impression que cette Europe postmonétaire n'arrivera jamais. Il reste encore un an et cela me paraît une éternité.

— Seb, puisque je pourrai m'approvisionner gratuitement auprès de mes fournisseurs, je commanderai des flacons opaques et de meilleure qualité pour protéger l'huile de la lumière. Et je ne vais proposer que l'huile de ricin bio.

— Oui, tu as raison, tu peux soigner le produit final. Je pense que globalement tout le monde va monter en gamme. Pour la nourriture, par exemple, il n’y aura plus ces plats ultratransformés et bourrés de sucre pour rendre accro. Plus besoin de cette huile de palme bon marché qui accroît les risques cardiovasculaires et qui génère tant de déforestation. Nos nouveaux choix de consommation pousseront obligatoirement les entreprises à développer la qualité.

— Pour les cartons, je prendrai des tailles intermédiaires. Je n’aurai plus à me contenter de quelques références.

— Bonne idée, des cartons mieux adaptés feront faire des économies importantes de matière. On mettra moins de papier kraft recyclé pour le calage. J’ai vu à l’étude chez un transporteur de nouveaux emballages réutilisables et livrés à la demande. Faudra se tenir au courant.

— Dis-moi, mon chéri, tu es toujours aussi confiant pour le jour J ?

— Carrément ! Plus je l’anticipe avec mes clients, plus je me rends compte de son impact sur la diminution des déchets et de la pollution. Sans oublier le temps gagné sur les nombreuses tâches relatives à la rentabilité qui deviendront tout à coup has been.

— Mon comptable m’a tout de même informée qu’il faudra rentrer les données concernant le stock et les demandes car les statisticiens vérifieront la fiabilité de chaque entreprise. Ce suivi permettra aussi d’éviter et d’anticiper toutes les pénuries possibles.

9. Dernière ligne droite

Six mois avant le jour J, aucun des pays extérieurs à l'Europe ayant voté en faveur d'une société a-monnaire ne s'est manifesté. Il est trop tentant pour eux d'observer si les cobayes que nous sommes vont droit à leur perte ou parviennent au contraire à établir une société plus sereine où il fait bon vivre. Une chose est sûre, c'est que les yeux du monde sont braqués sur nous.

Au sein de l'Europe, quelques voix s'élèvent toujours contre le projet et parviennent à imposer un nouveau référendum un mois avant le grand saut. Mais le continent prépare d'ores et déjà sa démonétisation pour le grand soir et a statué que l'argent sera « gelé ». Un terme emprunté à Shadé et Kémi qui avaient suggéré de rassembler tous les billets pour y verser de l'eau et des glaçons ? Quoi qu'il en soit, la monnaie scripturale sera cryogénisée dans le cas où il faudrait faire marche arrière pour une raison inconnue. Des sommes pourront d'ailleurs être « dégelées » à tout moment pour les importations indispensables provenant de pays utilisant encore la monnaie, que ce soit pour le pétrole, les métaux rares ou le café. Ou encore pour payer une compensation sur les droits d'auteurs situés hors de l'Europe. Dans tous les cas, il a été recommandé au public de garder quelques économies par simple précaution ou pour les voyages à l'étranger. Cela permet de rassurer les plus sceptiques, mais, pour ma part, c'est un aller simple et je ne compte pas garder un rond. C'est donc le moment de dépenser nos économies ! Je fais une suggestion à Bunmi.

— Depuis le temps qu'on doit s'acheter une nouvelle voiture, c'est peut-être l'occasion ?

— Non, on n'a pas assez d'économies pour une bonne voiture. Mieux vaut attendre janvier, quand on aura plongé dans l'Accès. On peut par contre en profiter pour acheter une piscine hors sol. Les filles n'arrêtent pas de la réclamer.

— Non, pas de piscine, faut l'entretenir. Je préfère garder le terrain pour jouer au foot avec elles et pour le potager.

— Alors, je te propose qu'on envoie l'argent qui nous restera à une association humanitaire qui œuvre pour l'accès à l'éducation des filles dans les pays en développement.

— Bonne idée. Il faut donner aux jeunes des pays réfractaires la possibilité de prendre le pouvoir pour qu'ils aient le choix de nous rejoindre dans l'Accès.

Septembre. Les réunions de l'ODG du village s'intensifient pour informer et préparer tous les habitants. En soutien, les préados du conseil municipal des jeunes, dont Shadé fait partie, se démènent pour faire du porte-à-porte chez les personnes âgées afin de les rassurer au mieux et de répondre à leurs questions.

- L'infirmière va-t-elle continuer à venir ?
- Ça va se passer comment pour faire les courses ?
- Je compte aller au marché à la première heure avant que tout soit raflé.
- Oh, vous savez, j'ai connu la guerre ! J'ai fait des conserves pour six mois.
- J'ai gardé toutes mes économies, au cas où.
- De nos jours, il n'y a plus de saisons !

Fin novembre. Tout le monde retient son souffle dans l'attente du résultat du référendum de confirmation. Les gens sont-ils effrayés à l'idée de changer d'organisation ? Ont-ils, comme nous, hâte de s'y confronter dans la réalité après ces deux interminables années de préparation logistique et psychologique ? Deux ans, était-ce trop court ? Les doutes seront bientôt levés... Nous sommes nombreux à nous être réunis dans la Maison pour tous du village. Mes comparses de l'ODG locale – qui s'est bien étoffée cette dernière année – et moi-même attendons le résultat du référendum avec confiance et excitation. Cette nouvelle société qui nous tend les bras, nous la connaissons sans la connaître. Elle occupe toutes nos pensées, elle est le sujet de tous nos bavardages, la détentrice de nos plus beaux espoirs. Mais nous ne l'avons encore jamais vue, jamais touchée, jamais ressentie. Nous avons tant misé sur elle. Allons-nous en tomber amoureux ou allons-nous être déçus ? Nul ne peut savoir tant qu'on ne l'aura pas embrassée.

Après plus de douze heures de vol depuis le Vietnam, j'arrivai à l'aéroport de Paris-Charles-de-Gaulle. Voilà maintenant plus d'un an que je communiquais avec une jeune Parisienne au doux nom de Bunmi, qui était tombée par hasard sur l'un de mes blogs. Après de nombreux échanges par mail, puis par tchat, puis par téléphone et enfin par carte postale, un lien mystérieux nous avait unis. Elle avait suivi tout mon voyage et il était temps de la rencontrer pour la première fois. L'avion s'immobilisa et la porte s'ouvrit sur la passerelle aéroportuaire. La vive allure des passagers dans les différents couloirs montrait qu'ils connaissaient parfaitement les lieux. Alors que tout le monde s'engouffrait dans l'escalateur de gauche, j'aperçus un panneau indiquant la droite avec le symbole distinct d'un bagage. Je n'étais point un mouton et faire confiance aux Parisiens n'était pas non plus dans mes projets. Seul et déterminé, je bifurquai alors vers la

droite. Après un long cheminement à travers un labyrinthe de couloirs et de halls dans le but de débusquer le tapis roulant à bagages, je fus le seul, l'unique, le singulier sur les cinq cents passagers de tout l'avion... à m'être égaré devant le bureau des objets perdus !

Bien plus tard, je retrouvai mon vélo et mes sacoches qui tournaient ridiculement seules sur le tapis roulant. Je remontai les roues de mon vélo et les regonflai. Une fois sorti de l'aéroport, je m'empressai de monter dans un bus et fus interpellé par le chauffeur :

— Eh ! Vous faites quoi, là ?

— Eh bien... Je prends le bus, pourquoi ?

— Avec votre vélo ? Vous n'avez pas le droit. Vous imaginez un peu si tout le monde mettait son vélo dans le bus ?

— Je rentre du Népal et dans le bus il y avait des vélos, des sacs de riz et même des poules. Et, sur le toit, une trentaine de personnes et des affaires. Ça ne posait aucun problème !

— Oui, mais on n'est pas au Népal. Descendez !

Tant bien que mal, je parvins à entrer dans le métro avec mon vélo surchargé de ses sacoches pleines à craquer. Je découvris soudain, dans ces transports souterrains, une étrange tradition pratiquée par les autochtones consistant à empoigner le plus haut possible une barre métallique afin d'exposer fièrement à tous la sueur de ses aisselles. Qu'à cela ne tienne, j'avais maintenant l'habitude de m'adapter rapidement à tous les milieux extrêmes et je saisis la barre au plus haut de mes capacités. Après cette année de voyage et douze heures d'avion, ce n'était plus de la sueur sur mon tee-shirt, mais une sorte de moisissure qui dévorait lentement le tissu. J'en sortis le grand vainqueur du jour !

De nouveau à l'air libre, je remontai sur mon vélo pour faire les derniers kilomètres. Une fois n'était pas coutume, je crevai avant même d'arriver, tant mes pneus étaient usés. Cette cinquantième crevaison attendrait. Je poussai alors le vélo jusqu'à l'immeuble de ma belle inconnue. Dans le hall, je fus tout à coup submergé par le doute et un flot de questions s'abattit sur moi. Allais-je lui plaire ? Allait-elle me plaire ? Et si le livreur de pizza était passé chez elle à l'avance, qu'elle avait cru que c'était moi et s'était jetée dans ses bras pour l'embrasser passionnément ? Je me ressaisis et montai à son étage. Nous nous étions lancé le défi que la première chose que l'on se dirait c'est « Je t'aime ». Quoi de plus beau que de commencer une relation avec la puissance de ces trois mots ? Je frappai à la porte. Une magnifique jeune femme d'une vingtaine

d'années m'ouvrit. Elle avait de profonds yeux en amande. Un majestueux sourire à en faire tomber les étoiles. Des pommettes hautes et rebondies. Une sublime peau noire. C'est alors que je perdis tous mes moyens et restai de marbre comme un idiot sans oser prononcer le moindre mot. Alors que j'avais parcouru le monde, réalisé une ascension dans l'Himalaya, traversé une jungle sous le rugissement du tigre du Bengale à la rencontre des rhinocéros unicorns hostiles, traversé des mégalofoles surpeuplées en me fiant à ma seule boussole, défié les moussons et les chaleurs extrêmes... c'est la petite Parisienne qui eut l'incommensurable courage de prendre la parole en premier. De sa voix suave et sensuelle, elle prononça alors ces trois petits mots que je n'oublierai jamais de ma vie...

— Va te doucher !

Puis le verdict tombe sur l'écran installé sur la scène : 98 % ! 98 % de « oui » pour une Europe de l'Accès ! En dehors des dictateurs, qui peut se vanter d'obtenir un score aussi élevé ? Nous y sommes, nous sommes prêts, nous avons hâte d'épouser cette belle et jeune société... Pour nous, c'est indéniablement un engagement pour le meilleur et pour la vie !

Après des applaudissements interminables et un « I Will Survive » comme en 1998, chacun se félicite de cette belle réussite. Aude et Mirko s'approchent de moi :

— Alors, tu vas faire quoi en janvier ? demande Aude.

— Quoi ?

— Tu vas faire quel métier ?

— Euh... Bonne question !

— Ne me dis pas que tu n'en sais rien ! s'étonne Mirko. Tu n'ignores pas que ton job n'existera plus !

— En fait, j'étais tellement à fond pour aider les entreprises à passer le cap que je me suis un peu oublié.

— T'es sérieux ?

— C'est bon, rien ne presse, j'ai encore un mois pour trouver ! Et toi Aude, est-ce que tu continues ton boulot de correctrice pour les maisons d'édition ?

— Non, j'ai besoin depuis longtemps de changer et de me sentir plus utile. Je me suis inscrite au concours des enseignants pour être professeur des écoles. C'est d'autant plus important que l'enseignement va évoluer progressivement. Il ne faudra plus éduquer les enfants dans l'esprit de compétition qui les angoissait mais en valorisant la solidarité qui les renforce, les apaise et les unit. Enfin on va

pouvoir donner la priorité à l'épanouissement des jeunes plutôt qu'au taux de réussite aux examens.

— Et toi Mirko ? Tu restes dans le domaine de l'emploi ?

— Seulement quelques heures par semaine. Je consacrerai le reste du temps à concevoir avec une petite équipe des objets low-tech pour ceux qui en ont besoin.

— Cool. Bon, il ne me reste plus qu'à trouver mon nouveau taf.

Début décembre. Tandis que les plus riches convertissent leurs euros en dollars et s'exilent, je m'attèle à un questionnaire en ligne obligatoire ; il est accessible depuis un an mais je n'ai pas encore pris le temps de me pencher dessus. Je m'enferme dans mon bureau pour être au calme et je clique sur le lien...

« Souhaitez-vous travailler un minimum de vingt-quatre heures par semaine pour être éligible à 100 % ? »

Après en avoir relu les avantages, je clique sur « Oui ».

« Quel est votre choix d'activité ? (plusieurs réponses possibles) »

Par curiosité j'inscris mon métier, « consultant en webmarketing ». Un message s'affiche soudain : « Ce métier ne devrait plus exister dans un monde sans argent. Nous vous conseillons d'opter pour une autre activité. Si vous conservez tout de même ce métier, prévoyez qu'il sera à réinventer pour être en accord avec la nouvelle société. » Comme je devrai les premières semaines faire quelques ajustements sur les sites que je gère, je valide le maintien de mon métier.

« Demi-journée partagée : Votre activité implique obligatoirement un partage des tâches dans les secteurs qui manquent de personnel. Choisissez vos secteurs à exercer quatre heures par semaine en moyenne, trajet inclus. » J'inscris sans conviction « Agriculture ».

Les autres questions sont relatives à mes compétences, ambitions, besoins de formation... Pour terminer, je signe numériquement le « contrat de réciprocité » qui m'engage à mettre mes services à disposition des autres pour pouvoir profiter des leurs.

J'éteins mon portable. Le téléphone du bureau sonne. C'est mon client dans l'aéronautique :

— Je sais pas où on va, mais on y va ! s'inquiète-t-il d'une voix pressante. Suite au référendum, les States ont annulé tous mes contrats de fabrication de moteurs pour leurs avions de défense. Je ne comprends pas ce qui se passe.

— Dans l'Accès, la vente ou la mise à disposition d'armement pour les autres pays n'est pas autorisée. Vous ne pouvez construire militairement que pour la France.

— Encore un coup dur ! Un avion de combat français comme le Rafale, c'est seulement un budget de 142 millions d'euros. Alors qu'un bombardier américain B2 Spirit, c'est 2,2 milliards de dollars ! Le budget pour l'armement dans le monde, c'est 2000 milliards de dollars par an ! C'est un marché dont on ne peut se passer !

Je tente d'adopter un ton léger pour dissimuler le choc subi par ces informations.

— Votre esprit reste tourné vers un système monétaire. Dans votre prévisionnel vous devez vous défaire de toute idée de budget et de gain. Concentrez-vous sur l'innovation et l'évolution de votre métier pour fabriquer des moteurs toujours plus puissants, plus propres et plus économes en énergie.

— L'armement doit tout de même rester un pilier de mon entreprise. Un monde sans argent ne veut pas dire sans guerre.

— Il est vrai que, de nos jours, nous sommes assis sur une effroyable bombe à retardement. À tout moment, un président, en tant que chef des armées, peut décider seul de déclencher une guerre et acheter des armes avec les impôts de leurs citoyens et, de surcroît, sans leur consentement. Que ce soit notre président de la République ou un autre chef d'État, n'est-ce pas insensé de donner tant de pouvoir à une seule personne ?

— Assurément. Toute décision aussi importante devrait être votée au parlement tout comme le sont les lois. En attendant, raison de plus de développer les équipements de l'armée de l'air.

— L'argent a toujours été l'unique moyen de rémunérer des armées et d'en arriver à une guerre. Mais l'argent, ce n'est ni plus ni moins que du temps humain. Dans une société de l'Accès où le monde est réuni en famille humaine et dans laquelle il n'y a plus la nécessité de survivre en gagnant sa vie à tout prix, qui voudrait continuer à fabriquer des bombes, des armes ou des véhicules de combat ? Vous devez vous attendre à une pénurie de personnel si vous insistez en ce sens... Allô ? Allô ?

Il a raccroché. Je fais un tour dans le jardin avant de rentrer. Il y a du nouveau chez mon voisin Réré. Trois grandes tentes sphériques à la toile blanc opaque ont poussé sur son terrain. Pour une fois qu'il invite du monde chez lui, il voit les choses en grand. Je suis curieux de découvrir le style de personnes avec qui il

aime faire la fête.

Mi-décembre. Les salaires sont versés quotidiennement pour que les employés puissent en disposer en décembre – ils ne seraient pas utilisables s'ils devaient être versés le 31 du mois. Alors qu'on prépare les fêtes de fin d'année qui clôtureront notre société monétaire, une tension est palpable dans l'air. Dans les supermarchés, les rayons du papier toilette et des pâtes commencent à s'éclaircir en vue d'une hypothétique pénurie. Les annonces télévisées du gouvernement ayant pour but d'anticiper et de freiner la croissance démographique s'intensifient. Elles incitent déjà les familles à ne pas dépasser trois enfants, mettant en garde contre la possibilité de mesures contraignantes si une explosion démographique devait avoir lieu. Ni avortement obligatoire ni stérilisation imposée, mais le choix collectif de passer à une alimentation végétarienne. En effet, cela permettrait de libérer des surfaces agricoles pour nourrir une population plus importante, 50 % de la production de céréales étant aujourd'hui destinée à la nourriture des animaux.

Autre sujet pris très au sérieux, quelque peu déconcertant : une production de poupées sexuelles en silicone ultra-réalistes est déjà en cours. Elles seront offertes sur simple demande à tous les clients de prostituées. De plus, d'importantes études sur la réalisation de robots sexuels en série démarreront dès janvier pour une mise à disposition prévue l'année suivante.

Fin décembre. Le repas de Noël est hors norme et les cadeaux le sont tout autant. Personne n'a lésiné sur les moyens, les chèques n'étant bien sûr plus de mise. Les produits de luxe se feront rares et seront difficilement accessibles, c'était le moment ou jamais. Drone-caméra professionnel pour mon petit frère, téléviseur 215 cm pour les grands-parents, piano pour ma femme, talkie-walkie longue portée pour les enfants, VTT en carbone pour moi... et un livre sur les chats pour ma mère pour ne pas déroger à la tradition familiale. Nous savourons en famille la dernière taffe de surconsommation avant le sevrage. Je mets ma veste neuve et entraîne mon frère à l'extérieur pour prendre un peu l'air.

— Tu as des nouvelles de papa, de Monique et de mamie ? Sont-ils arrivés à Agadir ?

— Oui, ils ont rejoint hier leur appart, me dit-il en me faisant faire le tour de sa maison. Ils ont converti tous leurs euros en dirhams, se sont mis résidents et ont fait une demande pour un dégel de leur retraite. Ils ne reviendront que cet été, comme chaque année.

— C'est dommage qu'ils n'aient pas attendu pour vivre ce départ dans l'Europe de l'Accès. Ils auraient pu partir plus tard, pour une fois.

— Ça leur fait un peu peur, ils pensent que ça va tourner à l'émeute et préfèrent suivre tout ça à la télé et au soleil.

Je tombe sur la nouvelle piscine avec son liner flambant neuf.

— Alors ça y est, tu as fini par la faire ?

— Ouais, car après ça va être compliqué à mon avis. J'aurai juste le carrelage à poser moi-même l'année prochaine.

— Tu bosseras toujours à l'imprimerie ?

— Yes, je vais continuer sur ma lancée car si je m'arrête j'ai peur de ne plus jamais avoir le courage de reprendre le travail. Mais les clients trop chiants qui demandent des modifs toutes les deux minutes iront voir ailleurs, je peux te l'assurer !

— Je suis content que tu aies décidé de bosser finalement.

— Vingt-quatre heures par semaine ça va pas me tuer. En plus, en tant que patron j'ai même pas de journée partagée à me taper. Je vais aussi recruter un employé de plus puisque ça ne me coûte rien. Et toi ?

— Comme tous les commerces non essentiels, on ferme entre Noël et le premier de l'an pour préparer la transition. Je vais en profiter pour mettre en place tous les changements nécessaires sur les sites internet de Bunmi et de mes clients. Ensuite, tous les mardis matin, dès janvier, je serai agriculteur pour la demi-journée partagée...

Mon frère se moque, je poursuis sans y prêter attention :

— ... et le reste du temps je vais aider Bunmi pour les commandes, le temps de la réorganisation. Ensuite il me faudra trouver un autre job pour février mais je ne sais toujours pas quoi.

— Tu as pensé à être boucher-charcutier ?

31 décembre au soir. Je suis sur scène derrière ma batterie pour fêter le premier de l'an chez Antonio, le guitariste de mon groupe. Il y a de l'électricité dans l'air. Je frappe mes fûts de toutes mes forces. Des ampoules se forment aux mains en début de morceau puis explosent lors du roulement final. Nous sommes tous survoltés. L'alcool coule à flots mais l'adrénaline qui traverse mon corps se suffit à elle-même. Je joue comme si ce concert était le dernier. J'entends des tirs de feux d'artifice lancés légèrement en avance qui résonnent contre la paroi. Jon, le chanteur, nous fait signe de nous arrêter en plein milieu du morceau « Born To Be Wild ». Ritchie, le guitariste, confirme d'un signe de la tête. Je termine

proprement en faisant un appel à la caisse claire avant de faire vibrer mes cymbales à m'en faire saigner les oreilles. Puis Jon, avec toute la finesse qu'on lui connaît, lance une introduction pour tourner la page de cette ère mortifère en brandissant bien haut une liasse de billets :

« Pour démarrer cette société sans la dictature du fric, j'ai gardé deux cents boules pour me torcher avec ! Alors brûlons les picaillons, le pèze dans les braises, le flouze dans la bouse et le pognon dans le fion ! Cinq... Quatre... Trois... Deux... Un... »

10.

L'Europe sans euros

Carnet de bord. Vendredi 1er janvier. Une voix au volume saturé grésille dans un haut-parleur : « Allô les parents, c'est midi ! Est-ce que vous nous recevez ? Terminé. » Dans une semi-pénombre, ma main engourdie cherche à tâtons la provenance de la source sonore située quelque part dans l'immensité du lit. « Bienvenue dans un monde sans moula ! Est-ce que vous nous recevez ? » renouvelle la voix. Ma femme débusque un talkie-walkie dissimulé entre nos deux oreillers. Elle le jette sur mon ventre pour s'en débarrasser. Je l'empoigne, ravivant la douleur de mes ampoules sur mes doigts, appuie sur le bouton et pousse une sorte de grognement en signe de premier contact. « C'est midi, faut se lever les parents fainéants ! Qu'est-ce qu'on mange ? » Je me redresse et réitère mon mugissement, puis décolle du lit. Je fais mes premiers pas dans ce nouveau monde non sans quelques difficultés. La pesanteur semble plus forte, chaque pas est une épreuve. Ma tête tourne, mon crâne est compressé, le taux d'oxygène est probablement peu élevé. Mon oreille interne peine à m'orienter. J'ouvre le sas de décompression. L'intensité du rayonnement électromagnétique de la lumière naturelle brûle mes yeux. Je gifle de l'eau sur ma figure. Mes cernes, mes yeux rougis et ma peau scarifiée par les plis des draps proposent au miroir l'image d'un alien.

Je rejoins la cuisine. Par chance, nous avons des rations de nourriture provenant du repas de la veille. Pour l'instant, RAS, un jour férié comme un autre.

— Bonjour les filles ! dis-je d'une voix caverneuse.

— On a faim ! mendie Shadé absorbée par sa console de jeu sans me prêter un regard.

— On va manger les restes. C'est quoi ce nouveau jeu ?

— De la bagarre, m'explique Kémi. C'est trop bien, tous les jeux sont gratuits ! Tous ! On peut tout télécharger ! On peut même avoir tous les perso et tous les costumes ! C'est trop cool !

— C'est à partir de quel âge ? C'est super violent.

— 10, 12 ans, je crois... répond Shadé à demi-mot.

— Ça m'étonnerait. Est-ce qu'on peut télécharger le jeu de rallye que j'espérais avoir pour Noël ?

— Oui, tout ! Mais on n'a plus de place. Le disque dur est plein.

— OK. Alors on achètera un disque externe.
— Tu veux dire, on va en prendre un !
— Il y a du sang qui gicle partout, c'est dégueu ! Termine ton combat puis désinstalle-moi ça. C'est vraiment pas de ton âge.

Je me sers un jus d'orange et me pose devant l'ordinateur familial du salon, le temps de me réveiller en douceur. J'ouvre le navigateur internet. La barre de recherche a disparu au profit d'un message : « Bien qu'en faveur d'un monde de l'Accès, notre entreprise qui siège dans un pays monétaire ne peut plus mettre à votre disposition son outil de recherche dont l'entretien des serveurs engendre des coûts trop importants. Nous regrettons qu'aucune négociation avec les dirigeants européens n'ait pu aboutir. Nous espérons vous retrouver très rapidement dans un monde dépourvu d'argent, qui libérera les talents pour une innovation sans limites ! »

Bon, me voilà déçu. Mais le logiciel VPN qui permet de me connecter sur un réseau américain devrait pallier le problème. J'ai peur toutefois que leurs résultats ne soient plus optimaux sur une recherche francophone. Je m'oriente donc vers le moteur de recherche européen Qwant qui a l'immense avantage, il est vrai, de respecter la vie privée en ne collectant pas les données personnelles. En guise de premier test, je vérifie la position de l'e-commerce de Bunmi. Les pages associées à son site web sont bien placées. Je fais une simulation de commande client pour vérifier que tout se passe bien. Frais de port offerts et suppression des moyens de paiement. Tout est opérationnel.

Je recherche ensuite un logiciel de musique professionnel qui, à ce jour, était bien trop onéreux pour l'amateur que je suis. Surprise ! Le logiciel est gratuit avec tous les plug-ins possibles et inimaginables. Je lance le téléchargement. Maintenant, un tour sur les logiciels de retouche d'images et de montage vidéo pro. Raté. La licence est aux États-Unis et doit se régler en dollars. Le téléchargement illégal sera donc toujours de vigueur.

— J'ai faim !
— Pas le temps, j'ai plein de trucs à vérifier ! Sers-toi dans le frigo ou réveille maman !

Tout à coup, une idée lumineuse ! J'arrache mon portable de son chargeur et lance une appli de musique dont mon abonnement est périmé depuis des années.

— Les enfants, c'est génial, on a toute la musique qu'on veut !

Profitant enfin de la culture en illimité, j'active le Bluetooth et lance une

playlist de rock sur les enceintes du salon.

— Papa, éteins ça ! J'entends plus mon jeu.

— Quoi, tu es encore là dessus ? Quitte ça immédiatement !

— Alors fais-nous à manger !

— Je t'ai dit de piocher dans le réfrigérateur. Mimi ! Tu te lèves ? crié-je en direction de la chambre.

— Non ! Je reste au lit toute la journée, j'ai toutes mes séries et tous les films à volonté. Même ceux au box-office ! C'est dingue ! Il y a même *G7* qui pourtant vient à peine de sortir au ciné. Tu sais, le film où les dirigeants sont pris en otage.

— Bouge pas, j'arrive !

— Alors prends-nous un truc à manger.

15 heures. Finalement, après un bon film, c'est Bunmi qui nous motive pour aller nous balader en famille à Pau. En sortant la voiture du garage, je jette un coup d'œil sur les tentes igloos du voisin Réré. Tout est calme, trop calme. Les volets sont fermés et sa voiture n'est pas garée sur le trottoir comme à l'accoutumée. J'ai l'impression que son réveillon entre amis n'a jamais eu lieu, je m'en serais rendu compte. Une fois en ville, je me gare devant une dalle de ciment frais qui remplace un horodateur récemment démonté. Dans les allées piétonnes, nous rencontrons une foule nombreuse venue visiter comme nous ce nouveau monde qui ressemble à s'y méprendre à l'ancien. Nous scrutons de toutes parts un magasin à dépouiller. Mais en vain. Il fait froid et tous les commerces sont fermés en ce jour férié. Seul le carrousel tourne sur la place Clemenceau. Après des années passées à rechigner à mettre la main à la poche pour offrir aux filles ce petit plaisir régressif, ni une ni deux, nous voici tous les quatre sur les chevaux de bois. Nous rigolons comme des gosses entourés d'adultes tout aussi immatures que nous. Seul regret, il n'y a pas de pompon à attraper. Nous reprenons notre balade dans l'espoir de trouver au moins une pharmacie de garde, histoire d'y glaner un petit souvenir de cette première journée. Une crème visage naturelle autrefois hors de prix ou un dentifrice au charbon ferait l'affaire. Mais nous n'avons pas la chance d'en trouver. Déçus, nous repartons avec l'intention de venir goûter à ce nouvel univers dès le prochain soleil levant.

Samedi 2 janvier. Je regarde l'heure sur le four, les chiffres numériques bleus éclairent 9 heures pile. Un timing parfait, signe d'une journée qui va me porter chance. J'enfourche mon vélo avec excitation. J'enclenche le grand plateau,

appuie fort sur les pédales et fonce sur le kilomètre qui me sépare de la boulangerie. J'engage le pneu entre les barres métalliques du range-vélo et prends le pari de ne pas y mettre le cadenas, malgré l'amer souvenir du vol de mon VTT à Bordeaux il y a quelques années. Pour une fois, il n'y a pas la queue devant la porte. Avant d'entrer, je jette un coup d'œil sur l'angle du bâtiment. Le sans-abri s'est volatilisé, libérant ce mètre carré pour la première fois. Les portes s'ouvrent. À la vue des changements j'ai envie de rire, rire de joie bien qu'au fond je me sente aussi un peu nerveux, privé de mes repères habituels. Les trois personnes qui me précèdent concourent pour la médaille d'or du sourire et, comme moi, regardent dans tous les sens. Le comptoir des pâtisseries est orienté vers les clients. Il suffit de tendre la main pour s'emparer d'une des délicieuses pépites. Même si l'étal en a pris un coup, il reste encore des babas au rhum revisités, des opéras avec leur ganache au chocolat, des fraisières aux fruits parfaitement positionnés et une dernière tarte au citron meringuée. Un message sur la vitrine supérieure indique le principe de ce libre-service inédit : « Une pâtisserie par personne et par semaine. Merci. » Finalement, ce simple mot sur un bout de papier suffit à calmer mes ardeurs. Bien qu'il n'y ait aucun contrôle, ne pas respecter la consigne engendrerait une gêne intérieure qui m'empêcherait d'être parfaitement en paix avec moi-même. Je m'abstiens et réserve les gourmandises pour le weekend. Je me dirige vers les viennoiseries disposées dans des paniers en osier et en remplis ma sacoche guidon grâce à la pince métallique laissée à la disposition des clients. Tout à coup, la boulangère arrive en trombe, pose des pains brûlants sur le comptoir et les emballe individuellement dans des sacs à pain en tissu. Alors que je m'apprête à la remercier, le retraité qui me précède me vole la vedette :

— Merci beaucoup pour votre labeur et la mise à disposition de vos pains. Je vous avoue être un peu gêné de partir sans vous payer, comme un voleur. L'argent était tout de même une reconnaissance de votre travail.

— Un merci et un sourire sont encore plus agréables. Mais je vous avoue que voir les clients se servir et partir sans payer est très étrange pour moi aussi. On va vite s'y faire...

En attendant que le retraité me cède la place, je mets ma main droite dans la poche. Comme un con, je me rends compte que j'ai pris mon porte-monnaie par réflexe. Bon, la prochaine fois je serai au top.

— ... et de ne plus être en caisse me fait gagner tellement de temps !

— Je m'en doute. Vos baguettes sont immenses aujourd'hui !

— Oui c'est vrai. La rentabilité étant mise de côté, on est reparti sur des baguettes de 400 grammes comme autrefois.

— Est-ce aussi pour cela que vous ne confectionnez plus de financiers ? s'amuse-t-il en partant, satisfait de sa boutade.

La voie est libre. Je dérobe une « tradition » sous les yeux de la boulangère.

— Merci beaucoup, bonne journée.

— Avec plaisir. N'oubliez pas de rapporter le sac quand vous reviendrez.

— Très bien. Merci, au revoir.

De retour à la maison, après tant de cordialité je suis accueilli par des reproches :

— Pourquoi tu m'as pas dit que tu allais chercher des chocolatinnes. Je voulais venir avec toi ! braille Shadé.

— T'as rien payé ? demande Kémi.

— Non, rien du tout ! C'est génial !

— Moi aussi ça m'aurait intéressée d'y aller ! renchérit Bunmi.

— Bon calmez-vous. On déjeune et on va tous ensemble au supermarché !

— Génial, ça marche !

10 h 45. Je me gare sur un parking beaucoup plus bondé que d'habitude. Nous descendons. Kémi s'empresse de prendre un caddie, narguant sa sœur qui a mis du temps à descendre de la voiture. Les chariots ne sont pas accrochés entre eux, plus besoin de mettre une pièce ou un jeton. En avançant vers le magasin, je remarque que sur l'enseigne le mot « Supermarché » a été remplacé par « Gratifieria ». Mon téléphone vibre. Je m'arrête au milieu du passage piéton pour répondre :

— Allô ?

— Salut frangin ! Bonne année !

— Merci, bonne année à toi aussi. Bonne santé et plein d'argent pour cette nouvelle an... Euh, non, pas l'argent, je suis bête ! Du coup on souhaite quoi ?

— Bonne année... sabbatique ?

— Mais non, faut bosser quand même ! Bon je te laisse, Shadé me tire par le bras, on est devant le supermarché pour le dévaliser !

— Cool ! Prenez deux caddies alors !

— OK, bises.

Je remarque soudain qu'une longue fille d'attente serpente devant le

supermarché, régulé par des agents de sécurité. Je ne m'attendais pas à ça. Tandis que l'on patiente dans le froid, je regarde avec dédain les consommateurs qui ressortent avec un caddie plein et qui, de surcroît, semblent prendre tout leur temps. Après avoir piétiné vingt minutes, nous arrivons devant les portes qui s'ouvrent automatiquement. Un grand kakemono indique : « Ouvert 24h/24 et 7j/7 ».

Nous entrons. L'affluence ne dépasse pas celle d'un gros samedi matin. Nous nous arrêtons pour admirer un spectacle qui nous laisse pantois : les caisses automatiques ont disparu, élargissant l'accès aux rayons, tandis que les autres sont désertées par leurs employées. Je trouve cela fabuleux. C'est comme si une porte de prison s'était soudainement ouverte. Les gens en sortent en toute liberté menottés à des chariots bien remplis. Par habitude, nous passons par l'emplacement des anciens portiques de sécurité, les trous au sol n'ont pas encore été rebouchés. À notre gauche, le matériel high-tech nous tend les bras. L'aînée se jette sur un gaufrier.

— Repose ça, Shadé.

— Pourquoi papa ? C'est gratuit ! Ça fait trop longtemps que j'en veux un !

— Moi aussi ! appuie sa petite sœur. Il nous faut aussi un disque dur.

— On ne prend que ce dont on a vraiment besoin. Il ne faut pas exagérer. OK pour le disque dur externe pour la console de jeu.

— Laisse-les prendre au moins le gaufrier, soutient Bunmi.

Trois contre un, je suis foutu. Le gaufrier est dans le caddie avec le disque de stockage.

— On peut changer de télé pour en avoir une plus grande ? propose Kémi.

— On peut toujours aller voir, répond Bunmi.

— Non, revenez, on n'est pas partis pour ça !

Nous abandonnons le chariot pour nous faufiler dans la foule. Nous retrouvons en démonstration le téléviseur géant offert aux grands-parents. Un conseiller nous informe :

— Bonjour, pour toutes ces gammes il faut être éligible et approuvé. Si vous travaillez vingt-quatre heures par semaine jusqu'à la fin du mois, je vous invite à revenir me voir dans trente jours. Nous vous inscrirons alors sur une liste d'attente et vous indiquerons la date à laquelle vous pourrez récupérer le téléviseur de votre choix.

— Oui, mais notre télé est en panne ! tente sournoisement ma femme que je ne reconnais plus.

— Dans ce cas, apportez-nous votre téléviseur pour réparation et on procédera à un échange sur une gamme similaire.

— D'accord, merci. On reviendra.

Nous arrivons ensuite dans la zone dédiée à la librairie. Une grande toile que l'on ne peut manquer indiquer en lettres multicolores : « Je dépose mon ancien livre dans le bon rayon et j'en prends un nouveau. »

— En fait, c'est une boîte à lire géante, conclut Bunmi, chacun peut déposer et emprunter des livres.

— En effet, dis-je en voyant les enfants avec une bande dessinée entre les mains.

J'accélère devant le rayon des jouets pour éviter toute tentation mais nos filles s'y engouffrent malgré tout. Le long de l'allée plusieurs panneaux représentent un enfant avec un phylactère dans lequel il est écrit : « Je dépose mon ancien jouet avant d'en prendre un nouveau ! » Je me rapproche des enfants qui sont en train de se chamailler :

— Non, tu reposes ça ! Papa, Shadé veut prendre un jouet mais il faut d'abord en déposer un qu'on ne veut plus.

— Kémi a raison. Shadé, repose cette voiture télécommandée.

— Non, les autres enfants prennent plein de trucs. Regarde ! La prochaine fois qu'on vient, on donnera un jouet, ça revient au même.

— Bon, juste un alors ! dis-je agacé.

— Alors moi aussi !

— Non, prenez-en un seul pour toutes les deux. Mettez-vous d'accord.

— Je veux pas la voiture de Shadé, c'est nul. Et pourquoi c'est elle qui devrait choisir ? Regarde ! Elle me nargue encore !

— Prenez un truc chacune et ne faites pas suer, dis-je en leur tournant le dos et pressant le pas.

Notre épopée se poursuit dans le rayon des vêtements. Ils sont classés par taille et par groupe. Je remarque que chaque habit est unique. Shadé y chine un maillot des Chicago Bulls. Un bac vide invite à y déposer ses anciens textiles. Je me tourne vers ma femme :

— C'est d'occasion, non ?

— Oui, pour la plupart.

On poursuit dans le secteur des alcools. À notre stupeur, un vigile en garde

l'accès laissant passer les gens au compte-goutte. Bunmi s'y aventure :

— Bonjour, je peux m'y rendre ?

— Bonjour. Il faut être éligible. Si vous avez mentionné sur l'appli souhaiter travailler vingt-quatre heures par semaine, vous pouvez y avoir accès dès maintenant. J'ai besoin de votre code-barre.

Bunmi sort son portable, ouvre l'appli et le tend au vigile.

— C'est bon, vous pouvez passer. Par contre, le mois prochain, si votre travail n'est pas effectif, vous ne serez plus éligible.

— D'accord, merci.

Les enfants et moi l'attendons sagement au milieu de l'allée centrale, encombrant le passage. Mon frère avait raison, nous aurions dû prendre deux caddies. Bunmi prend son temps pour arrêter son choix. Finalement, elle revient avec une bouteille de vin rouge.

— Tu t'es décidée pour quoi ?

— Je voulais prendre une bouteille chère, me faire plaisir, mais il n'y a plus aucun prix ! Du coup, j'ai regardé l'année de production pour ne pas avoir un vin trop jeune.

— Si tu n'aimes pas les jeunes, qu'est-ce que tu fais avec moi ?

— Je me le demande ! Toi, t'es un vrai gamin !

L'odyssée se prolonge dans l'univers des confiseries. Affichée à l'entrée du rayon, la mention « La gourmandise est un vilain défaut » ne convainc personne. Nous abandonnons le caddie sur place pour ne pas être ralentis. En prenant ma tablette de chocolat aux noisettes, je découvre qu'à l'ancienne place des tarifs il est rappelé l'importance de manger des fruits et des légumes. Cette absence de prix est vraiment déroutante. Mais ne nous attardons pas et passons aux choses sérieuses : les chips. Derrière la banderole « C'est meilleur partagé », le rayon est quasiment vide ! Bien que l'enseigne ait anticipé l'affluence en augmentant l'effectif des employés, ces derniers ont du mal à suivre le rythme des consommateurs effrénés. Le chariot de réapprovisionnement n'a même pas le temps d'arriver devant la gondole qu'il se vide, les clients se servant directement dedans. Chaque membre de ma famille chipe son paquet favori. Excepté moi, pas assez rapide et obligé de me rabattre sur des chips de panais et de betterave.

Les fruits et légumes, quant à eux, sont proposés en abondance. Ils ne sont plus triés sur le volet, même les petits et difformes participent à cette diversité qui me réjouit : plus de gâchis ! Les rayons suivants sont métamorphosés. Une

quantité colossale de produits n'est proposée qu'en vrac : oléagineux, céréales pour le petit déjeuner, gâteaux, lentilles, riz, semoule... Aucun sac papier, seuls des bocaux en verre et des boîtes hermétiques sont à disposition. En ce qui nous concerne, c'est dans le rayon bio qu'on a l'intention de remplir le chariot. À choix égal, autant opter pour le produit qui contient le moins de résidus toxiques. Le cancer a du souci à se faire. À première vue, c'est l'idée de la majorité des consommateurs. Là encore, tout est en vrac et les boîtes et bocaux remplissent rapidement le chariot.

Les pâtes et le papier toilette n'ont guère de succès, la plupart des familles ayant rempli au préalable leur bunker de ces produits indispensables à la survie de l'humanité. Il est vrai que le spectacle des clients qui se sauvent sans payer les bras chargés de denrées pourrait être un excellent début de scénario pour tout bon film apocalyptique qui se respecte, mais il ne s'agit pas ici de la fin du monde pour autant, mais plutôt de la fin d'un monde !

Nous faisons ensuite une halte dans l'îlot des boissons. Là encore, le plastique a disparu. Un rayon de bouteilles en verre vides fait face à d'immenses conteneurs. Les enfants font la queue et se plaisent à remplir les bouteilles d'eau, de jus, de lait et de sodas. Une consigne demande de revenir déposer les contenants vides à l'entrée du magasin afin qu'ils soient lavés et remis en rayon.

— On n'a plus de place, dis-je à ma femme, faudrait passer à la caisse.

— Tu veux dire à la caisse... laissée sur le parking ?

— Oui, c'est vrai ! Il va me falloir un petit temps d'adaptation pour me débarrasser de ces réflexes.

Nous délaissions l'enclos des viandes pour nous rendre à l'épicerie des biscuits. C'est une véritable boucherie ! Le rayon est mis à mal et les gâteaux survivants ne tardent pas à devenir prisonniers de notre caddie. Je décide alors de me faire plaisir et appelle les enfants :

— Les filles, venez voir !

— Quoi ?

— Il y a un truc que je voulais faire depuis longtemps...

J'ouvre un paquet de madeleines, en sors une et prends le temps de la déguster sur place.

— T'as pas le droit ! s'inquiète Kémi, toujours très à cheval sur les règles.

— Pourquoi ? Tout est en accès libre. Si tu veux, on peut même prendre le repas de midi sur place. On va voir les sandwichs ?

— Arrête tes bêtises, intervient Bunmi.

— Moi aussi je veux manger un biscuit pendant qu'on fait les courses ! ajoute Kémi.

— Prends plutôt un fruit, réplique ma femme avec un probable regard réprobateur dans ma direction que j'esquive.

Nous y voilà ! Il est temps de rentrer avec notre butin, sans avoir à s'acquitter de la corvée, stupide selon moi (quelle perte de sens et quel ennui !), de tout mettre sur le tapis pour tout récupérer en suivant. Comme beaucoup d'entre nous, le tapis roulant de l'ancienne caisse s'est trouvé une nouvelle vocation : désormais à l'arrêt, il est recouvert de cartes de crédit, de pièces de monnaie, de billets. Mon fichu portemonnaie encore en poche, j'en retire le contenu et le jette nonchalamment sur le tapis. Toute une symbolique.

Dans la galerie marchande, les jeunes se bousculent dans le magasin de chaussures de sport. C'est pire qu'un premier jour de solde, du vrai n'importe quoi ! J'en vois certains s'immiscer pour attraper la première paire qu'ils trouvent et repartir sans même en vérifier la pointure. Ce n'est plus du shopping, mais du pillage. Ça m'agace profondément et Bunmi le remarque :

— T'inquiète pas ! Aujourd'hui c'est un jour de fête ! On est bridés depuis notre enfance, il est normal qu'on en profite. T'es trop sérieux, amuse-toi un peu ! Dans quelques jours on aura pris une routine et tout rentrera dans l'ordre, tu verras.

À côté, la boutique de jeux vidéo fait du déstockage, tout doit disparaître avant la fermeture définitive. À la sortie, un panneau rappelle la nécessité de revenir avec un caddie plein. L'illustration montre un couple poussant un chariot rempli d'un livre, d'un vêtement, d'un jouet, d'une boîte d'œufs, de bouteilles en verre, de boîtes plastique et de bocaux. Nous retournons à l'air libre d'un pas posé, en considérant d'un air supérieur les manchots qui se dandinent devant l'entrée. Nous remplissons le coffre de nos provisions.

— C'est quoi, cette crêpière ? Vous vouliez pas un gaufrier ?

— Si, aussi ! Allez, t'occupe, me pousse Bunmi de l'épaule, monte dans la voiture, je finis de décharger.

Avant d'allumer le moteur, je soupire :

— Ça m'a épuisé, tout ce monde ! Et cette surconsommation m'a quelque peu agacé !

— Tout nouveau, tout beau ! dit ma femme en montant. Comme je t'ai dit,

après quelques jours d'égarement, la raison refera surface... enfin, j'espère !

— Et puis la prochaine fois, poursuit Shadé, on ne prendra pas de gaufrier ni de crêpière puisqu'on les a déjà !

— Et toi aussi t'as pris plein de trucs, papa, rappelle la benjamine.

Ce soir, c'est rock. Rendez-vous avec mon groupe. J'ai hâte de me défouler sur ma batterie et de laisser cette frénésie vorace derrière moi :

— Salut, bande de vieilles branches. Remis de la soirée ? Hier, pas trop la gueule de bois ?

— Sale gosse, me lance Jon d'un ton méprisant. Après l'heure c'est plus l'heure !

— Wouah, ça n'a pas l'air d'aller ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Tu te souviens de la soirée, quand j'ai lancé le compte à rebours sur scène ?

Je fais un effort de mémoire : « Alors brûlons les picaillons, le pèze dans les braises, le flouze dans la bouse et le pognon dans le fion ! Cinq... Quatre... Trois... Deux... Un... »

Comme portée par l'onde de déferlement de joie, la femme de Jon avait déboulé sur la scène, l'avait embrassé furtivement sur la bouche tout en glissant quelque chose dans la poche de sa chemise. Puis elle était repartie.

— Oui, et alors ?

— Ma femme m'a quitté !

— Quoi ?

— Oui, elle m'a largué. Pile poil à ce moment-là !

— Je suis vraiment navré. J'avais remarqué que tu n'avais pas la super pêche mais je n'aurais jamais pensé....

— Je n'ai rien vu venir ! Rien !

— Arrête de ressasser, ce n'est pas bon. On était en train de parler matos, recadre Simon le bassiste en distribuant des bières et un panaché pour moi.

— Matos ?

— Oui, je vais prendre un nouveau micro, explique Jon.

— Moi, je penche pour prendre une console pour qu'on puisse tous répéter au casque. Comme ça, chacun pourra se faire sa propre balance depuis son portable.

— Si je peux baisser ta voix au maximum quand tu fais les cœurs, moi ça me va ! charrie Ritchie. J'ai commencé à regarder pour un nouvel ampli. Si j'en veux un neuf, il faut être sur liste d'attente car c'est réservé en priorité aux professionnels du spectacle. Quand j'ai appelé le fabricant, il m'a annoncé au moins huit mois d'attente ! Fais chier.

— Tu as regardé sur les sites de petites annonces ? demande Antonio. C'est génial, tout est gratuit ! On ne vend plus, on donne. Et toi, Seb, tu vas monter en gamme pour la batterie ?

— Non, pas du tout. Je l'adore même si elle n'est plus toute jeune. J'ai besoin de rien. Ah si, juste deux cymbales à changer si j'en trouve d'occasion. Mais, franchement, on peut se contenter du matériel qu'on a.

— Ouais, moi j'aimerais bien dégoter une nouvelle basse, dit Simon. Mais je ne veux pas abuser.

— Va plutôt t'acheter des doigts ! balance Antonio.

— Je voudrais bien mais on ne peut plus rien acheter !

— Bon, les gonzesses, on joue ou quoi ?

Après deux heures de répétition, nous nous posons devant une nouvelle bouteille. Je questionne les membres du groupe :

— Qui a changé de métier parmi vous ?

— Moi direct ! répond Ritchie. J'en pouvais plus d'être livreur. J'étais au bord du burn out, j'allais péter un plomb ! Alors je suis allé au Pôle Emploi. Maintenant que la retraite est à 60 ans, je vais faire des petits boulots administratifs, pénard, pour les trois ans qu'il me reste. En plus, à partir de 55 ans, la demi-journée partagée saute et les heures sont dégressives. Aujourd'hui, j'étais en formation et demain je démarre à mi-temps dans une agence d'assurances.

— Ça existe encore, ça ?

— Ouais, bien sûr ! Il faut continuer un suivi sur les catastrophes naturelles, les accidents... tout ça, quoi. Chaque voiture, chaque maison reste obligatoirement assurée. Cela permet aux indemnisés d'être prioritaires pour une nouvelle voiture ou pour la réparation d'une maison, par exemple. Les mauvais conducteurs doivent aussi être identifiés lors des accidents. Ils peuvent se retrouver pénalisés en n'obtenant qu'une bagnole d'occasion un peu pourrie lors qu'ils ont besoin d'une nouvelle voiture, et puis le retrait de points sur le permis reste en vigueur. On est très peu à y bosser, l'assurance est gratuite, ce n'est plus que de la logistique et des statistiques.

— Tu bosses dans quelle enseigne ?

— Elles ont toutes été fusionnées. À l'agence il y a juste marqué : Assurance.

— Moi, les gars, je voulais postuler pour être barman, avoue Antonio.

— Ça m'étonne à peine !

— Mais comme il faut faire un peu la police en ne faisant rentrer que les

personnes qui travaillent, ça ne m'intéresse plus du tout. Pour l'instant je suis toujours dans l'informatique. C'est chiant que l'alcool ne soit pas pour tout le monde ! Mais c'est vrai que si c'était le cas Simon aurait choisi alcoolique comme orientation professionnelle !

— C'est pas faux ! Expert alcoolique ! réplique Simon en levant sa canette. Non, moi j'ai gardé mon taf de fondeur-métallurgiste. La pénibilité est prise en compte, alors mes horaires sont allégés. Ce n'est plus qu'un mi-temps par rapport à l'année dernière. En plus, je suis dispensé de corvée. En fait, c'est moi qui vais recevoir et former des novices qui viennent pour la demi-journée partagée. J'espère sincèrement tomber sur un ancien directeur d'agence bancaire qui ne s'est jamais sali les mains. Je vais lui apprendre un peu la vraie vie, moi !

— Toujours à la retraite... renseigne Jon vers qui on s'est tournés. Mais ne vous y trompez pas, les retraités sont très actifs et restent indispensables à la société. Et ça, on oublie de le chiffrer ! On est tantôt nounou, tantôt cuisinier, et ce quand on n'est pas chauffeur pour accompagner les jeunes au sport ou maraîcher quand notre potager déborde de légumes en été. Retraité, c'est un job à plein temps ! Et puis j'ai l'intention de donner un coup de main à une asso un jour par semaine. Ça me permettra de voir du monde. Et toi Seb ? Tu crées une production de tofu sans alcool ? me lance-t-il avec un regard appuyé sur mon panaché.

— Tu me saoules avec ton tofu ! Et puis la bière, je la préfère en levure. Près de 50 % de protéines pour la levure de bière en paillettes, contre 15 à 25 % pour la viande. Et ouais mon pote !

— Tu bosses dans quoi alors ? Looser !

— Sérieusement, je sais pas. Pour l'instant je vais filer un coup de main à Bunmi pour sa boutique mais je ne pense pas être utile très longtemps. Faut vite que je trouve quelque chose mais je n'ai aucune idée, dis-je en cachant mon angoisse.

— Tu as qu'à lancer une production de batteries... de voiture !

Dimanche 3 janvier. 15 heures. Au bureau. Les commandes d'huiles végétales sont nombreuses. Nous prenons de l'avance pour ne pas être débordés lundi. Mettre en forme le carton, y placer les cosmétiques commandés, caler le tout avec du papier kraft, fermer le carton, imprimer, coller les bordereaux et recommencer. Ma femme rattrape pas mal de mes bêtises, j'ai la tête ailleurs. Ce soir je co-anime la première réunion de quartier avec mon voisin Réré.

20 heures. À la Maison pour tous au centre du village, je retrouve mes voisins

de quartier, représentant un pâté d'une cinquantaine de maisons réparties sur deux rues.

— Bonjour tout le monde. Pour ceux qui ne me connaissent pas, je suis Sébastien Augé et j'habite le même secteur que vous. Avec Réré ici présent, nous participons depuis plusieurs années à l'Organisation démocratique globale de niveau 2, appelée aussi l'ODG2 du village, et souhaitons mettre en place une ODG1 de quartier.

— Le but de cette réunion de voisinage, poursuit Réré, est d'exploiter tous les avantages que peut nous procurer l'Accès. L'objectif est d'assurer le bon déroulement de la vie de quartier, de proposer des initiatives écologiques, humaines et conviviales, d'intégrer des énergies propres, de réduire la consommation d'énergie des habitations, etc.

— Le but est de ne pas surconsommer mais de mieux consommer ou, tout du moins, de consommer différemment. Nous allons donc réfléchir ensemble aux solutions qu'il nous est possible de mettre en place et qui peuvent nous faciliter la vie. Nous sommes aussi là pour répondre à vos questions et faire remonter tout problème que pourrait engendrer cette nouvelle organisation sociétale qui n'a que trois petits jours.

— J'ai une question ! interpelle une mère de famille. Il me restait quinze ans de crédit immobilier à payer. Pouvez-vous me confirmer que mon crédit est soldé et que je suis propriétaire de ma maison ?

— Je confirme ! Vous êtes non redevable et vous avez un droit d'usage sur la maison. Si un jour vous déménagez, vous pourrez soit la transmettre à un membre de votre famille ou la laisser disponible auprès d'une agence immobilière.

— Merci. C'est bien ce que j'avais compris mais c'est tellement dingue que j'avais besoin d'une confirmation supplémentaire. Si j'avais su, j'aurais fait l'année dernière un crédit pour un château !

— Ça n'aurait pas été possible, précise Réré en rigolant. Vous pouvez me croire, car j'ai essayé. Depuis l'annonce il y a plus de deux ans, les crédits étaient accordés au compte-goutte.

Après une série de questions, je relance :

— Si vous n'avez pour l'instant pas de suggestions pour le quartier, je passe la parole à Réré qui souhaite proposer un premier projet.

— Merci Seb. Bon, mon projet est un partage d'outils. J'ai pensé qu'on pourrait mettre une cabane en bois sur le terrain herbeux qui sépare nos deux rues et qu'on pourrait y déposer les outils dont on ne se sert pas tous les jours.

Ainsi, tout le monde pourrait en profiter. C'est ridicule que tout le monde ait une tondeuse, une échelle et un taille-haie. Est-ce que ça vous dit ?

— Très bonne idée ! adhère un retraité. Ça débarrassera mon garage, j'ai plein d'outils que je peux prêter. On achète un abri de jardin pour la cabane ? Enfin, on achète... vous m'avez compris !

— Pas la peine, intervient le charpentier du fond de l'impasse, je peux m'occuper de la construire à condition d'avoir de l'aide.

— Moi je peux aider ! propose un autre artisan. Je coulerai une dalle en béton. Sinon, sur le sol, le bois va pourrir.

Pour finaliser le projet je demande :

— Levez la main, ceux qui pourraient déposer des outils dans ce futur abri... OK, presque tout le monde, merci. Levez la main, ceux qui pourraient donner un coup de main à sa construction... Parfait. Si vous le permettez, j'ai aussi une requête. Que pensez-vous de réserver dans la cabane un coin pour les appareils de cuisine et autres robots ménagers ? J'ai, par exemple, une crêpière et un gaufrier tout neufs dont je ne pense pas me servir souvent.

Ma revanche contre la surconsommation est en marche. Le projet est approuvé par tous et cette réunion, un véritable succès. Avant de partir, j'en profite pour questionner Réré que j'ai toujours du mal à croiser en temps normal :

— Sympas, les tentes dans ton jardin.

— Ah ! Merci, dit-il en paraissant étonné.

— Tu attends du monde ?

— Non, personne.

Fidèle à son tempérament laconique, il me laisse sur ma faim comme toujours. Mais je ne veux pas paraître trop pesant et change de sujet :

— Mercredi soir, Mirko nous invite chez lui pour l'apéro. Es-tu dispo ?

— Oui il m'en a parlé, je serai là.

Lundi 4 janvier. Les enfants reprennent l'école et les adultes le boulot. Je vérifie les sites internet distribuant des huiles végétales. Tout le monde a joué le jeu et indique les autres marques mettant à disposition des produits similaires. Je propose à nouveau au groupe un site commun, dans lequel la commande du client serait traitée par la société la plus proche géographiquement afin de limiter les kilomètres de transport.

— Mimi, j'ai déjà terminé. Tu as besoin d'aide pour les commandes ?

— Non, va juste me chercher le carton des mascaras d'huile de ricin bio.

— D'accord. Au fait, demain matin je ne serai pas là. J'ai ma première demi-

journée partagée dans l'agriculture.

— Tu vas ramasser des salades toute la matinée ?

— Je sais pas du tout. J'ai juste rendez-vous à 8 h 30 derrière la gare.

— N'oublie pas qu'il faut qu'on se renseigne pour changer de voiture cette semaine.

— J'y pense. Je te rapporte le carton puis je pars à la maison m'entraîner sur la batterie.

— Joue pas trop fort !

Mardi 5 janvier. 8 h 30. La cinquantaine de participants que nous sommes est accueillie chaleureusement avec du café et des croissants. La responsable nous explique :

— Cette partie de la ville abritait de vieux hangars à l'abandon. Tout vient d'être démolit et les sols ont été dépollués. Maintenant c'est à nous de prendre la relève. Nous allons installer des serres pour créer un potager urbain en permaculture. Nous étalerons ce tas de compost et rajouterons des vers de terre venant d'une ferme lombricole pour aérer la terre. Nous installerons des composteurs dans plusieurs quartiers proches. Ainsi, nous pourrions récupérer un premier compost au bout de six mois. Cela aura aussi l'avantage de faire baisser le poids des poubelles dans le quartier. Ceux qui sont là pour la matinée et ne viendront que quatre heures par semaine devront faire équipe avec une personne dont le jardinage est l'activité principale. Si personne n'a de questions, on peut démarrer le montage de la structure des serres.

L'ambiance est bonne et l'union fait la force. Je fais équipe avec un ancien juriste en salopette à allure très kitch. Ensemble, nous posons des repères au sol, nous alignons des arceaux métalliques et prenons le temps de faire connaissance :

— Les trois mille pages du Code civil et du Code pénal ont pris cher ! m'explique mon binôme accroupi tout en m'aidant à la pose des jambes de force aux angles de la serre. Une fois les références à l'argent retirées, il n'en reste pas grand-chose. La taille d'un roman court, tout au plus. Je ne sais même pas si mon métier de juriste d'entreprise existe encore. En tout cas, les études pour être avocat sont bien moins longues. Encore un temps précieux de gagné ! En plus, tout un tas de spécialisations ont sauté : droit fiscal, droit bancaire, droit des affaires, droit des assurances...

— Et comment as-tu vécu ce changement de vie ?

— Comme une renaissance ! Protéger coûte que coûte les intérêts des

entreprises m'a filé le bourdon. Maintenant, ma vocation c'est l'apiculture !

— Tu dis ça pour le jeu de mots ou t'es sérieux ?

— Non, je t'assure ! Sur ce projet de réhabilitation je vais m'occuper des ruches. Pour l'instant j'y connais que dalle mais je vais vite apprendre.

— Et comment t'est venue cette idée ?

— En voilà une bonne question ! Les abeilles me rappellent mon enfance, quand j'allais chez ma grand-mère et qu'elle les laissait toujours butiner sa tartine de confiture de fraise. Mais, par-dessus tout, je trouve que l'organisation sociale des abeilles est fascinante. Sais-tu qu'une ouvrière est affectée à différents métiers au cours de sa courte vie ? Selon son âge, elle peut se retrouver nettoyeuse, nourrice, architecte, maçonne, manutentionnaire, gardienne, ventileuse, butineuse... Mais le plus dingue dans tout ça, c'est qu'elle travaille pour le développement et la survie de la ruche sans aucune organisation financière !

— J' imagine mal une abeille sortir son petit porte-monnaie jaune et noir !

— Sérieusement, les abeilles et les fourmis sont bien plus malines que nous et vivent dans une société de l'Accès depuis bien longtemps ! Si elles arrivent à une telle organisation logistique sans même utiliser la technologie, on devrait pouvoir y parvenir non ?

Finalement, cette tâche qui se voulait laborieuse a perdu toute pénibilité grâce au grand nombre de bénévoles que nous sommes. La responsable ne nous met pas la pression du moment que le travail est fait. Le principe déshumanisant et irrationnel du rendement est devenu une notion abstraite et bien lointaine. Notre seul but est que tout soit en place pour démarrer les semis au printemps. Pendant les pauses, nous repensons le projet. Des bénévoles exposent leurs idées :

— Toutes les orties le long du mur pourraient être utilisées pour faire du purin !

— Je propose qu'on laisse une friche pour permettre à la biodiversité de s'épanouir, propose l'ancien juriste. Mes abeilles en auront sûrement besoin.

— Il nous faudra aussi beaucoup plus de matériel, nous n'avons même pas de tracteur ! Nous ne sommes quand même pas censés revenir au Moyen Âge !

— Sais-tu que 75 % de ce que nous mangeons provient des petits paysans et non de l'agriculture industrielle ? Sans pétrole, sans pesticides et en faisant tout à la main sur un petit territoire, tu peux produire autant qu'avec un tracteur sur une surface dix fois plus grande. Avec nos mains nous pouvons soigner amoureusement le sol, c'est le fondement de l'agriculture. Ensuite nous allons

diversifier les cultures et les associer entre elles.

— L'agroécologie et la permaculture, ce n'est pas le Moyen Âge, c'est le futur ! Je propose que l'on plante du maïs, des haricots et des courges sur la même surface. Les pieds du maïs serviront de tuteur naturel aux haricots. Les racines du haricot enrichiront le sol en azote. Et les larges feuilles des citrouilles feront un paillage naturel qui maintiendra l'humidité et empêchera les herbes de pousser. Le rendement au mètre carré va être optimisé. Nous allons créer de l'abondance !

12 h 30. Mes heures sont terminées d'autant plus rapidement que je peux y décompter le temps de trajet. Mais il reste encore du travail et je n'ai pas le cœur à abandonner mes collègues. Nous entrons dans un snack commander des poké bowl garnis de falafels. Le cuisto est débordé car il n'a pas trouvé de serveur. Il nous tend un carnet sur lequel nous devons noter la commande et nous prie de bien vouloir dresser nous-mêmes notre couvert et de nous servir en boisson. Le temps de me désaltérer d'un thé glacé, j'entends une cloche retentir. Le chef nous fait signe de récupérer le repas. À table, les blagues douteuses vont bon train. Une fois notre repas terminé, le chef nous demande de bien vouloir déposer les bols et les couverts dans l'évier de sa cuisine. Le voyant s'affairer seul pour répondre aux nombreuses commandes, l'ancien juriste et la responsable de projet entreprennent de faire la vaisselle. J'ai à peine le temps de regretter de n'avoir moi-même eu le réflexe de me retrousser les manches que je reçois un torchon sur la tête. Il semblerait que je sois convié à participer. Nous échangeons des remerciements mutuels avec le chef avant de quitter les lieux, puis nous nous remettons tous au boulot pour monter la serre. Sans pression et sans petit chef sur le dos, nous avons juste envie de bien faire car nous nous savons utiles.

En fin d'après-midi, alors que je suis rentré depuis peu, ma femme insiste pour que j'aille chercher le courrier. Fatigué, je maugrée aussitôt depuis le canapé :

— La boîte aux lettres est sûrement vide. Il n'y a plus d'impôts, de pub, de factures. On s'en chargera un autre jour.

— Ça fait une semaine qu'on ne l'a pas ouverte. Alors soit tu me remplaces pour étendre les vêtements, soit tu y vas de suite !

Pour une fois qu'elle s'occupe de la corvée de linge qui m'est attribuée, je fais l'effort incommensurable de me lever. Arrivé dans la cour, je trouve avec étonnement plusieurs de mes voisins, dont Réré, qui poireautent à mon portail, un énorme carton à leurs pieds.

— Bonjour, on ne vous dérange pas ? demande ma voisine d'en face.

— Non, pas du tout. Il y a un problème ?

— Non, nous souhaitons juste vous offrir un cadeau, renseigne mon voisin de gauche.

— Cela fait quelque temps que l'on y pense, avoue Réré, et rien que pour ça l'Accès vaut le coup !

— Un cadeau en quel honneur ? Je ne comprends pas, dis-je déconcerté.

J'entends ma femme arriver derrière moi. Son trop large sourire la trahit.

— Toi, tu as l'air au courant.

— Pas du tout, réfute-t-elle avec un regard malicieux.

— Allez, ouvre ! presse Réré en me tendant un couteau de poche. Et j'espère que tu ne le prendras pas mal.

J'entaille délicatement le scotch. Je jette un bref coup d'œil à mon public chez qui je discerne un soupçon de gêne mêlé d'amusement. J'ai à peine entrouvert le carton que Réré s'empresse de demander :

— Alors, ça te plaît ?

— C'est une batterie ?

— Pas n'importe quelle batterie... Une batterie électronique ! Génial pour s'entraîner à la maison, non ? Tu as juste besoin de brancher le casque.

Je fronce les sourcils et me frotte les yeux d'une main.

— Ok, j'ai compris ! Je vous cassais les oreilles, c'est ça ?

Tout le monde se met à rire, ma femme plus fort que les autres, et l'atmosphère se détend.

— D'accord, promis, je vais maintenant répéter en silence et mettre mon autre batterie...

— ... à la poubelle ! charie Réré pour amuser la galerie.

— Non, au garage, j'en ai besoin pour les concerts. Allez Bunmi, aide-moi à la porter. Ça t'apprendra à comploter avec les voisins derrière mon dos.

Mercredi 6 janvier. Début de la construction de la cabane collective du quartier nommée « Le Cabanon des cervidés ». Il y a du monde pour prêter main forte. Je reste un peu mais, n'étant pas du tout bricoleur, je me sens inutile. Je suis de bonne volonté mais on me cloue le bec plus d'une fois pour ne pas avoir vissé correctement le bardage. Bon, je rentre chez moi.

Avant le dîner, je retrouve mes trois compères chez Mirko pour prendre l'apéro :

— De mon côté aussi la réunion de quartier s'est bien passée, explique Aude. On étudie pour diminuer les dépenses énergétiques des habitations. On va aussi

sûrement rajouter des récupérateurs d'eau de pluie qui serviront pour les chasses d'eau.

— Bien vu, s'exclame Mirko. C'est absurde de tirer la chasse avec de l'eau potable. Je m'étais déjà renseigné mais c'était un peu cher à mettre en place.

— C'est tout l'intérêt d'un monde sans argent. Le bon sens évacue aux déchets l'idée de rentabilité.

— Dans ma rue, poursuit Mirko, on a identifié les maisons les plus énergivores pour les isoler en priorité. On a aussi repéré celles qui ont des murs plein sud pour étudier la possibilité de les équiper d'un mur Trombe. Cela permettra de chauffer les logements grâce au rayonnement solaire.

— Dès que c'est en place, il faudra que tu me montres ça ! dis-je avec ardeur.

— Au fait, Sébastien, tu bosses dans quoi alors ? Raconte !

— Eh bien, une matinée par semaine c'est du jardinage. Ensuite, deux heures par semaine, je co-entraîne l'équipe de hand de mes filles, ce qu'on appelait avant le bénévolat est inclus dans le décompte des nos heures. Puis... j'ai toujours pas trouvé, en fait. C'est pénible, j'ai l'impression d'être à la fin du collège et de devoir choisir un métier un peu par défaut.

— Va au Pôle Emploi, ils garantissent un poste à tous. Et toi Réré, tu bosses dans quoi ?

— Comme d'hab, j'ai pas changé de métier.

Les sourcils levés, nous le dévisageons en silence dans l'espoir qu'il nous apporte enfin quelques précisions. Un ange passe, puis s'ensuit tout un escadron. Réré semble parfaitement à l'aise au cœur de ce silence chargé. Je n'arrive pas à capter si cet « air de rien » est naturel chez lui ou s'il joue sciemment avec notre curiosité. Aude tente une manœuvre habile :

— Est-ce que ton métier impose une demi-journée partagée ?

— Ouais, ouais... enfin, non. Non en fait. Pas besoin. C'est... comment on dit déjà ?

— Tu es dispensé ?

— Oui voilà ! Je suis dispensé.

Après un nouvel instant de flottement, Aude relance avec audace :

— Et tu as toujours du temps pour ta passion de l'harmonica et... de quoi, déjà ?

— J'ai tellement de passions que je n'ai jamais assez de temps. La musique, la physique quantique, le maniement des couteaux... tout m'intéresse !

— La manipulation ?

— Oui, beaucoup ! Je passe des nuits entières à m'entraîner. La prochaine fois je pourrai vous faire une démonstration, si vous voulez ?

On se regarde avec surprise puis Aude s'exclame :

— Oui, avec grand plaisir ! On pourrait aussi se faire un resto tous les quatre ?

— Euh... non, je suis pas resto, dit Réré, désolé.

Une fois dehors je constate que la voiture de sport jaune garée devant chez Mirko à mon arrivée est toujours là. Le symbole sur le devant du capot laisse paraître le prestige de la marque. Après un bref au revoir, Réré se dirige vers le bolide flambant neuf et s'installe au volant. La puissance du moteur V8 qui rugit fait vibrer mon thorax. Mirko se tourne vers moi en souriant :

— Maintenant tu vas connaître tous les départs et retours de ton voisin !

— Oui, c'est sûr. J'espère qu'il part pas trop tôt le matin.

— Ça a du bon une société de l'Accès !

— Je dois aussi changer de voiture, dis-je, perplexe, tandis que le véhicule s'éloigne en reflétant la lumière des lampadaires sur sa carrosserie curcuma.

Jeudi 7 janvier. Je presse Bunmi de m'accompagner chez le concessionnaire automobile.

— Que recherchez-vous ?

— Une voiture familiale, du type monospace, explique ma femme. C'est assez urgent, notre vieille voiture tombe en pièces.

— D'accord, dit la jeune employée en nous guidant vers son bureau vitré. Depuis quand avez-vous ce véhicule ?

— Six ans, indique Bunmi en tendant la carte grise. On a dépassé les 200 000 km.

— Très bien, merci. Tous les cinq ans il est possible de changer de voiture, donc la bonne nouvelle c'est que vous pouvez en prendre une autre.

— Super !

— Dans un premier temps je vais avoir besoin de scanner vos passes d'accès.

On ouvre notre application et on tend le QR code.

— Merci. Je vois que vous êtes tous les deux actifs et donc éligibles. Je vais avoir maintenant besoin de votre assurance et de vos deux permis... Merci. Un instant s'il vous plaît.

Tandis qu'elle rentre les données sur l'ordinateur, je regarde ma femme et nous nous sourions. Nous allons enfin avoir pour la première fois une voiture neuve.

— C'est bon, j'ai terminé. Donc vous êtes actifs, vous avez tous vos points sur

le permis et vous n'avez pas eu d'accident ces dernières années, ça joue en votre faveur. Dans le cas contraire, on ne vous aurait accordé qu'une voiture d'occasion avec pas mal de kilomètres au compteur. Avez-vous un autre véhicule ?

— Non. C'est notre unique voiture pour tous les deux.

— Combien d'enfants à votre charge ?

— Deux.

— Combien de kilomètres faites-vous par an ?

— 10 000 environ.

— On privilégie les électriques pour les petits trajets quotidiens. Votre voiture sera donc hybride ou thermique. Votre lieu de travail se situe à combien de kilomètres ?

— Notre bureau est à deux pas de chez nous.

— Le véhicule vous sert-il aussi pour un usage professionnel ?

— Juste pour aller à la Poste.

— J'en ai fini avec mes questions. Le résultat indique que vous avez droit à une voiture d'occasion entre 50 000 et 100 000 km au compteur. Je vais vous montrer ce que l'on a sur le parking dans cette gamme. Vous pouvez aussi aller chez d'autres concessionnaires pour plus de choix mais sachez que le résultat sera identique.

Je m'insurge :

— Je ne comprends pas : Pourquoi on n'a pas une voiture neuve ?

— Comme vous l'avez vu, beaucoup de critères sont pris en compte. Tant que des véhicules d'occasion sont disponibles, ils sont prioritaires sur les véhicules neufs. Il est plus écologique de faire réparer une vieille voiture thermique que d'en construire une nouvelle électrique.

— Mais mon voisin a pu avoir une voiture de sport neuve alors qu'il est célibataire et sans enfant !

— Impossible ! Une société de l'Accès n'est pas une société de l'excès !

— Pourtant il vient bien de l'acquérir !

— Les voitures les plus luxueuses sont réservées aux associations de passionnés rassemblant au moins une trentaine de personnes. Vous pouvez adhérer à l'une d'elles et en profiter pour conduire une à deux semaines par an la voiture de vos rêves.

— D'accord. Mais à qui sont alors destinées les voitures neuves que vous avez ici ?

— Ceux dont le métier impose beaucoup de route sont prioritaires, par

exemple. Mais le plus souvent, on les réserve pour les associations de quartier qui souhaitent partager un véhicule et ainsi éviter l'obtention d'une voiture personnelle.

— Justement ! C'est l'idée qu'on a pour notre quartier. Je viens aussi pour me renseigner à ce sujet.

— Tenez, voici un dossier avec toutes les informations à nous retourner pour nous permettre de connaître l'identité et le besoin de tous les habitants de votre quartier.

Vendredi 8 janvier. Nous retournons chez le concessionnaire. Il y a peu, nous nous serions disputés plusieurs jours sur le prix à mettre pour la voiture. Mais cette époque est révolue. Nous rentrons enchantés avec un beau monospace qui nous convient. Il est en très bon état et a un peu plus de 60 000 km. Et pas besoin d'angoisser à l'idée de peut-être avoir un pépin coûteux à assumer. En cas de souci, la voiture sera réparée, point barre !

11.

Une autre façon de penser

En ce début d'après-midi plutôt frais, j'ouvre la marche en poussant ma tondeuse à gazon. Les enfants me suivent en traînant les pieds avec la crêpière et le gaufrier dans les mains pour les porter à l'inauguration du Cabanon des cervidés. Sur le terrain vague, notre surprise est immense. La grande cabane de 30 mètres carrés est déjà pleine et ne contient même pas la moitié du matériel apporté. Il en déborde des râdeaux, échelles, brouettes, caisse à outils, scie circulaire... et une bétonnière. Sans compter la trentaine de tondeuses qui font la queue devant le cabanon ! Au loin, je vois encore un tracteur-tondeuse qui se dirige vers nous. Tout le monde se sent un peu idiot et désespéré au milieu de cet embouteillage jusqu'à ce qu'un jeune arrivant détende l'atmosphère :

— C'est bien ici la course des tracteurs-tondeuses ?

Il n'en faut pas moins pour que les plus téméraires allument leur machine et improvisent une course jusqu'au bout du champ. Après un tour chaotique, le deuxième passage est bien mieux organisé avec un départ digne de ce nom. Quelques accrochages peu sportifs sont tout de même à déplorer. Mais une fois ce joyeux intermède terminé, il nous faut trouver une solution à la surabondance de machines et d'outils que l'individualisme nous a fait accumuler. Une trentenaire suggère :

— Repérons ensemble ce dont le quartier a vraiment besoin et renvoyons tout le reste.

— On va donc peut-être repartir avec ce qu'on a amené ? demande Réré.

— Non, renvoyons tout le reste en magasin ! Si on n'en a plus du tout besoin, ça aura le mérite de servir à d'autres.

Bien que surpris au premier abord, je trouve l'idée lumineuse et d'une évidence déconcertante. Cette société nous pousse à penser différemment. Quand nous avons accès à tout, l'avantage, c'est que nous n'avons besoin de rien posséder.

Tout le monde s'organise. Nous vidons le cabanon et nous rassemblons dans l'herbe tous les doublons. Sont sélectionnés : trois brouettes, quatre tondeuses manuelles thermiques, trois électriques et les cinq tracteurs tondeuses les plus rapides lors de la course mais qui dormiront dehors dans l'attente de l'extension du cabanon. Les outils sont rangés et classés sur un établi au fond de l'abri de jardin. Des cordages et des rallonges électriques sont accrochés au mur. Shadé et

Kémi rangent avec application leurs ustensiles de cuisine sur une vieille table à côté de cuiseurs vapeur, yaourtières, grille-pain et robots. Toute cette réorganisation libère même un peu de place. C'est alors qu'un enfant propose de mettre en commun les affaires de ski. Mes filles écarquillent les yeux en se tournant vers moi. J'ai bien peur de ne plus avoir une seule excuse pour ne pas les emmener aux sports d'hiver.

— J'ai appelé un magasin de bricolage qui va récupérer les tondeuses et les outils en trop, m'informe Réré. L'employé ne devrait plus tarder.

— Ah super ! Et ta voiture de sport, tu peux la garder jusqu'à quand ?

— Le temps que je veux, pourquoi ? répond-il d'un air niais.

— Tu ne fais pas partie d'une asso de sport automobile ?

— Non, pourquoi ?

— Du coup, cette voiture c'est la tienne, c'est ton véhicule personnel ?

— Oui, pourquoi ?

— Ah je comprends, tu roules beaucoup pour ton boulot !

— Non, pourquoi ?

Mes questions en suspens, je reste perdu dans mes pensées, n'arrivant pas à rassembler les morceaux du puzzle. Je repars à la charge :

— Comment as-tu fait ? J'ai moi aussi changé de voiture mais je n'ai eu droit qu'à une d'occasion.

— Je suis allé dans un garage et j'ai demandé, c'est tout.

— Tu connais quelqu'un qui y travaille ?

— Non, pourquoi ?

— Faut vraiment que tu me donnes l'adresse de ce garage !

Le camion d'une enseigne de bricolage arrive. Nous y chargeons une vingtaine de tondeuses, des échelles et tous les outils que l'on a déjà en quadruple exemplaire. Puis, dans le véhicule utilitaire de l'artisan, nous chargeons les ustensiles de cuisine dont les quinze appareils à raclette en surplus. Les véhicules repartent tandis que des skis et des snowboards affluent vers le cabanon. Nous les calons sur les pannes de la charpente alors que la nuit tombe.

Samedi 9 janvier. Le garde-manger est vide. Plus personne ne boude au moment d'aller faire les courses, même si aujourd'hui la température extérieure avoisine le zéro. C'est même la nouvelle sortie familiale attendue avec impatience. D'autant plus que toutes les occasions sont bonnes pour faire rouler notre nouveau bolide. Nous prenons nos plus épais manteaux et nous embarquons. Quel régal de ne plus avoir de portière qui grince, de vitre qui se

coince et de pommeau de vitesse qui s'émiette. Celui qui héritera de notre ancien véhicule est sûrement un très mauvais conducteur ou alors une personne inactive. Sur les bords de route, toutes les affiches publicitaires sont décollées et les panneaux en attente d'être démontés, à l'exception de quelques survivants qui informent des événements locaux. J'allume la radio...

— « Je reçois un auditeur qui va tenter de gagner la dernière place de concert du groupe Digitale. Bonjour, d'où viens-tu ?

— Je viens de Teuil.

— C'est où, ça ?

— En fait c'est Argenteuil, mais, comme on ne peut plus utiliser l'argent, il reste plus que Teuil, plaisante-t-il en faisant rire aux éclats l'animateur.

— OK, je vois ! Je connaissais la blague mais avec l'Argentine. Es-tu au courant que le Musée d'Orsay a été obligé de décrocher tous les tableaux de Monet ? »

Sur le parking de la gratiféria je me gare sans difficulté. Je rabats la portière qui claque d'un bruit sourd et reste un instant songeur. Est-ce vraiment nécessaire de fermer à clé ? Mon esprit est habité d'un tourbillon de pensées opposées. C'est trop déroutant ! Mes habitudes ont raison de mon audace, je verrouille. Non loin, un employé s'affaire à regrouper les caddies qui sont éparpillés partout. Shadé s'approche du parc à chariots. Une enseigne couverte d'une légère gelée indique : « Ranger son chariot, c'est lutter contre un emploi inutile. » Elle en prend un et le mène devant le coffre de la voiture. Nous le remplissons avec des jeux de société que les enfants ne veulent plus, des livres déjà lus, une boîte d'œufs vide, plusieurs bouteilles et bocaux en verre, des sacs en tissu et de nombreuses boîtes. C'est assez étrange de pénétrer dans le magasin avec un caddie déjà plein, mais je suppose que cette habitude s'installera rapidement. À l'entrée, nous déposons sur un convoyeur nos bouteilles sales qui disparaissent dans une arrière-boutique. La laveuse automatique et l'insuffleuse prennent le relais pour restituer les récipients propres un quart d'heure plus tard dans le rayon des boissons. Dans la galerie marchande, la boutique de chaussures de sport a repris ses allures habituelles. Les rares clients y échangent des paires qui ne sont pas à la bonne pointure. Ma femme embarque nos filles dans ce qui risque de devenir un nouveau rituel : s'asperger des élixirs précédemment hors de prix. Je ne compte plus les fois où j'ai failli perdre connaissance en découvrant Bunmi en train de s'arroser avec le parfum de marque que je venais de lui offrir. Je voyais mes pauvres euros s'évaporer à chaque pression de

vaporisateur. En revanche, il n'est plus possible de repartir avec un flacon de grande marque, les stocks sont actuellement épuisés. Puis c'est au tour des bijoux. L'accumulation n'ayant plus aucun sens, les colliers et bagues dont elles se parent seront échangés à la prochaine séance shopping.

La boutique de jeux vidéo est définitivement fermée. Les consoles sont soumises à une réservation en ligne et pour les actifs seulement. De plus, tous les jeux sont dématérialisés par souci écologique. Il en est de même pour la musique et les films. Ma nostalgie des supports physiques m'emmènera sûrement à glaner dans des vide-greniers quelques CD et vinyles. Heureusement, les livres échappent pour l'instant à la règle, grâce à une production de papier reliée à une gestion durable des forêts. Les filles déposent leurs bandes dessinées dans le rayon librairie pour en prendre des nouvelles. Un proverbe soufi mentionne : « Ce que tu donnes est à toi pour toujours ; ce que tu gardes est perdu à jamais. »

Il n'y a pas foule et la queue aux caisses qui débordait sur les travées est de l'histoire ancienne.

— Les filles, vous vous rendez compte que vous vivez une époque historique ? Comment vous y prendrez-vous pour expliquer à vos enfants ce qu'était l'argent ?

— Bé, en fait, lance Shadé, je dirai que l'argent c'étaient des billets ou des pièces d'une certaine valeur qu'on avait dans le porte-monnaie et qu'on donnait pour avoir quelque chose à ce prix-là. Et il fallait travailler pour avoir un salaire.

— C'est pas gagné ! Et bon courage, car les mots « billet », « pièce », « porte-monnaie », « prix » et « salaire » ne leur seront pas familiers. L'argent ne désignera plus que le métal. Je suis sûr qu'ils n'arriveront même pas une fois adultes à concevoir ce qu'étaient le taux d'intérêts, le cours de la Bourse, les actions, les dettes, les bulles spéculatives, l'inflation, le krach boursier, la macroéconomie ou je ne sais quoi encore.

Dans le rayon des vêtements, une pancarte s'efforce de casser le moule imposé par la publicité et la mode depuis tant d'années. Nous y voyons une femme de très grande taille qui fait face à un petit homme, avec une citation qui reprend la boutade de Coluche : « Dans la vie, y'a pas de grands, y'a pas de petits. La bonne longueur pour les jambes, c'est quand les pieds touchent par terre. »

Tous ces aphorismes et autres formules sont amusants mais il ne faudrait pas que cette mode des messages incitatifs dure trop longtemps, car je crois qu'elle va finir par me saouler. Derrière moi, une femme interpelle un vendeur :

— Bonjour, où puis-je trouver les capsules pour le café ?

— Leur fabrication est terminée. Elles consommaient autant d'aluminium que de café à chaque utilisation. Suivez-moi, je vais vous montrer où se trouvent les dosettes rechargeables en acier inoxydable.

Après le remplissage de nouvelles bouteilles, nous entendons des cris scandalisés du côté des rayons des viandes et poissons. En passant à proximité, nous remarquons qu'ils ont été entièrement dévalisés. Ça, c'est le cadet de mes soucis. Le chariot est plein, il est temps de partir sans payer.

Le voyant est rouge, je m'arrête à la station essence. Je râle intérieurement une demi-seconde après le concessionnaire qui aurait pu au moins faire le plein. Puis je me reprends, après tout on s'en fout. Je sors de la voiture, en fais le tour et ouvre le bouchon. L'air est frais, du brouillard sort de ma bouche à chaque expiration. Je saisis une pompe glacée de couleur vert bouteille, l'introduis dans le réservoir et presse la gâchette pour faire le plein. Pendant ce temps, je regarde l'écran d'affichage éteint, n'indiquant même pas le litrage. La borne de paiement est entravée par un ruban jaune, semblable à celui que déploie la police scientifique. Il ne faut surtout toucher à rien, un crime a été commis, l'argent est mort ! L'essence afflue et, curieux paradoxe, c'est à ce moment bassement matériel que me vient à la conscience toute la valeur d'une société de l'Accès. J'ai besoin de sans plomb. Le chauffeur d'un camion essence a pris soin de venir jusqu'ici bénévolement pour remplir la citerne. J'en ai besoin, alors je me sers. Il me faut des fruits et des légumes, des agriculteurs, des transporteurs et des magasiniers ont fait le nécessaire pour en mettre à ma disposition. Je n'ai qu'à me servir et partir sans rendre de compte à personne. Une notion de famille humaine m'enveloppe soudain d'une couverture de survie en aluminium doré et argenté et me réchauffe. Et bien qu'une station essence soit peu glamour, il émerge en moi un profond sentiment d'altruisme. Je suis reconnaissant. On prend soin de moi sans contrepartie et sans même me connaître. Cet accès à tout me donne un frisson de liberté infinie. Tout à coup, l'horizon est un mur qui s'écroule, repoussant le champ de vision à son paroxysme. Cette impression d'appartenance et de cohésion avec ma famille humaine m'offre un apaisement sans égal. Mes craintes, mes doutes et mes peurs se liquéfient et dégoulinent sur l'asphalte. Le flux d'essence se stoppe. Je retire le pistolet gonflé d'une volonté nouvelle de servir ma nouvelle famille. J'ai besoin d'être utile pour renforcer cette sensation de cohésion, de liberté et de sérénité. Ce monde, que paradoxalement je m'apprête à polluer, ce monde est beau et je veux en faire

pleinement partie. C'est essentiel !

19 h 59. Une annonce précède le journal télévisé : « Moins on consomme, moins on travaille ! Consommons plus raisonnablement pour passer à vingt heures par semaine ! » Le jingle démarre suivi de la musique de fond stressante qui accompagne inlassablement les titres :

« Il est 20 heures, bonsoir à tous et ravi de vous retrouver dans ce journal du samedi 9 janvier. Entre produits délaissés et ruptures de stock, nous ferons le point sur la consommation actuelle. Faut-il libérer les détenus pour fraude fiscale ? Des étudiants qui ne pouvaient financer leurs études s'inscrivent déjà pour la rentrée de septembre et des bourses Erasmus sont octroyées pour ceux qui veulent étudier dans un pays monétaire. Une loi autorise maintenant le camping sauvage et la récupération de matériaux dans les déchèteries. Entre euphorie et stress, ces neuf premiers jours de l'Accès ont été mouvementés. Nous poursuivrons notre rubrique sur la façon dont vous vous organisez pour gérer tous ces changements. »

La boucle musicale cesse enfin et le présentateur développe le premier titre :

« Alors que le monde entier nous regarde et que les images de la cohue des premiers jours tournent en boucle dans les médias étrangers, un retour à une consommation normale est à noter depuis quelques jours. Certains produits demeurent toutefois difficiles à trouver, comme l'alcool et le tabac dont la demande reste importante. Il en est de même du poulet, du steak ou du cabillaud. Les boucheries sont dévalisées et ne parviennent plus à s'approvisionner. Les fast-foods ont même fermé leurs portes aujourd'hui ! D'où vient cette pénurie ? Éléments de réponse avec notre reportrice Audrey. »

Derrière les grilles d'un grand bâtiment métallique, la reportrice annonce face à la caméra :

« Pour comprendre où la chaîne de la viande s'est rompue, il faut remonter jusqu'ici, dans un abattoir. Depuis le 1^{er} janvier, la majorité des ouvriers et des opérateurs de transformation des viandes, qui avaient par ailleurs été formés par anticipation, ne se sont simplement pas présentés à leur travail. Et ce sachant qu'ils perdraient leur éligibilité. Nous sommes très loin du métier de vocation et il se pratique uniquement sur le mode de demi-journées partagées. Les employés présents ne sont pas assez nombreux pour faire tourner l'usine. Je suis avec Franck, l'un d'entre eux. Bonsoir, quel est votre poste dans l'entreprise ?

— Bonsoir. Le désossage et le parage. Il faut trier les graisses du muscle. C'est un métier physique mais qui n'est pas si fatigant. L'important c'est d'avoir un bon couteau.

— Pourquoi, selon vous, on compte autant d'absents ?

— Ça reste une tâche ingrate, notamment l'abattage, il faut l'avouer. Mais bon, faut savoir ce qu'on veut ! Et si on veut manger de la viande, il faut faire le job. Moi, je suis chasseur et ça ne me pose aucun problème, je suis habitué.

— Vous en voulez à ceux qui ne sont pas venus ?

— Ça peut se comprendre pour le métier de sacrificateur qui est loin d'être drôle. Il faut effectuer un étourdissement à l'aide d'un pistolet d'abattage pour que le bovin perde conscience, puis procéder à la saignée de l'animal. Mais bon, quatre heures par semaine c'est pas la mort ! Par contre, pour les autres postes je regrette vraiment leur attitude.

— Merci Franck, dit Audrey en se retournant face à la caméra. Sur les réseaux certains ont proposé de réserver le travail d'abattage aux prisonniers. Mais il est peu probable que donner un couteau affûté à des meurtriers pour qu'ils découpent de la viande toute la journée soit le meilleur projet de réinsertion. Une impasse à ce jour dont il va falloir sortir urgemment.

— Merci beaucoup, Audrey, reprend le présentateur depuis le studio. Les prisonniers sont justement en plein cœur d'une polémique. Faut-il libérer au cas par cas les détenus incarcérés pour détournement de fonds, fraude ou même vol et escroquerie ? Des associations revendiquent la libération immédiate des personnes condamnées pour ces méfaits liés à la finance. Prétextant que le monde d'avant-Accès n'apportait pas un contexte favorable pour l'épanouissement de tous et qu'il était facile de tomber dans la délinquance par l'appât du gain. Selon les associations, le profil de la majorité de ces prisonniers est compatible avec une réinsertion dans la société de l'Accès pour laquelle ils ne représentent aucun danger et leur libération désengorgerait les prisons de près de 30 %. L'Europe doit trancher sur le sujet dans les jours prochains mais précise déjà que, si le projet de loi doit être validé, ce sera aux juges de décider au cas par cas. »

Je coupe court. Je suis en retard à la répétition avec mon groupe de rock. Tout en réglant les balances pour entendre suffisamment la batterie sur mes retours, je mets en question notre répertoire :

— Est-ce qu'on garde notre compo « Les temps sont durs » ? Et la reprise de Trust ?

— « Tu bosses toute ta vie pour payer ta pierre tombale... », commence à chanter Jon, reprenant le morceau « Antisocial ».

— On va pas soulever la foule en gueulant pendant tout le concert sur un

système qui n'existe plus ! rugit Antonio. À moins de faire un concert d'anthologie ! Je pense qu'il faut se réinventer.

— Comptez pas sur moi pour piailler des chansons d'amour, ça me fout la gerbe !

— Dans ce cas, conclut Ritchie, revenons à notre identité de départ. Aux valeurs que porte notre groupe depuis sa création, qui se résume par ses trois mots sacré : Du rock, de la bière... et du pâté !

Et c'est en chœur que l'on reprend d'une harmonie vocale légèrement dissonante le titre phare de notre groupe : « Du rock, de la bière et du pâté ! »

Dimanche 10 janvier. C'est le moment de flamber auprès de la famille avec notre nouvelle voiture. La neige est basse sur les sommets alentour et les chats de ma mère n'ont pas l'intention de mettre une seule patte dehors malgré notre arrivée agitée. En attendant la première fournée de crêpes je discute avec mon frère :

— Rassure-moi, tu bosses toujours à l'imprimerie ?

— Ouais, mais tout compte fait je vais peut-être arrêter et me la couler douce car cette société sans argent est naze.

— Pourquoi ? dis-je d'un rire surpris.

— J'ai demandé une femme de ménage à plein temps pour chez moi, mais je n'ai pas eu droit à une seule petite heure. Elles sont réservées aux vieux, aux personnes handicapées et à ceux qui travaillent beaucoup trop. Alors j'ai demandé un jardinier, mais même problème. Mis à part pour l'élagage et quelques travaux spécifiques, je n'y ai pas droit. Du coup j'ai demandé un robot tondeuse. Il y a déjà plus d'un an d'attente ! En fait, on a accès à tout mais on n'a accès à rien !

— Nous, on a droit à une femme de ménage, nargue mon grand-père.

— J'ai tout de même pu avoir une coiffeuse à domicile mais je ne comprends pas pourquoi, plaisante-t-il les cheveux en bataille.

Toute la famille éclate de rire. Ma grand mère demande :

— Et toi Bunmi, tu as beaucoup de demandes sur ta boutique en ligne ?

— Oui, pas mal, mais on s'est organisés. Je ne fournis plus que des huiles végétales bio. Et je ne prends plus les flacons chez le grossiste espagnol qui était le moins cher mais à l'industriel le plus proche pour éviter du transport inutile. Un gain de temps pour le transporteur et un impact moindre pour l'environnement !

— Eh ouais ! Logique ! L'accès c'est avant tout la société du bon sens !

s'exclame ma mère en posant les crêpes sur la table. Pour ma part, comme je suis à deux ans de la retraite mes heures de travail baissent graduellement d'une heure par mois. En fin d'année je serai déjà à mi-temps. C'est une entrée en douceur dans la vie de retraité et ça me plaît beaucoup ! Et toi, Sébastien ?

— J'ai rendez-vous demain au Pôle Emploi. Au fait, on ne va pas rester longtemps car ce soir j'ai une réunion de quartier.

18 heures. Maison pour tous. Nous nous félicitons du succès de notre Cabanon des cervidés et nous décidons d'aller plus loin. Entre les retraités qui n'utilisent leur véhicule qu'une à deux fois par semaine et les familles qui n'ont besoin qu'occasionnellement d'une deuxième voiture, il serait aberrant de rester sur du chacun pour soi. Je transmets le dossier que m'a confié mon concessionnaire mais deux retraités proposent déjà de mettre leur voiture à disposition, à condition de pouvoir la réserver pour les jours de marché et de ne plus s'occuper de l'entretien. Trois familles souhaitent aussi partager leur second véhicule qu'ils n'utilisent jamais le weekend. Nous mettons en place un responsable ainsi qu'un agenda de réservation. Il ne restera plus qu'à aménager quelques places de parking en bout de rue. Et si certains véhicules ne sont pas utilisés, ils partiront au garage pour profiter à d'autres.

Lundi 11 janvier. Pôle Emploi.

— Monsieur Augé, je vais vous donner un nouveau rendez-vous pour faire un bilan de compétences.

— Excusez-moi madame, mais ce genre de bilan ne sert vraiment à rien. Je connais mes points forts et mes points faibles. J'avais d'ailleurs assisté à Cap Sciences à une exposition ludique sur l'esprit critique qui permettait de prendre conscience de nos préjugés et de nos habitudes de pensée. J'avais obtenu le meilleur résultat possible sur le traitement de l'information, tout en ayant échoué misérablement sur les autres compétences.

— Vous pourriez peut-être être journaliste !

— C'est un métier intéressant mais, à vrai dire, j'ai bien réfléchi, j'aimerais être écrivain.

— Avez-vous déjà publié un livre à compte d'éditeur ?

— Non. J'ai déjà écrit trois romans que je renvoie chaque année aux maisons d'édition avec un titre différent mais il faut vraiment avoir de la chance pour passer les premières étapes. Je doute qu'un seul de mes manuscrits ait déjà été lu jusqu'au bout !

— Avec l'Accès, les éditeurs ont pour but de trouver et publier les livres qui

leur paraissent intéressants. Mais seuls les auteurs dont une œuvre a été publiée peuvent prétendre au métier d'écrivain. Je vous encourage à persister dans cette voie mais pour l'instant votre temps d'écriture ne peut pas être décompté de vos vingt-quatre heures.

— Dommage que je ne sois pas norvégien. Beaucoup se sont plongés dans la passion de l'écriture, de la musique, du sport...

— Oui, sans parler de ceux qui ont décidé de prendre une année sabbatique, une retraite de méditation ou tout simplement de ne rien faire, quitte à profiter des autres. Mais vous avez raison, les Norvégiens n'ont aucune heure à certifier et n'ont pas de pass d'actif à présenter.

— Et ils n'en ressentent pas pour autant un manque de main-d'œuvre. Il faut avouer que le système monétaire fonctionnait déjà avec un tiers des 18-60 ans qui étaient soit demandeurs d'emploi, soit dans la finance ou la publicité.

— En effet, ce n'est sans doute pas une petite poignée d'inactifs ou d'artistes en herbe qui peut ébranler le « modèle libre ». Nous évoluerons probablement tôt ou tard vers cette société.

— Les Allemands sont dans le même cas, même s'ils se sont dotés d'une application fonctionnant comme une carte bancaire prépayée. Cela leur donne accès à tout mais avec un plafond de consommation basé sur les ressources naturelles.

— C'est exact, mais nous sommes en France ! Ici, l'écriture ne peut être qu'une passion tant que vous n'avez pas signé un contrat avec un éditeur officiel. C'est la même chose pour tous les artistes, musiciens, peintres ou autres. Néanmoins, si vous vous lancez en autoédition et que votre ouvrage est un succès avéré, vous pourrez prétendre à ce métier.

— C'est regrettable.

— C'était déjà ainsi avant. Un bilan pour demain matin, c'est bon pour vous ?

— Non, j'ai ma demi-journée partagée. Et puis je n'ai pas envie de perdre du temps avec le bilan de compétences qui va m'embrouiller dans mon choix plus qu'autre chose.

— Votre demi-journée partagée dans l'agriculture vous plaît ? Pourrait-elle devenir activité à part entière ?

— J'aime beaucoup et le projet me plaît vraiment. Mais pas au point de faire ça toute la semaine. J'ai juste besoin de temps pour prendre une décision.

— Certes, mais vous allez perdre votre pass d'actif. À moins que je vous propose un parcours professionnel pluridirectionnel.

— Pardon ?

— C'est un parcours suivi depuis janvier en alternance par tous les collégiens à partir de la troisième et qui s'intensifie au lycée. Basé sur des journées partagées dans des secteurs divers, il permet de découvrir une multitude de métiers. Une fois qu'un secteur vous passionne, vous expérimentez ses diverses branches et affinez au fil du temps votre parcours jusqu'à trouver votre métier. De plus, il est possible à tout moment de revenir en arrière et de découvrir autre chose. Vous pouvez tout à fait envisager de vous perfectionner dans un métier ou bien choisir d'être polyvalent pour répondre aux besoins.

— L'idée me plaît. Mais...

— Oui ?

— Je ne cherche pas un métier mais une véritable vocation. Quelque chose qui me passionne et qui m'amène à ne pas compter mes heures. Seule l'écriture me prend aux tripes ! Je peux y passer un temps fou sans m'en rendre compte, y consacrer des nuits blanches et mes weekends. L'écriture me pousse à m'informer sur des thèmes qui m'étaient insoupçonnés jusqu'à alors, découvrir d'autres univers, à m'intéresser à des sujets qui me passaient au-dessus de la tête et de résumer ce savoir pour transmettre des messages qui me tiennent à cœur. Quand j'écris, je me sens utile et je veux... j'ai besoin de me sentir utile !

— L'intérêt avec l'Accès, c'est que tous les métiers sont indispensables. Ils sont tous utiles pour la société, sinon ils disparaissent. Autrefois, quand une usine remplaçait les salariés par des machines, les pertes d'emploi faisaient polémique, causaient du tort et des inquiétudes à ceux qui avaient été mis à la porte du jour au lendemain. Cela augmentait le taux de chômage et la misère. À présent, quand la technologie remplace l'humain, elle profite à tous et permet à terme de faire baisser collectivement le nombre d'heures de travail. On estime que dans un an on passera de vingt-quatre à vingt heures. Et ce n'est qu'un début. Donc rassurez-vous, si un emploi vous est proposé c'est qu'il est utile.

— Et si je créais ma propre entreprise ?

— C'est possible. Pour cela il faut faire une étude de marché, monter un dossier complet avec vos compétences, lister vos besoins matériels et le présenter à la CCI, la Chambre de coordination de l'industrie. Si le projet est approuvé car il correspond à une attente réelle de certains individus, alors le matériel nécessaire sera à votre disposition et vous pourrez exercer votre activité. Pour ce faire, je vous invite donc à vous tourner vers la CCI.

— D'accord, je vais y réfléchir. Continuer à être mon propre patron est important pour moi.

— Que vous montiez votre projet ou que vous rejoigniez une entreprise, vous

serez votre propre patron. Il n'y a plus d'employés à proprement parler, tout le monde est à son compte. Libre à vous, tel un prestataire freelance, de rejoindre une entreprise. Libre à vous également d'interrompre une activité où vous ne vous épanouissez pas.

— Mais puis-je être licencié par une entreprise ?

— Vous pouvez être écarté si vous ne faites pas votre travail consciencieusement ni harmonieusement avec votre équipe. Également si on n'a plus besoin de vos services. Dans ce cas, vous serez libéré afin d'être plus utile ailleurs.

Je ressors un peu dubitatif. Mais je ne peux me défaire de l'expression « retraite de méditation » que la conseillère a prononcée, comme d'un morceau de scotch sur les bouts des doigts. L'excitation de tous ces changements, mêlée à l'angoisse de ne pas trouver ma voie, est un ascenseur émotionnel qui m'épuise. Je maîtrisais pourtant si bien les rouages de cette nouvelle organisation avant sa mise en place. Voilà que maintenant le monde tourne sans moi. Je me sens en marge et inutile.

Mardi 12 janvier. 8 h 10.

— Je te laisse ma chérie, je vais à la matinée partagée.

— Appelle-moi pour me dire si tu rentres manger à midi.

— OK. Dis-moi... si je devenais inactif... ça te poserait un problème ?

— Non, aucun !

— Vraiment ?

— Oui, c'est pas grave, on partira en vacances sans toi, on ira au resto et au cinéma sans toi... Comme ça, on te racontera !

— OK, j'ai compris ! Tu n'es pas sérieuse !

— Pourquoi, tu l'es toi ?

— Laisse tomber !

Une fois sur mon lieu de travail, je suis heureux de retrouver mes collègues autour d'un café et les jeux de mots de l'ancien juriste. Je constate une fois sur place que la structure métallique des serres est habillée d'une bâche thermique blanche semi-opaque. Je fais aussitôt le lien avec les trois tentes énigmatiques de mon voisin Réré. Ce sont donc des serres igloo qu'il a installées dans son jardin. J'avoue avoir pensé qu'il y menait des expériences secrètes ou un truc du genre. Mais mon imagination s'est emballée, une fois de plus. On ne change pas une équipe qui gagne et je reste avec le juriste en binôme. Il est question aujourd'hui

de fabriquer des composteurs en bois destinés aux quartiers les plus proches. Je ne suis pas très manuel mais j'apprends vite à fixer les palettes de récupération avec des équerres, à positionner un grillage pour que les déchets soient bien conservés à l'intérieur, à clouer les solivettes sur le dessus et à visser des planches verticales légèrement espacées pour habiller le tout. Je prolonge l'activité l'après-midi pour aider mon collègue à peindre les planches avec du brou de noix.

— Allez Sébastien, on continue ! L'abeille qui reste au nid n'amasse pas de miel !

Je ne rentre à la maison qu'en fin d'après-midi. Le voisin est en train de faire des grillades. Cette odeur de viande m'insupporte au plus haut point, d'autant plus que la fumée pénètre par ma porte d'entrée que les enfants ont encore mal refermée. Plus personne ne peut se procurer de la viande, sauf Réré, bien entendu ! Et il fallait que ça tombe sur moi ! Alors que j'ai passé une bonne journée, je suis énervé à peine rentré et me plains auprès des filles.

Mercredi 13 janvier. 20 heures. Maison pour tous, réunion de l'ODG2 du village. Seuls Mirko et Aude sont là. Je suppose que les participants habituels sont trop occupés à adapter leur propre quotidien à l'Accès, d'autant plus qu'ils sont déjà bien accaparés sur les projets de quartier. Je m'étonne tout de même de l'absence de Réré.

— J'espère qu'il va venir ! Aude, comme tu as commencé à le faire la dernière fois, pourras-tu le cuisiner sur sa nouvelle bagnole de sport ? C'est pas normal qu'il ait pu aussi facilement en acquérir une pour lui tout seul !

Ma phrase est à peine terminée que le loup passe la porte. J'espère qu'il ne m'a pas entendu. Il fait tourner un jeu de cartes dans sa main droite comme s'il était stressé.

— Bonjour tout le monde ! Ça va ?

— Très bien et toi ? répond Mirko. Tu as apporté un jeu de cartes ?

— Ouais, pour vous faire la démo !

Réré s'assoit et, sans introduction préalable, manie les cartes avec une dextérité à couper le souffle :

— Mélange américain, facile... riffle shuffle... éventail... spring, mon préféré... coupe charlier... Voilà. Maintenant Aude, prends une carte, regarde-la sans me la montrer, remets-la dans le paquet et mélange.

Réré, avec des gestes lents et sûrs, construit ensuite un château de cartes sur la table. Il recule de trois mètres avec le reste du paquet dans une main, tend le

bras, puis soudain une carte voltige dans les airs en tournoyant et vient détruire le château de cartes. Sur la table, les ruines de la forteresse sont étalées en exposant le côté caché des cartes, excepté l'une d'elle qui nous fait face.

— C'est bien celle-là ? Le roi de trèfle ?

— Ouais, c'est ça ! C'est bluffant ! Tu es plein de surprises !

— Merci.

— Et la manipulation, alors ? s'enquit Aude.

— J'en connais pas d'autres mais je peux recommencer. Regarde, ça c'est le riffle shuffle... ça c'est le spring...

Tandis que Réré reprend le maniement des cartes, nous nous regardons tous les trois d'un air bête.

— ... Ah oui, il y a aussi celui-là, le mélange chinois.

On retient à grand peine un fou rire qui est en train de monter. Aude se reprend et fait diversion pour nous éviter un moment embarrassant :

— Bravo Réré, tu es surprenant ! Tu maîtrises à merveille la manipulation... de cartes ! Tu as aussi une passion pour les couteaux, non ?

— Oui, ça me fascine. J'en ai une petite collection chez moi. Tiens, regarde, passe-moi ton stylo bille, ça fera l'affaire.

Réré plaque la paume de sa main gauche sur la table, écarte les doigts et de son autre main, empoigne le stylo et plante de plus en plus rapidement la mine entre ses doigts.

— Arrête ! Tu vas te blesser !

— Non, t'inquiète, et puis c'est qu'un stylo, pas un couteau.

— Tu as de drôles de passions pour un jeune !

— Ché pas. J'ai plein de passions, c'est tout. Et comme je dors très peu j'ai du temps.

C'est l'occasion de revenir subtilement à la charge :

— J'ai pas entendu ta voiture, tu es venu à pied ? Je pourrai te ramener si tu veux ?

— OK.

— Elle est en panne ? questionne Mirko.

— Non, elle roule très bien, c'est une super acquisition !

Emportée par la curiosité, Aude n'y va plus par quatre chemins et tente l'attaque frontale, quitte à mentir effrontément :

— Mais comment as-tu fait pour obtenir une voiture de sport ? Normalement rien ne le permet. Tu t'y es pris comment ? Raconte-moi ! Je rêverais d'en posséder une !

Réré se mure dans le silence et se réfugie dans son paquet de cartes qu'il se remet à mélanger avec habileté. Nous le regardons muets, observant les cartes voltiger d'une main à l'autre. Aude insiste :

— On est entre nous, tu peux nous dire.

Il s'efforce de faire abstraction de son entourage. Elle insiste de plus belle :

— Ne t'inquiète pas, on sait bien qu'il y a une astuce derrière tout ça. On aimerait bien en profiter aussi, tu comprends ?

Aucune réaction. Mirko perd patience et lance :

— Bon, tu nous dis ou on te balance !

— Tu me menaces ? dit-il sèchement en se levant et en balançant les cartes en l'air. Vous êtes de la police ou quoi ?

Les cartes tombent au sol. Nos regards médusés fixent le jeune incriminé. Ce dernier a la mâchoire serrée puis se met à nous parler d'un ton on ne peut plus hautain :

— Et que je sache, cette pratique n'est pas encadrée par la loi, donc tolérée ! Et puis je n'ai plus rien à apprendre ici. Si je me suis intéressé à l'Accès depuis ses débuts, c'est parce que j'avais pigé qu'on y rentrerait malheureusement un jour ou l'autre et que j'aurais tout à y perdre. Alors j'ai appris, j'ai anticipé et maintenant j'ai un tour d'avance qui me permet de profiter à nouveau du système. Et alors ? Vous allez faire quoi ? Vous pouvez juste me reprocher d'être bien trop intelligent, c'est tout ! Bye les naïfs !

Réré traverse la pièce à grandes enjambées et claque la porte. Nous restons désappointés et choqués par cette facette de sa personnalité que nous ne connaissions pas.

— C'est qu'un jeune con qui croit tout savoir mais qui sait rien ! déclare Mirko.

— Tu n'aurais jamais dû l'agresser, sermonne Aude.

— Ça veut dire quoi que c'est « non encadré par la loi » ? questionné-je. De quoi parlait-il ?

— Seb, es-tu dispo demain matin pour faire un tour à vélo ? demande soudainement Mirko. On en profitera pour mener notre enquête.

Jeudi 14 janvier. 10 h 17. Sur la piste cyclable qui longe la nationale.

— Cette après-midi je me suis inscrit à l'atelier d'auto-fabrication. Mon beau-frère a besoin d'une poussette, bavarde Mirko.

— Tu vas la fabriquer toi-même ?

— Oui, en groupe et en suivant les indications d'un professionnel.

— Pourquoi tu ne t'en procures pas une ?

— Nous ne devons plus être dans un système d'assistés où nous pouvons avoir tout tout de suite. Un produit flambant neuf acquis comme par magie sera jeté à la moindre éraflure. Non, c'est important que les consommateurs renouent avec la fabrication d'un produit. Pouvoir s'investir dans sa construction, le personnaliser et savoir le réparer soi-même est gratifiant.

— C'est une bonne idée.

— Ça évite de monopoliser des personnes qui bossent toute la journée sur des chaînes d'assemblage et ça implique directement les utilisateurs dans le processus de fabrication. Chaque jour de la semaine il y a un atelier différent pour concevoir son lave-vaisselle, sa machine à laver, des jouets pour enfants...

— Je t'arrête, je crois que c'est ici.

Nous posons nos vélos devant le seul garage automobile exposant de luxueuses voitures dans le secteur. Nous déambulons entre les berlines de sport et autres cabriolets quand un homme proche de la retraite vient à notre rencontre.

— Bonjour messieurs, je peux vous aider ?

— Oui, bonjour, démarre Mirko. On aimerait faire l'acquisition d'un de ces véhicules. C'est pour une utilisation personnelle.

— J'ai bien peur que ce ne soit plus possible. Elles sont accessibles uniquement par le biais d'associations d'amateurs d'automobile. Vous pouvez aussi conduire une voiture de sport une demi-heure en vous rendant sur un circuit automobile. Venez dans mon bureau, nous allons créer votre dossier afin de connaître les véhicules auxquels vous êtes éligibles.

— Non, vous ne m'avez pas compris !

— Pardon ?

— Nous souhaitons parler à votre responsable.

— C'est moi même. Pourquoi ?

Mirko regarde exagérément autour de lui pour s'assurer qu'il n'y a personne sur le parking et chuchote :

— C'est un ami qui nous envoie. Il est ressorti de chez vous avec ce modèle, en jaune. Il m'a dit qu'il y avait moyen de négocier.

L'homme soupire. Il fait une grimace en déplaçant sa bouche sur le côté. Il frotte ses mains pour faire craquer ses doigts. Il tourne la tête sur un côté et bloque un instant. Il prononce :

— La viande est de plus en plus chère. Alors le prix sera le double de ce qu'a payé votre ami.

Je suis déconcerté d'entendre un discours que je pensais révolu. Heureusement, Mirko garde la tête froide :

— Du coup cela ramène à combien ?

— 0,13 bitcoin !

Nous nous regardons, nous fronçons les sourcils puis Mirko demande, consterné :

— C'est l'équivalent de 5 000 € !

— C'est toujours vingt fois moins que son prix d'époque. Je regrette vraiment de ne pas avoir converti, comme vous, toutes mes économies en monnaie virtuelle. C'est un truc de jeune geek, tout ça me dépassait. Maintenant, sans bitcoins, je ne peux même pas avoir un bon morceau de bifteck.

Je suis sidéré. Incapable de prendre la parole. Ce con de Réré profite du système et se sert d'une cryptomonnaie pour obtenir des avantages. Le pire dans tout ça, c'est qu'il ne semble pas être le seul à tirer profit d'un réseau parallèle. C'est de la triche, de l'arnaque, de la filouterie, c'est de la fraude ! Même si cette pratique n'est pas encadrée par la loi, comme l'avait mentionné Réré, ça ne correspond pas aux valeurs d'une société de l'Accès. Je suis dépité et en colère.

Vendredi 15 janvier. 8 h 18. Les enfants partent à l'école. Je n'ai quasiment pas dormi de la nuit. Je cogite, encore et encore. Tout le monde n'a pas de bitcoins à échanger, alors le réseau va-t-il s'essouffler ? Ou, au contraire, prendre de l'ampleur jusqu'à l'emporter et nous faire revenir en arrière ? Non, tout sauf ça ! Avant de prendre le petit déjeuner, je m'assois en tailleur sur le canapé et profite du calme...

Jaipur. Au bout d'un mois à vélo sur les routes de l'Inde, le physique tenait bon. Les quatre litres d'eau que je descendais chaque jour de ma gourde palliaient la chaleur étouffante qui ondulait l'horizon, mais mon mental était en train de décliner. Je ne supportais plus cette surpopulation, cette foule qui s'aggloméraient systématiquement autour de moi pour dévisager le petit Blanc avec son vélo qui achetait des bananes en bord de route. Ce besoin d'intimité, qui leur était manifestement étranger, me poussait à faire des kilomètres pour trouver un endroit tranquille pour uriner près d'un arbre et éviter d'être à nouveau l'attraction... mais en vain. Un entourage exclusivement masculin tandis qu'au loin les femmes faisaient la lessive dans la rivière, travaillaient dans les champs ou faisaient sécher des galettes de bouses de vache pour alimenter le feu. Et cette nourriture... Si épicée qu'elle n'avait de goût que les premières

secondes avant qu'une chute d'eau ne se déverse sur mon front, saturant le filtre de mes sourcils et de mes cils pour s'infiltrer dans mes yeux irrités par l'air chargé de poussière. Tous mes sens avaient besoin d'une pause, et ce au plus vite.

À l'écart de Jaipur, dans une forêt luxuriante, un centre de méditation Vipassana m'ouvrit ses portes. Tout y était si propre et le parc si abondamment fleuri qu'il y flottait un air de paradis. Des paons sauvages s'agrippaient aux arbres, aux côtés de singes intimidants. Au cœur du centre Vipassana, le dôme couleur or de la salle de méditation brillait de mille feux. Une chambre individuelle sommaire fit mon bonheur pour les dix jours qui suivirent. Au menu, une alimentation végétarienne et non épicée. Ma langue allait pouvoir sortir d'une longue anesthésie. Au programme, ne pas parler, ne pas lire, ne pas écouter de la musique, pas d'écrans, ne pas regarder les autres élèves et suivre les dix heures de méditation par jour de 4 h 30 du matin à 21 h.

Entre les sessions de méditation, nous sortions en silence nous promener dans le parc. Nous avions peut-être des allures de zombies : les yeux dans le vide, nous nous croisions sans nous parler ni même échanger un regard. Nous déambulions au ralenti, l'air hagard, gênés par la luminosité du jour qui contractait nos pupilles. Nous pouvions nous arrêter longuement pour regarder béatement une fourmi sur un arbre ou nous accroupir pour admirer une limace qui mangeait une autre limace. Dans ce monde étrange et statique, c'était le summum de l'action. Puis retour à la méditation, assis en tailleur. Le premier jour, un coussin sous les fesses faisait l'affaire. Au bout du sixième jour, certains aménageaient un petit fauteuil avec un monticule de coussins, avec, pour quelques-uns, le luxe d'accoudoirs. Nous étions tous en train de devenir fous... ou, plus précisément, de prendre conscience de la folie de notre esprit. L'exercice était pourtant on ne peut plus simple : se concentrer sur sa respiration naturelle. Rien de sorcier, juste de l'observation pendant une petite heure. Dix secondes. Dix secondes, c'était mon record d'observation le premier jour, le délai avant qu'une pensée s'imisce dans mon esprit, vite relayée par une autre. J'avais beau réitérer l'exercice, j'étais incapable de me concentrer plus longtemps. Mon esprit bondissait d'une idée à l'autre, bien plus vite que les singes du parc dans les branches. Étrangement, rester concentré était un exercice épuisant, mais qui avait le mérite de ne pas être ennuyeux pour autant. En revanche, quand l'effort se relâchait, que les pensées s'en donnaient à cœur joie, c'est là que l'ennui s'installait et que les secondes ralentissaient jusqu'à ce que la fin du cours ne devienne plus qu'une simple théorie funambulesque. Puis, à

force de répétition, le mental se forgea et les secondes purent se succéder sans qu'une pensée ne s'incrute. Alors les révélations sautaient aux yeux. Pleinement attentif à la petite voix bavarde dans sa tête, chacun comprenait qu'elle jugeait tout et tout le temps. Si elle jugeait la fourmi sur l'arbre amusante, je recevrais dans mon corps un cocktail de dopamines et de sérotonines. Si elle jugeait la limace dégoûtante, ce serait une sécrétion d'adrénaline. Et n'ayant aucun contrôle sur moi-même, je subissais en chaîne toutes ces réactions non voulues.

Observer sans réagir était la clé qui permettait de déconstruire tout le système afin de vivre heureux, en paix avec soi-même et en harmonie avec les autres. L'exercice de concentration sur la respiration prenait donc tout son sens. Je m'adonnai alors à un entraînement intensif d'observation sans réaction, permettant d'affronter les aléas de la vie sans réagir aveuglément à tout va... et enfin agir !

Je termine mon heure de méditation. J'ai l'impression d'avoir rebooté mon disque dur. Je me sens apaisé, l'esprit nettoyé, mes idées sont claires. Le partage de l'enseignement que j'ai puisé au fin fond de l'Inde sera ma plus belle contribution à la société. J'ai enfin trouvé ma vocation !

12.

Les ajustements

Six mois plus tard. Jeudi 15 juillet. 20 h 10. À la bourre, comme d'habitude. Sprint, dérapage contrôlé et vélo abandonné contre le mur de la salle. Maintenant que la vie a repris son cours, les réunions attirent moins de monde qu'à l'époque où il fallait réinventer le monde. Je salue Aude, Mirko et un homme qui assiste à la réunion pour la première fois. Une cinquantaine d'années, rasé de près, le visage marqué, des cheveux poivre et sel plaqués en arrière et vêtu d'un élégant costard noir imprimé d'équations en tous sens. Il semble porter sur lui le brouillon d'un physicien. J'empoigne sa main, le bout de sa manche qui remonte légèrement découvre la moitié d'une énorme montre dorée à aiguilles. J'entame la conversation :

— J'ai l'impression de vous avoir déjà vu mais je vous avoue que je ne suis pas du tout physionomiste.

— T'as deux filles métisses, non ?

— En effet.

— On se zieutait quand tu passais à la boulangerie.

— Ah oui... tu es boulanger ! dis-je sans le moindre souvenir.

— Pas exactement... Disons plutôt que j'étais devant la boulangerie.

— Ah, pardon. C'est toi qui vendais des légumes ?

— Non, j'étais entre les deux.

— Entre les deux ?

Soudain ses yeux bleus surmontés d'épais sourcils me reviennent :

— Ah oui, tu es le... Enfin tu... Pardon, mais... Oui, je vois très bien qui tu es, bafouillé-je sans parvenir à cacher ma gêne.

— Mendiant, clochard, sans-abri, SDF... Ce ne sont pourtant pas les mots qui manquent, répond-il en riant. Je m'appelle Willy.

— Enchanté Willy. À ma décharge, le contraste est saisissant ! Super costume ! Quelle classe !

— Merci ! Et tu n'as pas vu le dos de ma chemise !

Il pose délicatement sa veste sur le dossier d'une chaise et me tourne le dos pour dévoiler le motif : une vieille cassette audio dont la bande magnétique sortie des bobines est réenroulée par un stylo. Je m'exclame :

— Ça, c'est super rock and roll ! J'adorerais avoir la même quand je monte sur scène avec mon groupe !

— La commande est passée, je te prépare ça pour la prochaine fois. Je ne porte plus que mes créations, j'ai conçu ma propre marque de fringues !

— Eh bien merci beaucoup et félicitations ! Raconte-nous. Comment ça s'est passé, pour toi, depuis la mise au placard de l'argent ?

— Sans transition. Le 31 décembre je créchais dehors, le 1^{er} janvier j'avais une turne et un repas chaud. Je dormais dans un hôtel mais depuis j'ai été relogé. Vous devinerez jamais où je niche !

— Dis-nous, réclame Mirko.

— J'habite dans une putain de banque, mec ! dit-il avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— Une banque ?

— Ouais, un superbe loft tout vitré. C'est neuf, beau et lumineux. C'est tip top. Ma piaule est l'ancien bureau du directeur de la banque, ma cuisine est à l'accueil et le coffre-fort me sert de laverie. C'est insonorisé, alors c'est le pied ! Eh ouais, moi le SDF je suis propriétaire d'une luxueuse agence bancaire ! Truc de ouf ! Qui aurait pu réaliser ce miracle sans l'abolition des biftons ?

— Je suis vraiment heureux pour toi, dis-je, ému. C'est vrai que ces locaux ne sont plus utilisés.

— Banques, cabinets comptables, centres des impôts, caisses d'allocations, de retraites, d'assurances, mutuelles... Des millions de mètres carrés de bâtiments qui ne servaient qu'à la circulation de l'oseille et qui ont été rendus habitables pour que tout le monde ait enfin un toit sur la tête.

— Et en plus tu as créé ta marque de vêtements ?

— Ouais, formation, montage du projet, étude de marché, accord de la CCI, croquis, fabrication... Ensuite j'ai contacté des responsables de boutiques de prêt-à-porter pour leur montrer ma collection vintage. Ceux qui l'ont kiffée ont pris des fringues. J'en distribue dans tout le département et certains m'en recommandent déjà. Ma motivation, c'est la fierté de voir des gens porter mes créations et je ne compte pas mes heures !

— C'est génial !

Mirko relaque le poignet de Willy. Ce dernier s'en aperçoit et explique :

— Wesh, avant elle m'aurait coûté les deux bras. Je n'aurais même plus eu de poignet pour la mettre. Croire que péter dans la soie est réservé aux élites, aux richous, c'est faux, mais c'est malheureusement ancré dans notre caboche. Et puis avec l'Accès, porter un objet de luxe ne veut pas dire qu'il est pour ta pomme. La bijouterie m'a prêté cette montre pour une durée indéterminée...

nuance ! Bon les cocos, on se met au taf ? J'aurais bien apporté un Monopoly version sans argent, mais il a été élu comme jeu de société le plus ennuyeux au monde, rit-il aux éclats avant de reprendre un air sérieux. L'Accès est menacé par une bande d'idiots qui n'ont toujours pas compris les travers de l'échange marchand. Alors quand j'ai vu le thème de votre réunion, je ne pouvais pas la rater. Je suis prêt à défendre cette société corps et âme ! Plutôt crever que de revenir en arrière !

— Je suis d'accord avec toi, on va se battre !

— Tous les médias ne parlent que de réseaux clandestins qui utiliseraient de la cryptomonnaie, bitcoin ou ethereum, rappelle Aude. La Commission européenne a demandé des clarifications à l'ODG qui doit remettre un rapport avant le 15 septembre. L'Europe doit trancher si la pratique reste tolérée ou si elle doit être interdite.

— Perso, le mot « interdit » me fait grincer des dents, intervient-je. Mais si cela met en danger l'Accès, alors il ne faut pas hésiter à proscrire cette pratique.

— Tout ça me dépasse, reprend Aude. Je ne comprends pas l'intérêt de payer dans un monde où tout est déjà disponible.

— C'est là que tu te goures, contredit Willy. Tout n'est pas accessible, c'est là où ça coince. L'herbe, le crack et même la barbaque ! Si tu rinces avec de la cybermonnaie t'as de nombreux avantages en tout genre.

— Je pense que les réseaux clandestins vont s'essouffler, rassure Mirko. Tu peux avoir converti toutes tes économies en bitcoins ou en ethereums, n'empêche que quand tu auras tout liquidé, tu ne pourras plus abuser du système.

— À moins de parvenir à gagner de l'argent, contredit Aude, mais je ne vois pas comment.

Je suis tout aussi intrigué :

— Il faut mener l'enquête. Découvrir qui utilise ces réseaux et de quelle façon ils en profitent.

— Réré te reparle ?

— Non, pas du tout.

— Je connais un grand consommateur de shit qui vivait dans la rue avec moi. C'est un poteau, je sais qu'il peut nous renseigner. Mais je l'ai perdu de vue. Je vais tâcher de le retrouver.

— D'accord, merci Willy.

— On se revoit le mois prochain pour faire le point ? propose Mirko. Sébastien, tu pars demain en vadrouille, c'est bien ça ?

— Oui. Faut que j'y aille d'ailleurs, je n'ai pas terminé les sacs. Quand on

voyage à vélo, il faut optimiser ses bagages !

— Je ne serai peut-être pas là à ton retour, avertit Aude. Maintenant que je travaille dans l'enseignement je peux profiter de vacances scolaires bien méritées.

— Tu pars à la découverte des fjords de Norvège ?

— Non... Mon mari fait une formation cet été pour être coach sportif. On ira l'année prochaine. Du coup, je vais naviguer entre océan et montagne avec les enfants, en fonction des envies et de la météo.

— Perso, je voudrais tant aller au Brésil, enchaîne rêveusement Willy. Est-ce qu'on peut demander une bourse pour visiter un pays monétaire ?

— Pas pour l'instant, renseigne Mirko. Un tel séjour doit être payé avec tes économies, du moins, les deux premières années de l'Accès. Par la suite, si le Brésil ne nous a toujours pas rejoints, tu pourras effectivement faire une demande de bourse.

— Dacodac ! répond Willy avec enthousiasme. Bonnes vacances !

Une fois à la maison, je m'empresse de rapporter la réunion à ma femme qui dessine sur sa tablette :

— Mimi, tu ne devineras jamais qui j'ai vu !

— Écoute, tu n'as toujours pas fait réparer le portail électrique et cette petite maison m'agace. Je veux qu'on déménage.

— Quoi ? On est très bien ici ! Et puis j'ai contacté près de dix dépanneurs. Ils sont tous débordés. Tout le monde profite de l'Accès pour faire des travaux chez soi, je n'y peux rien.

— Si on peut avoir une maison plus spacieuse, autant en profiter. Les enfants sont du même avis. J'ai pris rendez-vous à notre retour de vacances dans une agence immobilière. Tu voudras venir ?

— Eh bien... ça me concerne un peu, donc oui, je viendrai...

Je suis dépité et je cherche le chocolat dans le placard pour m'aider à accuser le coup.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Qui était à cette réunion ?

— La reine d'Angleterre !

Dimanche 25 juillet. 11 h 45. Biscarrosse plage. Enfin du temps pour reprendre l'écriture de mon carnet de bord pendant que les enfants profitent de la piscine du camping. Installé sur la terrasse du bungalow, dans l'air marin

rehaussé du merveilleux parfum des pins, je me remémore ces six derniers mois qui sont passés aussi vite qu'un peloton du Tour de France. Depuis février, l'école primaire du village propose des sessions de méditation de pleine conscience animées par une maman d'élève et moi-même en alternance. Et le vendredi soir, dans un dojo, j'initie des adultes aux bases de la méditation. J'ai démarré avec quelques amis, puis grâce au bouche-à-oreille la salle a commencé à se remplir. En septembre, j'ai l'intention d'ajouter une séance un autre jour de la semaine. Les non-actifs ne devraient pas y avoir droit, je suis hors la loi en les acceptant mais je m'en moque. Je suis persuadé qu'une fois en paix avec leurs conflits intérieurs ils auront envie de mettre leurs talents à contribution eux aussi.

Depuis que je remplis mon contrat de réciprocité avec la société en exerçant une activité qui me ressemble, je me sens plus épanoui que jamais. Mes exercices d'introspection m'ont fait prendre conscience que l'abolition de l'argent a dénoué en moi de profondes tensions. L'angoisse de ne plus pouvoir subvenir aux besoins financiers de ma famille et l'inquiétude sur l'avenir incertain de mes filles dans un monde qui part en vrille se sont dissoutes. Un poids en moins sur les épaules. Depuis, je n'ai d'ailleurs plus mal aux cervicales. « Se faire du mauvais sang », « en avoir plein le dos », « avoir les boules »... autant d'expressions qui ne sont pas anodines et qui reflètent les manifestations de ces nœuds que nous gardons enfouis dans les profondeurs de nos entrailles et qui, pour ma part, se sont démêlés ces derniers mois.

Bref, je lâche prise. Quand je m'absente en journée je laisse la porte de la maison ouverte, je ne ferme plus jamais la voiture à clé, je ne mets plus de cadenas sur mon vélo...

— Sébastien, tu as vu mon portable ? demande Bunmi qui arrive sur la terrasse.

— Va voir dans la chambre des filles.

— Merci. Je te laisse couper les légumes, je m'occupe de faire cuire le riz.

Et j'ai désactivé le code de mon portable. Cela m'insupportait au plus haut point de devoir taper ma date de naissance tout au long de la journée. Je n'ai plus aucun spam sur mon mail, ni d'appels téléphoniques commerciaux ni même de notifications. Ce petit objet, extension de moi-même, est maintenant bien dressé. Si j'ai besoin de lui, je lui fais savoir. Mais sinon il lui est interdit d'aboyer à tout va.

Côté consommation, ça s'équilibre. Certes, cet hiver nous n'avons pas lésiné

sur le chauffage et la situation d'approvisionnement en électricité était plus que tendue. Les coupures régulières en ont témoigné. Mais le projet d'autosuffisance énergétique de notre quartier devrait bientôt pallier le problème. Moins nous dépendrons de ces gigantesques infrastructures, plus nous serons solides en cas de manquement ou de dysfonctionnement. Pour nous, ce sera l'énergie cinétique de l'eau grâce à une turbine hydraulique qui produit de l'électricité à partir de cours d'eau à très faible débit. La rivière est à 40 mètres de l'entrée de notre rue, autant en profiter ! Bien entendu le projet serait resté vain dans un système monétaire, tant la recherche du financement et des aides aurait été d'une complexité sans nom...

— Les filles, laissez pas vos serviettes de plage sur la table, rouspète leur mère, faites-les sécher.

— Papa, on peut aller chercher des trucs pour l'apéro ? s'enquiert Shadé en balançant sa serviette sur la rambarde.

— OK. Vous y allez à vélo ?

— Oui.

Après une forte augmentation des ventes d'alcool en début d'année, nous sommes revenus à une situation normale. Il en est de même pour les cigarettes. Ces six premiers mois ont fait l'objet d'une évaluation de la consommation. Après un mois de dilapidation, la consommation n'a cessé de décroître. Le semestre s'en trouve équilibré. Pas de modification d'éligibilité ni de modification de temps de travail...

— Arrête d'écrire, raille ma femme. Viens m'aider à préparer à manger, je suis en vacances moi aussi !

— Pfff... encore une minute et j'arrive !

Bien que le début de l'année ait été marqué par une explosion du nombre de divorces due à l'émancipation financière, sur un plan statistique annuel le taux devrait rester stable. En effet, nombre de couples qui se seraient déchirés en raison du stress professionnel ou de désaccords sur la gestion des finances familiales n'ont plus de motif de dispute.

— Bon, tu viens ?

Mais certains conflits perdurent... À vrai dire, la démonétisation n'est pas la panacée mais c'est un bon début.

13 heures. Toujours sur la terrasse du bungalow.

— Qui veut un peu plus de salade de riz ? Personne ? demande Bunmi.

— J'ai plus faim, assure Kémi.

Je décline également.

— Au fait, en septembre je ne reprendrai pas mes cours de batterie. Ma prof vient de passer le concours pour être infirmière et elle démarre trois ans d'études.

— Tu continues avec ton groupe ? demande Bunmi.

— Oui, bien sûr.

— Avec ces changements tout le monde est en train de se remettre en question.

— C'est vrai. La femme de Mirko aussi est en reconversion. Elle va arrêter de travailler avec lui et va étudier pendant trois ans à l'école supérieure d'art et de design.

— Moi aussi je réfléchis pour me perfectionner dans le dessin et découvrir la 3D. Mais je préfère une formation plutôt que de reprendre les études.

— Kémi, est-ce que ta prof de chant continue ses cours ?

— Oui, Claire m'a même dit que je pourrai venir deux fois par semaine.

— On va à la plage cette après-midi ? demande Shadé.

— C'est prévu ! Et ce soir, il y aura une énorme surprise pour tout le monde !

— C'est quoi, papa ?

— Pour vous féliciter d'avoir parcouru 250 km à vélo de la maison jusqu'ici, j'ai réservé un restaurant étoilé !

— Un restaurant distingué ? se réjouit Shadé en se redressant.

— Tout à fait ! Le style qu'on n'aurait jamais osé se payer. Pour donner à tout le monde l'opportunité de goûter des plats de grands chefs, chacun a droit, une fois par an, à une réservation dans un restaurant étoilé. C'est notre jour !

— Mais je n'ai rien à me mettre ! s'inquiète Bunmi. C'est de ta faute, tu nous as obligés à mettre le minimum d'affaires dans les sacoches.

— « L'ennemi c'est le poids ! » déclame Kémi, reprenant ma phrase fétiche que j'adresse à tous les cyclovoyageurs trop chargés.

— Je vais me rattraper : après la plage on n'aura qu'à faire du shopping, puis on rendra les vêtements demain car il n'est pas question de se charger davantage. L'ennemi...

— Oui c'est bon, on a compris ! coupe Bunmi. Du coup je ne vais pas à la plage cette après-midi. Je préfère prendre du temps pour trouver une tenue de soirée.

13 h 30. Je suis de corvée vaisselle. Le produit qui imprègne mon éponge est très visqueux. Le dosage à la goutte près en est facilité et l'économie du produit

non négligeable. Encore un détail minime parmi tant d'autres qui s'impose dans une société économe, affranchie du besoin de profit. Plus ça va, plus je perçois qu'un monde gratuit est bien moins consommateur qu'un monde monétaire qui poussait sans cesse à l'abondance. La fin de l'obsolescence programmée, du gaspillage, de la publicité et la mise à disposition de tous les biens plutôt que la possession individuelle changent la donne.

Il commence à faire très chaud. Les enfants me pressent de les accompagner à la mer. Avec nos serviettes de plage en écharpe, nous enfourchons nos bécanes et traversons le centre-ville par les allées piétonnes. Nous abandonnons les vélos sur le parking de la plage. Au pied de la dune, une large allée en bois ondule sur le sable brûlant. Pelles, râteliers et sceaux, planches de surf et bodyboards, cerfs-volants, raquettes et ballons, parasols et transats... tout est en libre-service. Plus besoin de tout trimbaler, il n'y a qu'à se servir. La possession individuelle de tels objets, si peu utilisés dans l'année, tenait vraiment de la folie collective.

Léchés par les vagues fraîches, mes pieds se contractent. Il me faudra un moment pour m'immerger. Les filles, elles, se jettent dans les rouleaux, couchées sur leur planche. Elles sont aussitôt refoulées vers la plage au milieu d'un bouillonnement d'écume qui vient crépiter sur mes orteils. Je garde mon tee-shirt bleu en lycra pour éviter de me badigeonner le torse de crème solaire et fais un courageux pas de plus vers le large. Doucement mais sûrement...

Après deux heures dans l'eau et quelques belles claques prises dans les rouleaux, douche, costard et resto gastronomique. De retour au camping sous une pleine lune, nous en salivons encore :

— Et toutes ces couleurs dans l'assiette ! se remémore Kémi en replaçant sa fleur dans les cheveux. Même les petits choux violets étaient trop bons !

— Vous avez remarqué que les légumes étaient savamment disposés dans l'assiette ?

— C'était comme un tableau ! renchérit Bunmi, sublime dans sa robe noire.

— Ça vous dit de faire un tour à la salle d'arcade avant de rentrer ?

Je passe au milieu des tables de baby-foot ou d'air-hockey et des machines et m'avance en direction des flippers. Cette petite pièce d'un euro à insérer était une barrière psychologique suffisante qui m'a empêché de rejouer depuis mon enfance. Ce soir, le monnayeur est enraillé et plus rien ne m'arrêtera. Je passe des heures avec les enfants à essayer tous les flippers jusqu'à réaliser les combos qui font dévaler toutes les billes à la fois ! L'esprit libéré de toute notion

d'argent, la frustration de perdre s'estompe et je prends un plaisir fou à actionner le lance-billes à la limite d'en tordre le ressort.

Les jours suivants au camping se déroulent quasiment à l'identique. Le matin, les filles partent souvent à l'accrobranche. En tant qu'ados, elles sont éligibles à toutes les activités. Mais comme il y a beaucoup de monde, la pratique est limitée à une heure par jour et par personne. Alors elles enchaînent avec la salle d'arcade, le mini-golf ou le magasin de jouets dans lequel elles s'adonnent à des jeux de construction. L'après-midi c'est mer ou piscine.

Au snack, derrière les bassins, nous pouvons réaliser nous-mêmes les gaufres et les crêpes. Tout est prêt et à volonté, pâte comme garniture. La barmaid du camping en charge des boissons alcoolisées est à notre disposition au besoin :

— Bonjour messieurs-dames. Voulez-vous goûter nos cocktails ? Un parfait mélange de spiritueux, de jus de fruits et d'infusion de plantes. Voici la carte.

— Volontiers, merci...

— Les fruits exotiques sont en revanche remplacés par du jus de pomme. Il y a une pénurie de bananes, d'oranges, de mangues et d'avocats dans toute la France.

— D'accord, ce n'est pas grave, relativise Bunmi... Je vais prendre le cocktail « Argent comptant ».

— Pour moi ça sera un cocktail « Argent liquide », s'il vous plaît !

— Puis-je voir vos pass ?

— On se croirait en période covid avec ce QR code d'actif à présenter, plaisanté-je.

— Je suis d'accord, c'est contraignant. Mais cette fois, ce n'est pas un pass imposé, mais le choix du plus grand nombre de tendre vers une certaine équité.

— Il y a pourtant des pays qui ne l'utilisent pas.

— En effet. D'ailleurs, dès que j'ai terminé la saison, je pars vivre en Norvège. J'ai vraiment hâte de découvrir un pays qui n'utilise aucun pass.

— L'Allemagne aussi vient d'évoluer vers un « modèle libre ». Elle a abandonné ses quotas de consommation !

— C'était bien était trop complexe à mon avis. Attribuer une valeur à chaque bien ou service et devoir scanner chaque produit avec l'application, c'était trop proche d'un comportement d'achat.

— Oui, le mieux est que la production soit régulée au niveau des entreprises suivant leur impact sur l'environnement et la quantité des stocks.

— Vous faites partie aussi d'une ODG ?

— Affirmatif !

Un soir, au restaurant, Shadé ne veut pas manger de lasagnes végétariennes comme nous. Qu'à cela ne tienne, elle part dans un fast-food prendre un burger végan et revient le manger avec nous au restaurant. S'asseoir en terrasse d'un bar sans rien commander, juste pour profiter de l'ombre ou pour déguster une glace acquise ailleurs, est devenu commun. Plus de prise de tête, nous sommes chez nous partout ! Dans les bars, nous pouvons nous servir sans attendre et sans limite. Seul l'alcool est à commander. Nous faisons plus de choses par nous-mêmes et à ce rythme, au bout d'un moment, nous nous lassons des restaurants. Alors nous faisons la cuisine au bungalow.

Sur le marché nocturne nous aimerions prendre plein de souvenirs à rapporter à toute la famille. La rue expose notamment des œuvres d'artistes que leurs auteurs proposent de reproduire pour ceux qui le souhaitent. Cela me réjouit que l'art soit ainsi offert au regard de tous et pas confiné dans les salles vides de collectionneurs. Mais à vélo, l'ennemi c'est le poids et après notre pause d'une semaine nous aurons à faire quatre jours de route pour rejoindre Bordeaux et rentrer en train. Nous sommes obligés de nous limiter. Donc pour moi ça sera juste un tee-shirt avec le motif d'une énorme tête de mort qui gerbe des billets à outrance. Petit sac et chouchous pour les enfants. Et pour Bunmi la robe de soirée qu'elle n'a pas eu le courage de rendre en magasin.

Nous regagnons Bordeaux par les pistes cyclables. Sur le chemin, un petit panneau indiquant une visite oenotouristique à 500 mètres nous interpelle. Nous entrons dans le domaine viticole et sommes reçus par une vigneronne passionnée par son métier. La visite se clôt dans la cave.

— Voici un grand cru classé dont le prix frôlait autrefois les quatre chiffres, renseigne la vigneronne en servant généreusement un grand verre à vin en cristal. Préparez-vous pour une expérience sensorielle rare !

— J'ai peur que nous ne soyons pas assez connaisseurs pour apprécier ce vin...

— Avec tous les kilomètres que vous avez parcourus à vélo, je suis persuadée que vous l'apprécierez à sa juste valeur. Je préfère l'offrir à ceux qui se donnent la peine de venir au domaine plutôt qu'à un restaurant ou à un magasin. Réaliser un grand cru nous demande beaucoup de travail, mais nous poursuivons la production car il est important de perpétuer le savoir-faire.

Nous dégustons lentement le vin et lui faisons honneur en savourant tous les

arômes qui s'en dégagent. Un moment inoubliable, en effet, qui nous pousse avec le sourire jusqu'à Bordeaux. Trois jours dans un parc d'attractions clôturent nos vacances. Finalement, quarante-huit heures suffisent pour nous lasser des manèges à sensations et nous rentrons en train un jour plus tôt. Le concept de première classe a disparu, toutes les rames sont identiques et le wagon-bar est en libre service.

Vendredi 6 août. 10 heures. Le lendemain de notre retour, alors qu'il reste encore beaucoup d'affaires à ranger, Bunmi me traîne à l'agence immobilière où elle a pris rendez-vous avant notre départ. Un employé nous reçoit dans son bureau avec un air bonhomme. Je lui trouve une ressemblance frappante avec le Chat de Geluck, sans trop cerner les traits qui m'amènent à faire cette étrange comparaison.

— Bonjour, madame et monsieur Augé. J'ai bien reçu votre dossier de demande pour une nouvelle habitation. Mais j'aimerais en savoir plus. Pourquoi souhaitez-vous déménager ? Des voisins exhibitionnistes ? Ou bien leur chat qui défèque dans votre potager ? glousse-t-il.

Il a mentionné un chat, ce n'est pas un hasard, j'ai le nez fin. Ma femme répond :

— Nous avons deux ados qui ont besoin d'une chambre plus grande et qui souhaitent une piscine.

— Une piscine en plus ? me plains-je doucement en levant les sourcils tout en dévisageant l'agent immobilier.

Il n'a pourtant pas d'embonpoint, pourquoi le Chat ? Bunmi poursuit :

— J'aimerais aussi une chambre d'amis pour ma mère ou mes frères quand ils viennent nous voir de Paris.

— Très bien. Tout d'abord, sachez que nous devons composer avec la disparité des logements. Toutes les maisons luxueuses sont réservées à la location touristique. Donc je n'ai malheureusement pas le château de Versailles à vous proposer, rit-il. Les autres sont octroyées selon de nombreux critères d'équité : famille ou personne seule, jeune ou retraité, distance avec le lieu du travail ou de l'école... Je vois donc cinq maisons dans le secteur de votre choix pour lesquelles vous pouvez postuler.

— On doit postuler ? C'est-à-dire ?

— Si une personne travaille à proximité, elle sera privilégiée. Et si tous les candidats sont aussi légitimes les uns que les autres pour ce bien, un tirage au sort les départagera. Vous aimez les jeux de grattage ? Trois maisons et c'est

gagné ! plaisante-t-il.

Est-ce l'humour qui le relie au personnage de fiction ? En tout cas, il illustre ce que je ressens à ce moment comme une dérive de l'Accès : la peur du licenciement n'existant plus, les langues se délient et les employés prennent leur aise, quitte à faire subir aux clients leur piètre humour. Bunmi fait défiler les maisons sur l'écran en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire :

— Grand mais beaucoup trop vieillot... Trop petit... Le jardin est nul... Trop près de la route... Cuisine moche... Où est le reste ?

— Désolé, je n'ai que cinq propositions pour l'instant. La demande est très forte actuellement car de nombreuses familles fuient les studios, les T1 ou les HLM. Mais soyez sans crainte, j'ai créé pour vous une alerte afin de vous avertir dès qu'un nouveau bien sera disponible. Hahuha !

Je suis agacé et ce type est cinglé. Je crois qu'il tente le bruitage d'une alarme. Moi je ne vois qu'une onomatopée dans une bulle flottant au-dessus de lui. Il renchérit :

— Hahuha ! Dès qu'il y en a un qui vous convient, faites-moi signe, vous pourrez postuler.

— Laissez tomber, on va faire bâtir, ça sera plus simple. Avez-vous des terrains à nous proposer ?

— L'objectif « zéro artificialisation nette » préserve les espaces naturels, agricoles et forestiers. Les terrains sont rares. Et quand bien même vous en auriez un, vous ne pouvez pas faire construire. À moins que vous bâtissiez votre maison de vos propres mains, précise-t-il en regardant les miennes avec un sourire ironique qui en dit long sur sa pensée.

Evidemment il trouve mes mains trop soignées pour la maçonnerie. Mais il s'est vu, lui, avec ses petites paluches qui l'empêchent de tenir sa souris correctement ? Pour un chat, c'est un comble !

— On fera appel à un constructeur, indique Bunmi.

— À vrai dire, les particuliers n'en ont pas la possibilité, explique-t-il en se balançant de droite à gauche sur sa chaise de bureau. Si les agences immobilières ne parviennent pas à répondre à la demande, nous faisons une étude en collaboration avec la mairie pour monter un projet de construction. Un architecte et un maître d'ouvrage prennent le relais avec un cahier des charges bien précis. Le logement doit être passif, donc de très basse consommation, réalisé avec des matières premières écologiques disponibles localement, et sa surface est déterminée en fonction du nombre de résidents. L'Accès c'est aussi l'équité. Mais libre aux architectes de faire des habitations rondes, carrées ou en forme de

champignon !

La similitude ne provient pourtant pas de son pif ni de ses oreilles...

— Tenez-moi au courant pour vos alertes, conclut Bunmi en se levant.

— Cha marche ! réplique-t-il en se laissant aller contre le dossier pendant qu'il desserre sa cravate.

Ah, ça y est, j'ai trouvé ! C'est sa cravate ridicule qui détonne avec sa veste !

Bunmi marche à vive allure en direction de la voiture garée sur le parking. Les talons de ses chaussures cognent les pavés du trottoir avec fracas. J'ai peine pour eux. Elle presse encore le pas, j'ai du mal à la suivre. Elle marmonne :

— C'est du n'importe quoi ! Il faut gagner au loto pour changer de baraque !

— Le truc c'est qu'on n'est pas prioritaires. À moins qu'on fasse un autre enfant...

— Si c'est toi qui le portes pendant neuf mois, ça me va !

Sur le retour, mon portable sonne. J'enclenche le mode mains libres :

— Salut frérot, ça va ?

— Ouais, très bien. Je suis avec maman. On voulait savoir si vous étiez bien rentrés de vacances.

— Oui, nous sommes arrivés hier, tout s'est bien passé. Et toi, quoi de neuf ? Tu fermes l'imprimerie pendant les congés ?

— Parle pas boulot, ça me saoule ! T'es au courant qu'à partir de septembre les patrons ne seront plus dispensés de journée partagée ?

— Non, je ne savais pas, on est déconnectés des actus depuis qu'on est partis. Tu vas choisir quel domaine ?

— Je veux même pas y penser ! Tu peux pas faire un truc avec ton ODG pour crier au scandale ?

— Je verrai, dis-je en riant. T'es satisfait de ton nouvel employé ?

— Oui très ! De toute façon, que ce soit l'employé ou le stagiaire, tout le monde se comporte comme si on était associés dans la boîte. Au début ça m'énervait, maintenant je m'en fous, je laisse faire. L'employé veut proposer l'impression 3D ? Allez, va-t-en pour trois mois de formation, ça me fera des vacances ! Le stagiaire veut mettre un canapé et une console de jeu pour les clients qui attendent ? Allez, fonce petit, mais débrouille-toi pour porter le canap !

Bunmi et moi rions dans la voiture. Je demande à mon petit frère :

— Mamie, papa et Monique sont-ils rentrés du Maroc ?

— Oui, les oiseaux migrants sont revenus le jour où vous êtes partis à vélo.

Ils ne vont plus toucher leur retraite leur permettant de passer l'hiver à Agadir. Ils ne découvrent l'Accès que depuis trois semaines et sont un peu perdus. Mamie a l'impression de partir comme une voleuse et a toujours peur de faire sonner le portique, mais sinon ça va.

Nous rions derechef.

— OK, je vais les appeler.

— À mon avis ils sont rentrés trop tard, ils ne pourront même pas acquérir un nouveau camping-car ou un portable dernier cri.

— Pourquoi ?

— Quoi ? pourquoi ? C'est la merde, c'est tout. Et ça ne fait que commencer. On a accès à tout, même aux emmerdes ! Allez, bye !

Dimanche 8 août. 9 h 45. Je suis réveillé par mon portable qui vibre sur la table de chevet. L'humanité, aussi diversifiée soit-elle, se restreint à deux types de personnes. Celles qui consultent leur portable avant d'aller aux toilettes... et celles qui le consultent sur les toilettes. Je fais partie du deuxième groupe.

L'application qui gère mon pass d'actif a envoyé une notification :

« En lieu et place de votre activité partagée habituelle, vous êtes convoqué pour une taille de haie dans le jardin d'un voisin nonagénaire. »

Je clique aussitôt sur « Refusé » puis le message suivant apparaît :

« Êtes-vous sûr ? Trois refus peuvent vous faire perdre votre pass pour un mois. »

Je valide sans hésitation le refus et me voilà contraint de me justifier, heureusement les arguments ne me font pas défaut :

« Je n'ai toujours pas taillé la haie de mon jardin, cette tâche est très physique, les journées sont trop chaudes. »

Je pensais m'être débarrassé du problème, mais il semble que cette fichue appli n'en a pas fini avec moi :

« En lieu et place de votre activité partagée habituelle, vous êtes convoqué pour participer, sur un créneau de quatre heures, au goudronnage de la route principale de votre commune. »

Il est vrai que cette route regorge de nids de poule et met à mal les amortisseurs. Je valide à contrecœur cette activité prévue lundi matin. Je me rends compte que la ferme urbaine démarrée en février est une aubaine, car je ne peux la considérer comme pénible. Mais je comprends aussi que je vais être recruté ponctuellement pour des tâches plus ingrates sans pouvoir me défilier.

15 heures. Mirko arrive chez moi à vélo, suivi de près de Willy qui gare sa

voiture en plein milieu de la rue. Il s'empresse de m'annoncer qu'il a repris contact avec son ami « l'indic » et compose illico son numéro, actionnant le haut-parleur. Ça sonne... Il attrape de son autre main une chemise rouge dans la voiture et me la lance. Son interlocuteur répond :

— Wesh ?

— Salut Arnold, c'est Willy ! Ça gaze ?

Mirko me murmure en fronçant les sourcils :

— Arnold et Willy ?

Je hausse les épaules en dépliant la chemise qu'il m'avait promise. Le présumé Arnold répond :

— Ça roule ma poule et toi, ça boome ?

— Grave. J'ai retrouvé ton numéro sur le bottin alors j'te bigophone.

— Allez bouffon, dis-moi ce que tu veux ?

— Je veux passer te voir avec un gadjo.

— OK, il me reste un peu de weed de ma conso perso mais pas bézef. Tu turbines toujours ?

— Ouais, je dessine des fringues trop stylées !

— Alors si t'es actif, ramène-moi de la tise.

— Dac. Ça va couper, je suis dans une cabine et j'n'ai plus de pièces...

Willy raccroche abruptement en ricanant, range son portable dans la poche puis nous regarde :

— Alors, lequel de vous deux va jouer le client ?

— Comment ça ? s'étonne Mirko.

— Il s'attend à ce qu'on lui achète du cannabis. Vous voulez comprendre comment fonctionnent les réseaux ou non ?

Le regard de Mirko est une réponse explicite. Je m'y colle et monte dans la voiture de Willy. Sur le trajet, j'ai tant de questions que je n'en pose aucune. Je suis hypnotisé par le sapin parfumé accroché au rétroviseur qui se dandine sur le titre des années quatre-vingt « We Are The World » que le radiocassette passe en boucle. Nous faisons un bref arrêt pour prendre une bouteille d'alcool puis nous nous dirigeons en plein centre-ville. Il se gare de travers devant l'Assurance maladie, sans gêne, warning allumé. Nous sommes à peine entrés dans le hall du bâtiment qu'une épaisse fumée aux effluves de résine et de musc me prend au nez et m'assèche les yeux. Je sais déjà que je vais devoir jeter tous mes vêtements à la machine dès que je rentrerai chez moi. Willy, bouteille à la main, me précède dans un couloir revêtu d'un tapis kitsch en gazon synthétique et crie

pour avertir de notre venue :

— Salut la Sécu ! Filez-moi un macaron d'handicapé pour le parking ! Sinon, c'est la prune !

Une fois dans ce qui semble être désormais un salon, la fumée s'intensifie. Des rideaux semi-opaques sont tirés et donnent une lumière rougeâtre à la pièce sens dessus dessous. Au milieu de l'épais brouillard, un homme habillé d'un k-way rose fluo est affalé sur un canapé en cuir marron, les jambes écartées. Willy le sermonne :

— Putain Arnold, qu'est-ce que tu fous en slibar ? On voit ton zboub ! Remets ton froc, bordel !

— Tu peux changer de chaîne tant que t'es debout ? Et toi le gonze, file-moi mon falzar, oui là, juste derrière toi, commande-t-il en me regardant.

Tandis que Willy change de chaîne en appuyant sur le bouton d'un vieux poste télé carré, je ramasse du bout des doigts le pantalon tout en reluquant un petit vinyle qui tourne toujours sur une platine bien que le diamant ait terminé sa course au centre du disque.

— La face B est bien meilleure que la face A, renseigne Arnold derrière moi avant de s'écrouler sur son canapé.

— Voilà ta gnôle ! dit Willy en donnant brusquement la bouteille. Mais tu devrais reprendre le taf. Moi, c'est ça qui m'a motivé au début. Ivresse à volonté ! Bon, tu pourrais au moins te lever !

— Chui flagada, j'peux pô... avoue-t-il en buvant un coup. C'est quoi cette bibine ? C'est pas tip top ! Et crois-moi, je bosse comme un malade mais chui pas déclaré, alors pas de pass d'actif.

— T'abuses, t'as fait de la Sécurité sociale un sacré taudis, houspille-t-il en rangeant une perceuse qui traîne par terre.

J'ai du mal à prendre mes marques et la situation me stresse. Je sens la sueur dégouliner sous mes aisselles. La fumée m'insupporte. J'ai l'impression que mes poumons sont les filtres à particules d'un véhicule diesel. Je scrute de toutes parts cet étrange endroit glauque, sale et chaotique, bloqué dans une bulle temporelle. Tout est vintage. Papier peint aux motifs criards, borne d'arcade pour jouer à Pac-Man, téléphone filaire, collection de Rubik's Cubes... ainsi qu'une affiche délavée au slogan ringard, clin d'œil aux anciens occupants : « La Sécu c'est bien, en abuser ça craint ». Sur un bureau couvert d'auréoles de café, la tour de l'ordinateur est flambant neuve mais l'écran est un énorme cube jauni. Alors que je m'apprête à soulever la souris, persuadé qu'elle cache une boule plutôt qu'un laser, ma main est détournée par un objet plat bien plus étrange :

— Est-ce une vraie disquette ?

— C'est toi la disquette !

Les deux amis se marrent. Je ravise ma curiosité.

— T'es con, ricane Willy en lui pliant du linge qui déborde d'une bassine.

— Bon, gadjo, raboule le fric, me lance Arnold en me fixant de ses yeux semi-ouverts. J'ai une boulette pour toi qui provient de ma conso perso. Je vais te faire goûter la marchandise. Prends le pétard que j'ai roulé sur la table basse. Tu verras, ça déchire grave ! C'est d'la bombe bébé !

La table est si embarrassée de déchets que je ne trouve pas le joint. Je reste à distance et entre dans le vif du sujet pour écourter la visite :

— Je suis navré, mais je ne vais rien pouvoir acheter aujourd'hui. Je n'ai pas d'argent, je ne sais même pas comment payer. Comment faites-vous ? Avez-vous converti vos économies en bitcoins ?

— Yo ! Sérieux, c'est quoi cette entourloupe ? D'où tu parles, camarade ? Qu'est-ce que tu me racontes là ? J'étais dans la rue avec Willy. Qu'est-ce que tu causes d'économies ? Fous le camp ! Lâche-moi les baskets !

— J'ai juste besoin de comprendre.

— Tu veux pas cent balles et un mars aussi ? Willy, c'est qui ce gonze que t'as ramené ?

— Il n'arrive pas à dormir, explique calmement Willy tout en débarrassant des assiettes sales dans l'évier. C'est médical, tu comprends ? T'as pas un ou deux tuyaux pour gagner un peu de caillasse ? Tu fais comment, toi ?

— OK, OK, je comprends mieux.

Il se tourne vers moi et je crois lire de la compassion dans son regard apathique. Puis il s'anime soudain :

— C'est bon, je vais t'aider ! T'inquiète, avec moi t'as décroché le pompon ! J'attire la tune comme les mouches !

— Alors t'es Crésus avec toutes ces mouches ! charrie Willy.

— Bah ! Non, rien à voir avec l'année dernière. Gagner un euro par jour est déjà une petite fortune en soi. Venez, je vous montre...

Arnold amorce une première tentative pour se relever mais en vain.

— Putain, chui foncé !

Willy l'aide à se mettre debout et l'accompagne vers l'ordinateur. Arnold trébuche malgré tout sur un pouf et soulève instantanément une myriade de particules de poussière qui voltigent dans la fumée, brillant dans la lumière que filtrent les rideaux rouges. Arnold s'assoit lourdement sur la chaise de bureau, puis repositionne sa souris. Gagné ! Aucun laser rouge ne se réfléchit sur la

table, c'est bien une boule qui dirige le curseur. L'écran s'allume bruyamment. Il s'excite :

— C'est parti mon kiki...

Des photos défilent à l'écran : un tableau, un chien, des jeunes qui font la fête, un jouet... À chaque fois, Arnold valide l'image. Puis soudain, la tête d'un homme passé à tabac me choque au plus haut point.

— Ah ! Celle-là, je la supprime.

— Tu fais quoi au juste ? questionne Willy.

— Je suis modérateur de contenu. Je gagne quelques ronds en nettoyant le web. Faut que je supprime les décapitations, la pédophilie, les photos trash d'accident de voiture... T'imagines même pas tout ce que j'ai déjà pu voir. Une fois j'en ai gerbé ! Mais ça permet au moins d'acheter ta came en fin de mois.

— Qui te paye pour ça, mon pauvre ami ? demande Willy, outré, en posant sa main sur l'épaule d'Arnold.

— Ché pô... Sûrement le prestataire d'un prestataire d'un prestataire des géants du web. Un truc comme ça. Ceux en Amérique, qui ont encore du blé. Ils sont toujours à la recherche de la main-d'œuvre la moins chère du monde. Avant c'était à Manille qu'ils faisaient ce boulot de merde. Mais devine quel est maintenant le continent où la main-d'œuvre est la moins chère du monde entier ? De l'univers, même !

— L'Europe ?

— Bingo ! C'est un taf craignos à mort qui rend fou. Mais je gagne 0,00032 ETH pour 25 000 images triées par jour. C'est l'équivalent d'un euro en cryptomonnaie.

— Et avec ça, tu te payes ta beuh et de la viande ?

— Juste la beuh, pas assez pour le reste. C'est pour ça que je suis officiellement inactif et que j'ai pas droit à la picole. Pas le temps de visualiser les images et de bosser à côté. Puis si t'es pas raide def' tu peux pas faire ce job.

— Donc tu profites du système de l'Accès et tu bosses pour un pays monétaire ?

— Ouais, c'est mortel !

— Tu connais d'autres moyens de gagner du fric ?

— Le démarchage téléphonique pour l'étranger. Faut bien parler anglais, c'est pas mon cas mais il y en a plein qui le font. Il paraît qu'un humoriste américain se fout de l'accent des Français qui font du phoning. Bande de bâtards !

— Qui est ton dealer ? demande Willy.

— Il n'y a plus grand-chose qui passe par les frontières, on est trop fauchés en

Europe. C'est une production locale.

— Ah bon ? Tu pourrais me présenter ton dealer ? insiste-t-il.

— Petit chenapan ! Tu veux me piquer mon business ou quoi ? Tu me la fais à l'envers ? Tu veux garder ce client pour toi, dit-il en me montrant de la tête.

— Un cageot entier de vin.

— Tu me prends par les sentiments ! Vendu ! Le type fourgue sa came pas loin d'ici tous les jeudis. Dis-lui que tu viens de ma part.

— Comment le reconnaître, tu as une photo ?

— Ouais, mais j'ai pas encore fait développer la pellicule.

— T'es con ! rit Willy.

Arnold va sur un réseau social et affiche la photo de l'individu. Je reste de marbre mais ma respiration se coupe. Le visage du dealer ne m'est pas inconnu. Dans ma tête tout se mélange, s'entrecroise. C'est l'embouteillage. Je n'ai qu'une hâte, le voir et lui faire passer un sale quart d'heure...

— Bon, merci mon poteau, dit Willy. Et fais un peu de ménage, merde ! Ton contreplaqué colle au point que j'ai déchaussé deux fois mes mocassins ! On s'arrache. Tchuss ! dit-il en prenant la direction de la sortie une poubelle à la main.

— Tchuss ! On se bibop !

Avant de quitter la pièce, je remarque, accroché au mur, un pêle-mêle en liège recouvert de petits insignes métalliques.

— Sympa ta collection de pin's !

— C'est toi le pin's !

Le rire à gorge déployée de Willy résonne dans tout le couloir.

13.

Imprévu

Lundi 9 août. 8 h 30. Les congés terminés, je me rends à pied au centre du village pour ma journée partagée. Les engins sont déjà sur le parking. Après un café avec l'équipe de professionnels, on me fournit une tenue, un casque, des lunettes et des chaussures de sécurité. Dans un premier temps, je bloque la circulation pour que les machines se mettent en place. Puis je me retrouve avec un racloir dans les mains. J'écoute attentivement les instructions, j'observe et je me place derrière le camion-benne qui dépose l'enrobé brûlant sur une moitié de la route. À l'aide du racloir, je gratte le goudron pour faire le joint avec l'autre partie de la route. Puis quelques coups de pelle pour enlever le surplus de bitume et quelques allers-retours sur le tronçon en chantier. Je suis satisfait de prendre part à la remise en état de cette route que j'emprunte plusieurs fois par jour. Mais les heures passent et le soleil file au zénith. Coincé entre la chaleur de l'enrobé et les rayons du soleil à la verticale, je travaille dans une fournaise. Ma tenue de chantier fait office de papier aluminium pour me cuire à l'étouffée. Les deux litres d'eau que j'ai déjà absorbés fuient par tous les pores de ma peau. Le travail est éreintant, mes gestes se font plus lents et moins précis. Je parviens à prendre sur moi jusqu'à ce que la minuterie du four sonne enfin midi. On me remercie pour le travail accompli et on me convie à un casse-croûte. Mais je n'ai qu'une hâte, me doucher et manger tranquillement dans la fraîcheur de ma maison.

N'ayant plus de cours de méditation à dispenser aux enfants pendant les vacances, je rejoins l'après-midi la ferme urbaine afin de combler mes heures hebdomadaires. Sous les serres, c'est le grand rush pour cueillir les tomates. Rondes, longilignes ou déformées, de petites à énormes, rouges, vertes, jaunes ou noires... L'équipe présente une jolie diversité elle aussi : un prêtre, un rugbyman, un repris de justice, mon nouvel ami apiculteur et moi. Tandis que nous avançons dans une jungle de pieds de tomates s'élevant à plus de 2 mètres, les discussions vont bon train :

— C'est une peine de travaux forcés pour conduite sans permis, explique le repris de justice en récoltant avec nonchalance. J'en ai pour un mois.

— Tu as de la chance, tu arrives le jour de récolte, lui fait remarquer l'apiculteur. La semaine dernière on s'est cassé le dos à tout désherber. Est-ce que tu as aussi été de corvée pour le nettoyage des égouts ?

— Non, je ne suis pas récidiviste. J'ai assuré une matinée de ramassage des

poubelles, mais elles sont presque vides, comparées à l'année dernière.

— J'ai en effet remarqué que le camion passe de moins en moins souvent, souligne le prêtre.

— Dis-moi, est-ce que curé est un vrai métier dans l'Accès ? questionne le rugbyman.

— Bien sûr ! répond-il avec de gros yeux. Je dois faire ma demi-journée partagée, mais à part ça, tant que je rends un service à une partie de la société, c'est un travail comme un autre.

— Et le dimanche, ça compte double ! s'amuse l'apiculteur.

— Et rugbyman, c'est considéré comme un vrai métier ?

— Mais oui ! Je t'avoue que le sport professionnel s'est bien amélioré. Il n'y a plus de staff qui s'agite autour des joueurs, il n'y a plus de pression pour obtenir les meilleurs sponsors. Si t'es bon et que t'es sélectionné, alors tu peux vivre de ta passion et faire vibrer tes supporters. Mais à part ça, c'est comme pour toi. Tant que tu remplis des églises et que je remplis des stades, nos heures sont prises en compte.

— Pour ma part, intervient-il, le samedi soir je joue avec mon groupe de rock dans des pubs ou des cafés. Le temps de notre prestation est lui aussi pris en compte dans le calcul de nos heures.

— En fait, vous êtes tous les trois intermittents du spectacle ! ironise l'apiculteur.

— C'est une façon de voir les choses, dit le prêtre en souriant.

Les bras chargés de cageots, j'emboîte le pas de mon binôme. Je profite de son expérience d'ex-juriste pour lui poser une question :

— Es-tu au courant que des échanges de monnaie continuent à avoir lieu au sein de l'Accès ?

— Oui, et de toutes sortes ! Bitcoins, ethereums, dollars et même des monnaies locales.

— Penses-tu qu'elles devraient être interdites ?

— Quand nous sommes actifs, nous passons un contrat de réciprocité. Nous nous engageons à mettre nos services à disposition des autres pour pouvoir profiter des leurs. Donc utiliser en parallèle de la monnaie s'apparente à de la concurrence déloyale envers le système a-monétaire. Nous avons un devoir de loyauté envers les valeurs de l'Accès. Sans quoi nous repartons dans les travers et les dérives d'un monde monétaire sans même apprendre de nos erreurs. Pour le dire plus clairement, les abeilles ne font pas de business avec les fourmis.

Elles sont fidèles à leur ruche.

— D'après toi, les inactifs sont-ils légitimes à utiliser l'argent ?

— Bigre ! Encore moins ! Ils profitent mielleusement de notre labeur et devraient en plus obtenir des avantages du système marchand ?

Le soir, c'est auberge espagnole dans le parc du Stade d'eaux vives. Je dépose mon plat sur une table ombragée :

— Et voilà une salade de quinoa et de blé.

— Tu as du blé ? C'est autorisé, ça ? plaisante l'apiculteur.

— J'ai ajouté quelques feuilles d'oseille !

— Bonne idée d'avoir mis des « pognons » de pin ! J'adore ça ! J'espère que tu n'as pas eu la main légère sur la « maille-onnaise ».

On ne joue décidément pas dans la même cour. Je jette l'éponge.

Mardi 10 août. Un électricien que l'on n'attendait plus arrive à l'improviste en début de matinée pour réparer le portail :

— Je suis navré mais c'est un composant du circuit imprimé qui a cramé. Sûrement à cause de l'orage.

— Pouvez-vous le remplacer ?

— La pénurie de composants électroniques fabriqués en Chine touche notre secteur de plein fouet. Je suis dans l'incapacité de le remplacer pour l'instant, désolé.

Je relativise. Un portail électrique me paraît finalement plutôt superflu, de nos jours. Autant le laisser ouvert. Mon téléphone vibre. SMS de Willy : « RDV jeudi après-midi pour parler au dealer et faire avancer l'enquête ? »

En attendant la rentrée scolaire pour reprendre mes cours de méditation, je rejoins l'appel du village à se réunir pour une journée de jardinage. Nous débarrassons les pots de leurs fleurs fanées pour y planter du thym, de la menthe, de la ciboulette et du fenouil dont pourront profiter les villageois. Ensuite, nous décidons des arbres fruitiers que nous mettrons en terre mi-octobre.

Ce soir, c'est cinéma avec les filles. À l'entrée, le personnel vérifie notre pass d'actif. Nous jetons un coup d'œil sur le box-office et le nombre de places disponibles dans chacune des salles. Nous décidons à l'unanimité d'aller voir *Toute la vie pour apprendre à mourir*. L'histoire d'un guerrier tibétain au VII^e siècle qui se rend compte à ses dépens qu'il vit simultanément dans des corps et des époques différents. L'une de ses vies se situe dans notre siècle au

cœur d'une société postmonétaire. Avant de gagner la salle obscure, nous profitons du buffet des confiseries pour nous servir popcorn et boissons.

Mercredi 11 août. Ce matin je vais chez ma coiffeuse. C'est une chance qu'elle ait souhaité continuer à exercer son métier. Comme la grande majorité des personnes, elle ne travaille pas dans le but de valider son pass d'actif, mais bel et bien parce qu'elle aime son métier, qu'elle a besoin de contact social et de se sentir utile. Elle a seulement embauché une employée supplémentaire pour alléger ses heures et avoir plus de temps pour parfaire sa pratique en suivant des formations. Pour ma part, j'ai ajouté le shampoing dans mes habitudes.

L'après-midi, j'emmène Shadé, Kémi et leur meilleure amie au bord d'un lac aménagé pour la baignade. L'utilisation des toboggans est enfin exemptée de ticket. Je ne boude pas mon plaisir. Mais les filles ne m'imitent pas. Je suis persuadé qu'elles ont honte de leur père qui s'amuse comme un gosse.

Et parce que je peux être aussi sage que fou, le soir je vais au dojo proposer une heure de méditation aux adultes.

Jeudi 12 août. Le ciel est couvert mais la chaleur étouffante. Je marche dans le centre-ville de Pau à côté de Willy. Nous cherchons le dealer qui ne devrait pas être loin. Les nombreuses boutiques de décoration, les bazars et les épiceries spécialisées qui bordent l'allée piétonne sont en libre-service, aucun commerçant n'est présent. Plutôt que de faire les cent pas, ils gèrent le stock puis repartent à d'autres occupations. Nous faisons deux fois l'aller-retour sur le boulevard des Pyrénées sans croiser notre homme. A la recherche d'un peu d'ombre, nous montons dans un bus pour rejoindre la place Clémenceau. Nous décidons de patienter dans un magasin multimédia. Je me détache de mon partenaire absorbé par les vinyles et rejoins le rayon sonorisation pour découvrir les nouvelles enceintes immersives qui projettent le son à 360 degrés. Tandis que je m'attarde sur l'une d'entre elles, une conseillère affable avoisinant la quarantaine vient à ma rencontre :

- Bonjour, puis-je vous aider ?
- Bonjour, oui, je souhaite un meilleur son pour la télé.
- Qu'avez-vous comme matériel actuellement ?
- Un ampli et deux enceintes.
- Dans ce cas, je vous invite à les apporter ici pour un échange.
- D'accord.
- Mais vous savez, une sonorisation audio est déjà très confortable. Peut-être n'avez-vous pas nécessairement besoin de la gamme au-dessus ? suggère-t-elle

avec beaucoup de gentillesse.

— En fait, ces enceintes diffusent le son tout autour.

— C'est exact, reconnaît-elle avec un large sourire. Et les prochaines l'enverront probablement aussi de haut en bas, vous obligeant à revoir encore votre dispositif.

— Euh... oui, peut-être.

— Entre vous et moi, confie-t-elle d'une voix posée, je ne trouve pas que le film soit meilleur si l'on reçoit le son dans le dos ou de profil. Connaissez-vous le minimalisme ?

— Pardon ?

— C'est un mode de vie qui consiste à ne garder que l'essentiel. Pour certains, ne posséder qu'une quinzaine d'objets dans leur lieu de vie est suffisant. Être minimaliste, c'est avant tout simplifier sa vie. En tant que conseillère et aussi thérapeute, je trouve que c'est très inspirant. Puis-je vous proposer une sélection de livres expliquant ce nouveau courant de l'art contemporain ?

Elle est si cordiale, enthousiaste et passionnée que j'hésite à lui dire non. Par chance, Willy arrive à cet instant et me sauve la mise. Une fois à l'extérieur, je lui raconte l'échange que j'ai eu avec la conseillère-thérapeute. Willy explose de rire :

— C'est mortel ! Moi, c'est la semaine dernière qu'on m'a mis la pression. J'ai becqueté dans un fast-food car il y avait eu enfin une arrivée de barbaque. Au comptoir, le gadjo voulait absolument que je goûte le burger végan. Il était végan et avait trouvé sa vocation en tant que serveur et influenceur.

— Du coup, tu l'as pris ?

— Bien sûr que non ! Et à la fin du repas, il est venu me voir, ce con, et m'a avoué qu'il m'en avait refilé un sans que je m'en aperçoive ! Qu'il soit maudit !

— Ça c'est bien joué ! dis-je en riant.

— Mais tu vois, au final, j'y retournerai manger leur saloperie au soja ! De toute façon, la viande est trop rare.

— Et je suis sorti sans enceinte ! Comme quoi...

Soudain, sur un banc, j'aperçois un homme plongé dans sa lecture, partiellement caché par son magazine. Je glisse à Willy :

— C'est lui. Oui, c'est sûr !

— Laisse-moi faire !

Willy me prend de court, fond sur lui et le somme de parler :

— Hé ! Toi, le petit charbonneur, il faut qu'on cause !

— Quoi ? Qui êtes-vous ? demande le jeune homme un instant décontenancé à

la fois par le ton agressif de Willy et par ma présence. Puis il retrouve son flegme habituel et nous regarde avec indifférence.

— Si tu ne coopères pas, je vais te choper par le colbac et te distribuer une série de torgnoles, menace abruptement Willy.

— Ça suffit Willy ! dis-je en l'écartant avec mon bras. Laisse-moi au moins faire les présentations, sinon on ne va pas y arriver. Willy, voici Réré, mon voisin. Réré, je te présente Willy qui bosse avec nous à l'ODG.

Réré ouvre la bouche comme pour parler, mais Willy coupe court :

— Je te préviens, le gonze, provoque Willy, n'essaye pas de nous entuber !

Après quelques secondes de silence, Réré marmonne juste un long « Hum... » avec un signe lent de la tête de haut en bas.

Entre Réré, toujours au fond du temps, et Willy en avance sur le rythme, je me retrouve à mon insu chef d'orchestre avec pour mission de faire sonner tout ça. Mais le problème, c'est qu'ils ne jouent pas la même musique. L'un est au reggae quand l'autre fait du métal. C'est la cacophonie, les notes sont dissonantes et le tempo s'affole. En tant que batteur et gardien du rythme, cela me hérissé les poils. Je prends Willy à part et lui ordonne de cesser de donner de la voix à tout va. Il me prend de haut mais obtempère. Je réduis la cadence pour m'ajuster au métronome naturel de Réré et rejoue le morceau depuis le début :

— Désolé, on veut juste discuter. T'es OK ?

— J'ai le choix ? demande-t-il en se grattant calmement la nuque.

— J'ai fait le rapport avec tes trois tentes dans le jardin et ta présence ici. Je sais que ce sont des serres et que tu ne fais pas pousser des concombres. Tu me suis ?

— Tu vas me balancer aux flics comme producteur et vendeur de cannabis ? questionne-t-il l'air déçu.

— Non, non, pas du tout ! Je m'en fous de ce que tu fais, ce n'est pas mon problème. Je veux juste te signaler que j'ai compris que tu travaillais là-dedans et j'en ai déduit que tu étais à même de nous informer, dis-je pour ne pas griller Arnold.

— Ça pue le chantage tout ça.

— Tu as ma parole, je ne dirai rien, OK ? Je veux juste que tu nous éclaires.

— Sur quoi ?

— Sur la circulation de la monnaie qui perdure dans l'Accès. L'ODG5 doit rendre un rapport avant septembre au Conseil européen. On aimerait aider au mieux et clarifier cette pratique.

— La Commission européenne, tu veux dire ?

— Oui, peut-être. Comme tu... enfin, tu vois, tu as de l'argent, des bitcoins... tu pourrais nous renseigner mieux que personne.

— Tu veux savoir quoi exactement ?

— Commence par me raconter comment t'est venue l'idée de convertir tes économies en cryptomonnaie.

Réré soupire, prend le temps de refermer son livre et raconte à son rythme :

— Sais-tu à quel point il est difficile de se garer à Paris ?

— Oui, j'en ai déjà fait la douloureuse expérience !

— À 18 ans, alors que je faisais mes études dans la capitale et que je vivais dans un immeuble, je louais ma place de parking dont je n'avais pas besoin. Comme ça rapportait bien, j'ai monté ma société et j'ai fait un crédit pour acheter trois garages que j'ai proposés à la location. J'ai investi tout l'argent et contracté d'autres crédits pour acquérir encore plus de boxes. Je remboursais par un roulement de dettes et en cinq ans j'avais une centaine de garages en location dans toute la capitale. Ensuite, je suis venu dans le Sud-Ouest prendre ma retraite à 23 ans parce que le coût de la vie y est bien moins cher. Et alors que je menais la dolce vita, j'entends parler d'un monde sans argent. Ce fut le choc ! C'était pourtant d'une évidence absolue ! Ça résolvait tant de problèmes que je savais pertinemment que ça allait passer tôt ou tard, mais foutre tout mon business à l'eau du jour au lendemain...

— Pourquoi es-tu venu dès la première réunion de l'ODG ?

— Fallait que je comprenne mieux que tout le monde comment ça allait se mettre en place. Mon but a toujours été de profiter de l'Accès comme j'ai profité du capitalisme. C'est ça qui m'anime, me fait vibrer ! Avoir le dessus sur le système !

— Du coup, tu as décidé de convertir tes économies en bitcoins avant qu'elles ne servent plus à rien ?

— Je me doutais que certains produits allaient manquer ou ne seraient plus accessibles. Et que seul l'argent pourrait procurer des avantages de taille dans l'Accès.

— Et pourquoi tu deales à présent ?

— En tant que consommateur de cannabis, j'ai vite saisi que ça allait être extrêmement compliqué de m'approvisionner. J'ai alors réalisé ma plantation personnelle. Et pour continuer à me procurer tout ce dont l'Accès ne me permettrait plus, comme je ne voulais pas liquider d'un coup mes économies, j'allais avoir besoin d'une rentrée régulière d'argent. Donc j'ai cultivé plus que de besoin.

— Je vois... Ce qu'il nous est vraiment nécessaire de connaître pour avoir une idée sur l'étendue des réseaux, c'est le nombre de clients que tu as. Et aussi le nombre approximatif de dealers dans la ville.

— Suffisamment pour menacer le système même de l'Accès, crois-moi. Si on regarde sur un plan national, il y a un million et demi de consommateurs réguliers. Autant de personnes qui ont rompu leur contrat de réciprocité pour devenir inactives et qui s'efforcent par tous les moyens de gagner un peu d'argent. Certains qui touchent aux drogues dures, cocaïne ou héroïne, ont même fui l'Accès pour avoir leurs doses et vivent misérablement de l'autre côté de l'Atlantique.

— En étant objectif, penses-tu qu'il faut légaliser l'argent ?

— Surtout pas, sinon c'est la porte ouverte à toutes sortes d'arnaques, de faveurs, pistons, pots de vin, avantages.... Il faut juste légaliser le cannabis puis interdire strictement l'échange monétaire. Et je t'avoue que ça m'arrangerait car je n'aime pas être dans l'illégalité. Mais si l'argent n'est pas retiré suffisamment vite de l'Accès, alors c'est foutu. Pour tout te dire, je pense même que c'est déjà trop tard ! Cette monnaie est une gangrène qui se propage à grande vitesse. Quand l'argent rentre sur le territoire, tout le monde en profite car il ne reste jamais bien longtemps dans le même portefeuille. Que ce soit pour la drogue, la viande, des abus de pouvoir... et maintenant, avec toutes les pénuries en cours, c'est l'occasion de mettre la main à la poche pour avoir ce que les autres n'arrivent plus à se procurer... Mais c'est encore plus grave que ce que tu penses. Les riches qui s'étaient exilés reviennent en nombre en Europe. Ils profitent d'une main-d'œuvre clandestine bon marché prête à tout pour gagner quelques dollars. On voit même apparaître des prostituées avec un visa de tourisme qui s'installent dans certains quartiers. L'argent n'a pas dit son dernier mot et risque de consumer l'Accès de l'intérieur avant même que les politiciens ne réagissent. Et ce n'est que la partie émergée de l'iceberg car l'Europe s'appauvrit. Les pénuries sont de plus en plus importantes. C'est bientôt la fin d'une expérience mémorable. Je le regrette un peu, c'est vrai. Mais au moins, on aura connu pendant une année l'extase de faire des courses gratuites et laissé de côté un instant les soucis liés à l'argent et ça, c'est le kif total !

— « C'est le kif » ! s'exclame Willy. Enfin une expression que je comprends !

Voilà que ces deux-là ont enfin accordé leur violon ! Mieux vaut tard que jamais.

Vendredi 13 août. Je pars marcher en forêt. J'ai besoin de réfléchir, de mettre

les choses au clair. Tout ce que m'a rapporté Réré m'a fortement impacté et je n'en ai pas dormi de la nuit. L'abolition de l'argent est l'un des plus beaux défis que l'homme ait jamais relevés. Mais il est déjà menacé par la cupidité et par la dépendance à certains produits. Ça me rend malade, j'en ai envie de vomir. Une Europe sans argent n'est plus, si l'argent circule. Sommes-nous de simples cobayes qui allons droit à notre perte en étant la risée du reste du monde ? Je me surprends même à réfléchir à la manière dont nous allons rebasculer dans une société monétaire. Je me dégoûte ! Mes pensées tournent en boucle dans une dangereuse spirale négative. Je ne marche plus, je traîne des pieds. Je ne me dirige plus, j'erre sans but. Je suis las de la cupidité des hommes. Désabusé par le pouvoir de l'argent. J'ignore où je suis et je m'assois sur un rocher... À moins que ce soit un tronc d'arbre ou une butte de terre, peu importe... Je ferme les yeux. Je me concentre sur ma respiration... Pétrole, cannabis, billets... Raté, mon esprit s'est évadé. Je me focalise de toutes mes forces sur ma respiration... Arnold, Willy, Réré... Inspiration... Expiration... Je me bats pour rester concentré. Ne plus me laisser distraire, sortir, grâce à l'observation des sens, du flot incontrôlé de tout ce qui me passe par la tête.

Une heure plus tard. Mes pensées n'alimentent plus le brasier de mon désarroi, alors ce dernier se consume et tombe en cendre. Il fait place à une paix intérieure. Un équilibre parfait du corps et de l'esprit. J'ouvre les yeux. Je suis assis sur un vieux pneu délaissé au milieu de la forêt. Tout comme lui, je suis crevé et je comprends que quelque chose ne tourne pas rond. Je me lève. Je n'ai plus peur. Je ne suis ni triste ni en colère. Je repense à l'avènement de l'Accès que l'on ne peut tuer qu'avec de l'argent. Je ne vois, dans sa mise en danger, que de l'ignorance. Un attachement viscéral à une religion vieille de plus de quatre mille ans. Mais la religion de l'argent n'a de valeur réelle que dans la folie, dans l'imagination et par l'adhésion de tous. Alors c'est décidé. Quoi qu'il arrive, je prêcherai jusqu'à mon dernier souffle l'athéisme monétaire... Et, pour ce faire, Willy peut m'être d'une aide précieuse.

Samedi 14 août. 15 heures. Réunion de crise à la maison :

- Bonjour Aude, merci d'être venue. Vos vacances à Biarritz se sont bien passées ?
- Cette année, nous sommes allés à Bilbao.
- Depuis Pau c'est pratique, il n'y a que de l'autoroute.
- Oui, en effet. Et mon mari s'arrêtait à tous les péages. C'était drôle, il n'avait même pas percuté que les barrières étaient relevées.

— J'ai aussi de vieux réflexes, dis-je en riant.

— Nous n'avons plus notre appartement de Biarritz. L'Accès nous a obligé à en laisser le droit d'usage. Les maisons de vacances ont toutes été mises à disposition des résidents car il y a une forte demande sur la côte et la station balnéaire manquait de logements décentes.

— Mes grands-parents ont une résidence secondaire dans le Gers. Comme elle a été construite par leurs ancêtres et appartient à la famille depuis plus de cent ans, ils ont le droit d'en rester propriétaires. Mais, à moins d'y vivre, on ne pourra pas en hériter.

Mirko débarque avec fougue :

— Salut ! C'est bien ici la résistance ? s'exclame-t-il le poing levé.

— Bienvenue au quartier général !

— J'ai apporté les munitions, annonce Willy en portant un carton.

Il le pose sur la table du jardin, l'ouvre sans délicatesse, en sort un tee-shirt noir et me le lance à la figure.

— Tiens, voilà le tien ! Du M pour Aude et Bunmi, prenez ceux-là, ils sont plus cintrés... Un S pour Shadé et un XS pour Kémi.

Tandis qu'il continue la distribution, je déplie mon tee-shirt. Sur le devant, un texte blanc en capitales annonce fermement : « ICI, VOTRE ARGENT N'A AUCUNE VALEUR ! »

— C'est parfait ! Je le mettrai pour le concert de ce soir et aussi dimanche.

— Bougez pas, demande Bunmi, je vous prends en photo pour lancer la manif de demain sur les réseaux.

— J'ai partagé sur le portail de l'ODG les coordonnées de la fabrique, précise Willy, pour que tout le monde puisse se procurer ces tee-shirts.

— Maintenant que nous avons enfilé nos armures, dis-je en m'asseyant sur la table de jardin, démarrons la réunion. Êtes-vous pour ou contre la légalisation du cannabis ?

— Nous ne sommes plus dans une logique de pour ou contre, explique Aude, mais dans une réflexion pour savoir quelles initiatives peuvent être mises en place pour que chacun y trouve son compte.

— Ça roule ! dit Willy. Alors on autorise la beuh, comme ça mon pote Arnold ne taffera plus comme un esclave pour les ricains !

— D'accord il peut être toléré, obtempère Bunmi. Mais préparez-vous, car ce n'est pas de la prévention sur les dangers du cannabis mais une véritable propagande qu'on va impulser !

— À commencer par l'école, précise Aude, il faut que les jeunes comprennent

que cela altère le bon développement du cerveau. Consommer de l'herbe ou du shit affecte la mémoire, l'intelligence et la santé mentale.

— Sans oublier son caractère addictif, appuie Mirko, l'affaiblissement du système immunitaire et les risques de cancer liés au tabagisme. De nos jours, fumer est ringard ! Ça appartient à une autre époque et il sera bon de le mettre en avant.

— Pour résumer, dis-je pour récapituler, on tolère la pratique tout en informant massivement sur les dangers. Tout comme pour l'alcool et le tabac. Et d'un autre côté on interdit strictement tout échange monétaire, qu'il soit virtuel ou physique, sous peine de sanctions pénales.

Nous passons l'après-midi à réaliser un document en bonne et due forme pour le soumettre à l'ODG5 européenne qui compilera les données et les rapports de toutes les assemblées. Nous savons que la démocratie citoyenne sera très réactive pour étudier le projet. Espérons que les politiciens le soient tout autant.

Le soir, j'entraîne ma petite famille et mes amis dans un pub où m'attendent les autres membres de mon groupe de rock. Ils sont briefés et portent le même tee-shirt que moi. Tandis que Jon, le chanteur, met le feu et fait chanter la foule, les guitaristes échangent quelques mots tout en jouant :

— T'es fort aujourd'hui ! dit Antonio.

— Ouais... ché pas... répond Ritchie modestement.

— Non sérieux, tu es très fort ce soir !

— Merci !

— Beaucoup plus fort que d'habitude ! crie-t-il en se dirigeant vers la table de mixage puis en baissant le volume de la guitare de Ritchie. Voilà, c'est beaucoup mieux, tu étais beaucoup trop fort, on ne s'entendait plus !

— Salaud ! J'y crois pas putain, même dans un monde sans argent tu te paies ma tête !

En arrière-plan, je suis mort de rire et je peine à garder le rythme. Par chance, nous arrivons au bout du morceau. Je fais un appel en sextolet sur la caisse claire, fait résonner les cymbales de plus en plus fort jusqu'à ce que les fréquences fassent vibrer les chopes de bière. Dernier fil sur les toms pour terminer à l'unisson sur une dernière note. L'arrêt est net. Avant d'enchaîner sur le titre suivant, Jon s'adresse au public avec rage :

— Notre société moderne est bafouée par la circulation clandestine du fric. Ici, votre argent n'a aucune valeur ! Rendez-vous demain à 14 heures sur la place Royale pour défendre les valeurs de l'Accès ! On va faire du bruit ! Soyez-en !

La foule applaudit et crie son soutien. Willy distribue les tee-shirts dans la salle. La contre-attaque est en route...

23 h 30. En fin de concert, je suis exténué et affamé. Je n'ai pas récupéré de ma dernière nuit blanche.

— C'est ma tournée ! prévient Jon descendant en sueur de la scène.

— Tu ne risques pas de te plumer ! ris-je en lui tapant dans l'épaule.

— Ouais ma poule. Maintenant prends ce verre, que je te refille la grippe à bière !

Je bois cul sec, passe les clés à Bunmi, puis nous nous éclipsons. La gratifieria étant ouverte en permanence, un détour s'y impose. C'est la première fois que nous y traînons de nuit. Les alcools et l'informatique ne sont pas accessibles. Seuls quelques vigiles rôdent avec un œil sur les rares clients. Je jette mon dévolu sur des noix de cajou, un pâté végétal et un bout de pain que je mange sur place, le temps que les enfants s'entendent sur le petit déjeuner du lendemain. Bunmi, quant à elle, me rejoint avec du sel pour la machine à laver et de l'adoucissant pour le lave-linge. Je lui fais aussitôt remarquer :

— On ne prenait pas ces trucs là avant !

— Non et alors ?

— Rien, je constate, c'est tout.

Les jours suivants vont si vite que j'ai du mal à suivre. Les manifestations prennent de l'ampleur chaque semaine dans toute l'Europe pour presser les politiciens d'agir. Les médias s'emparent du sujet, comme à l'accoutumée, avec les mêmes mots, les mêmes formules, les mêmes invités. Les différentes assemblées des ODG nationales ont fait le même constat que nous avec, illustration à l'appui, l'exemple des Pays-Bas où le cannabis est toléré et qui est le pays dans lequel l'argent circule le moins. Le rapport officiel de l'ODG est finalisé in extremis. La Commission européenne se réunit le 15 septembre pour voter les nouvelles lois : cannabis toléré sur tout le continent. Échanges monétaires strictement interdits sous peine de poursuites.

Dès le lendemain de l'annonce, le boucher renonce à vendre de la viande clandestinement et le concessionnaire automobile refuse d'être soudoyé. Les consommateurs de drogue cessent leur activité avec l'étranger, cultivent pour leur consommation personnelle et se ruent sur un emploi correspondant à leurs goûts et compétences pour obtenir le précieux pass d'actif. Puis, tout comme l'ont été les délits financiers, de vols ou d'escroquerie, les dossiers des prisonniers condamnés pour trafic de drogue ou consommation de stupéfiants

seront examinés au cas par cas pour une éventuelle libération. De ce fait, la population carcérale pourrait encore décroître de 20 %.

Mardi 21 septembre. Bunmi me somme de la rejoindre dans son bureau et me mobilise pour la matinée :

— Sympas, ces pochettes réutilisables qui remplacent les colis en carton, dis-je en m'installant derrière un écran. As-tu besoin de moi pour le SAV ?

— Non, ce n'est plus comme avant. Il n'y a plus de vols dans les boîtes aux lettres. Il n'y a même plus de colis retournés en cas d'absence. Le facteur les dépose au besoin directement au pied de la porte. Je t'ai appelé car plus aucun laboratoire n'est à même de m'approvisionner. Ils ne reçoivent plus aucun conteneur d'huile de ricin provenant de l'Inde. Idem pour l'huile de coco, aucune arrivée des Philippines depuis des mois. Il faut que tu m'aides à trouver d'autres fournisseurs.

— T'imagines la panique à bord si ce problème nous était tombé dessus l'année dernière ?

— Oui, ça aurait été le stress le plus total. Maintenant il n'y a plus autant d'enjeux, mais j'ai tout de même envie que mes clientes puissent continuer à recevoir leur produit et à être satisfaites de ma marque.

Nous passons les heures suivantes au téléphone mais le discours est le même chez tous les grossistes : rupture de stock. Nous ne nous affolons pas et prenons les choses comme elles viennent. Sur le site internet commun, nous découvrons que les références d'huiles végétales des autres marques sont aussi épuisées.

— Bunmi, que vas-tu faire en attendant ?

— Cette semaine j'ai une matinée partagée exceptionnelle. J'ai rendez-vous dans une maison de retraite. Je m'en serais bien passée mais il faut bien partager collectivement certaines tâches. Si je n'ai toujours pas de stock, j'en profiterai pour me former dans l'animation 3D.

— Il faudrait aussi faire le tri dans la maison avec les enfants. Le camion des accumulations va passer la semaine prochaine.

— Camion des quoi ?

— Il récupère les jouets, les habits et les objets dont on ne se sert plus et qu'on n'a pas eu le temps de retourner en magasin. Il passera chaque trimestre pour habituer les gens à ne pas garder de choses inutiles.

— D'accord. Emmanuel mange-t-il à la maison demain ?

— Oui, il me l'a confirmé.

Nos filles sont à la cantine, alors sandwich crudités-fromage devant les

informations qui entonnent le générique. D'emblée, l'énumération des gros titres jette un froid. Mes oreilles se cristallisent, mes organes s'emparent de l'afflux sanguin au détriment des extrémités et un frisson remonte progressivement par chacune de mes vertèbres. L'avant-goût de ce qui se trame déforme la saveur du pain dans ma bouche.

Mercredi 22 septembre. 12 h 45. Pendant que l'apéritif s'étire, Emmanuel me demande :

— Toujours pas de nouvelles des maisons d'édition pour ton livre *Contre-courant* ?

— Que des retours négatifs. Ça n'a pas l'air de plaire aux éditeurs de devoir imaginer les Français dans la peau de migrants.

— Depuis le basculement, explique Bunmi, le nombre de demandeurs d'asile qui arrivent en Europe n'a pas diminué. En revanche, les migrants économiques ont des profils différents. Ils ne viennent pas pour faire fortune car ils savent que l'Accès ne le permet pas, mais juste pour pouvoir vivre décemment.

— Heureusement, s'enthousiasme Emmanuel, l'Europe ne reverse plus un demi-milliard par an à Frontex qui s'employait à faire reculer les migrants, laissant les femmes, les enfants et les hommes achever tragiquement leur course dans la Méditerranée. Ils ont enfin la possibilité de payer une place dans un ferry pour que leur demande soit examinée en Europe. Et ça, ça change tout ! Si cette réforme avait été faite plus tôt, ça m'aurait épargné mes neuf tentatives pour traverser la Méditerranée et ça aurait évité plus d'un millier de noyades par an.

— Es-tu toujours dans l'appartement que tu louais l'année dernière ? demande Bunmi.

— Oui c'est fabuleux ! J'en ai le droit d'usage.

— Et quelle est ton activité à présent ?

— Je suis chauffeur poids lourds. J'arpente les routes pour voir du pays ! Mais depuis les pénuries, j'ai beaucoup moins de travail.

J'interviens en gémissant :

— S'il te plaît, parle pas de ça, tu vas me couper le peu d'appétit que j'ai.

— Pourquoi, qu'y a-t-il ?

— Tu n'as pas vu les infos d'hier ?

Son air interrogatif m'invite à poursuivre :

— Beh... Les chefs d'État des pays monétaires, les oligarques et les milliardaires des grandes industries ne souhaitent pas que notre expérience soit couronnée de succès. Ils cherchent à nous mettre des bâtons dans les roues à

cause de la concurrence de l'Europe qui exporte dans le monde au prix le plus bas.

— Encore ces crétins de 1 % ! râle Emmanuel. Et quel sale coup ont-ils encore mijoté ?

— Ils ont organisé un consortium de tous les pays monétaires pour boycotter l'importation de produits provenant de l'Europe.

— Mais pourquoi ces pénuries d'oranges d'Amérique du Sud ou de téléphones portables de Chine si de notre côté on peut toujours importer ?

— Parce que le boycott appauvrit l'Europe aussi rapidement qu'une poche trouée. Elle dépense mais ne rentre plus d'argent. Elle dégèle ses économies plus vite que ne fond la banquise, et ce pour se procurer le pétrole, l'uranium, les terres rares, les médicaments, les vaccins, les textiles, les composants électroniques, la nourriture, reverser les droits d'auteurs, les frais des ambassades, la retraite des expatriés... la liste est encore longue. Et dans le but machiavélique de nous affaiblir encore plus vite, tous les prix augmentent. J'ai même entendu parler d'une taxe sur l'Accès, pour te dire !

— En effet, la situation est grave.

— Du coup, il faut faire des choix stratégiques. L'Europe privilégie l'achat du pétrole par exemple, mais ça ne va pas durer. Les fonds s'épuisent et aux yeux du monde extérieur nous sommes maintenant le continent le plus pauvre de la planète. L'Europe est pillée, cloisonnée, livrée à elle-même. Sa société postmonétaire est trop jeune pour avoir une autonomie complète, alors elle se meurt doucement.

Emmanuel en a le souffle coupé, mais parvient à prononcer, la gorge serrée :

— Mais non, reprends-toi ! Une grande majorité des citoyens s'est mobilisée pour la campagne : « Ici, votre argent n'a aucune valeur ! »... Ils vont sauver l'Accès, hein ?

— C'est aussi ce que je croyais jusqu'à hier. Mais ce que tu mentionnes représente seulement la partie émergée de l'iceberg. Notre société a-monétaire est atteinte d'une maladie incurable. Les échanges avec les autres continents touchent à leur fin. Le pays sera bientôt paralysé à cause du manque de pétrole et la suite risque d'être chaotique. L'Accès est en déclin. Tous les spécialistes s'accordent sur le fait que la fin de l'année clôturera définitivement l'expérience.

— Je ne peux pas concevoir que l'abolition de l'argent n'aura duré qu'un an !

— En principe, je ne suis pas défaitiste mais là, faut se rendre à l'évidence. Notre autonomie n'est pas suffisamment grande pour garder notre niveau de vie.

Et, dans l'Accès, c'est l'autonomie qui doit être la règle.

— Dans ce cas, on se passera de jus d'orange le matin et on abandonnera les voitures thermiques pour privilégier les électriques !

— Et comment faire sans lithium et cobalt pour les batteries ? Sans circuits imprimés et sans chaînes d'assemblage électronique suffisantes ? Persister dans l'Accès reviendrait à ne circuler qu'en vélo et à consommer des fruits et légumes de saison locaux. Et tu peux te préparer à t'éclairer à la bougie car on pourrait dire au revoir à l'uranium nécessaire aux centrales nucléaires.

— Je préfère ça à revoir un jour la monnaie du diable !

— Idem !

— Pas moi ! s'oppose ma femme. Vous êtes tous les deux des hommes des bois ! Pas question de revenir au Moyen Âge !

— Pourtant c'est le seul choix que nous avons, me plains-je. Le retour au Moyen Âge ou le retour à l'argent.

Nouvelle nuit sans sommeil. Mon moral est au plus bas. Notre société s'effondre sous le poids des lingots des milliardaires. L'Accès s'asphyxie sous l'étreinte des pays monétaires. La pénurie pétrolière qui s'annonce va paralyser tout le continent et mettre un terme définitif à l'espoir que portait toute l'humanité. Et l'après-Accès ne sera franchement pas beau à voir. Notre société est en fin de vie. Jusqu'où sommes-nous prêts à nous battre pour rester dans l'Accès ? Il faudrait que le minimalisme devienne une norme. Le vélo, notre moyen de locomotion le plus courant. Tout du moins le temps que l'Europe se réinvente et trouve son autosuffisance. Il faudrait tenir bon pendant quelques années. Mais notre monde tombe en pièces et le prix à payer semble trop fort pour mes concitoyens.

Les jours suivants, une migraine se balance confortablement sur un rocking-chair à l'intérieur de mon crâne. Les politiciens sont sur le pied de guerre pour préparer l'inévitable. L'idée de dégeler l'argent me glace le sang. Sur le cerveau social qui répond au nom de média, je ne perçois plus que des bribes de phrases : « L'Europe ruinée », « L'euro n'a plus de valeur », « Instaurer une nouvelle monnaie », « Revenir au point zéro avec nos économies et nos redevabilités », « Distribuer à tous une somme équitable ».

L'argent, l'argent, l'argent... tout le monde n'a plus que ce mot à la bouche. Était-ce trop tôt pour une émancipation financière ? L'homme doit-il d'abord évoluer avant de s'affranchir de l'argent ? Ou la société doit-elle abolir l'argent

pour être une terre fertile à l'évolution de l'homme ? Le serpent se mord la queue. Notre expérience sera-t-elle au moins utile pour les générations futures ? Je ne sais pas. Tout devient si complexe, tout devient trop flou et ce pivot qui cogne dans ma tête m'empêche de réfléchir, de comprendre, d'entrevoir autre chose... Je suis au chevet de l'Accès et j'attends patiemment de le voir mourir sous mes yeux pour y croire. Après son dernier souffle, il ne me restera plus alors qu'à lui recouvrir délicatement les paupières de deux pièces de monnaie, pour le passeur du fleuve des Enfers.

14.

Le retour à l'argent

Aucune idée de la date. Début novembre, je crois. 19 h 58 sur la box. Déprime sur le canapé. L'annonce officielle de l'abandon de l'Accès devrait se faire d'un jour à l'autre. En attendant, je rattrape mes heures de télé. À défaut des enceintes qui auraient diffusé en tous sens, je reçois en stéréo les messages de prévention en attendant le JT. De toute façon, je n'entends rien, les enfants se chamaillent à côté. Sur l'écran, un type d'une vingtaine d'années arrive à une fête bondée. Il salue quelques amis, s'assoit sur l'accoudoir du sofa et roule un joint. Il l'allume et prend une première taffe. Tout à coup, le temps s'accélère autour de lui. À toute vitesse les gens dansent, boivent et discutent, la musique sonne des aigus incompréhensibles. Puis le temps reprend son cours initial. Il n'en revient pas et trouve cela amusant. Il le raconte à un ami qui ne l'écoute pas. Il remet le pétard sur ses lèvres et aspire à nouveau. Derechef, le temps s'accélère. Un homme se relève à peine tombé, les verres se vident à la seconde où ils sont remplis. Puis le temps se raccorde à sa dimension habituelle. Le jeune homme fait le lien avec son joint. Il réitère l'expérience en prenant une grosse taffe pour confirmer ses doutes. Les fêtards quittent la soirée en se volatilissant les uns après les autres sur les titres pop rock qui défilent comme un bourdonnement. Une dernière taffe. La soirée est terminée, il est tout seul dans la pièce en désordre à côté d'un homme qui roupille par terre. Il lui semble pourtant être arrivé il n'y a guère plus d'une minute. Il s'en étonne. Une voix off renseigne : « À chaque bouffée, c'est votre espérance de vie qui part en fumée ! Fumer du cannabis produit des goudrons, des composants dangereux et favorise la survenue de cancers. »

19 h 59. Les filles se disputent toujours, je monte le volume. Enfin le générique des informations. Je vais pouvoir inhaler ma déprime à pleins poumons.

« Bonjour et bienvenue à ces informations de 20 heures dans des conditions un peu particulières, prévient la présentatrice. Nous allons essayer de développer la nouvelle qui vient de tomber il y a quelques minutes à peine. Des révélations à prendre avec des pincettes en attendant la confirmation de source officielle. Nos équipes s'emploient à la vérifier. Il semblerait toutefois que plusieurs indicateurs laissent présager que... »

Je suis obligé de mettre le direct en pause, les enfants font un raffut pas possible. De son côté, ma femme s'efforce de les calmer puis me réprimande :

- Et toi, tu dis rien ? Tu ne bouges pas ? Comme d’habitude !
- Laisse-les se débrouiller, elles finiront bien par arrêter un jour.
- Papa, va dire à Kémi que la tirelire cochon rose c’est la mienne !
- Menteuse ! Moi j’ai la rose et Shadé avait la bleue. C’est la mienne !
- Oh, ça suffit ! rugis-je en me levant. Vous me saoulez toutes les deux !

Donne-moi ça !

- Non, c’est à moi !
- Savez-vous pourquoi les tirelires sont en forme de cochon ?
- Pourquoi ?
- C’est parce qu’elles sont sales comme l’argent ! Donne ça, confisqué !
- Le cochon n’est pas sale ! rétorque la benjamine en me passant la tirelire. Il va dans la boue pour se rafraîchir et se débarrasser des petites bestioles !
- Oh, c’est bon. Tais-toi madame Je-Sais-Tout ! nargue sa sœur.

Je pars dans la cuisine pour mettre le cochon rose en haut du placard et me prends les pieds dans un énorme sac de riz qui s’éventre au passage. Je pète un plomb :

— Merde ! C’est quoi ce bordel ! Fais chier ! Merde ! C’est plus une cuisine, c’est un bunker ici, bordel !

— Oui, eh bien tu seras content qu’on ait six mois de provisions quand il faudra tout payer à nouveau ! s’exclame Bunmi.

— C’est du n’importe quoi, on peut même plus passer ! Je m’en fous, c’est pas moi qui ramasse ! Démerdez-vous !

— Compte pas non plus sur moi ! précise ma femme.

— Papa, on sera pauvres ou riches quand il faudra retourner à l’argent ? demande Kémi avec la voix tremblante.

— Pauvres ! Maintenant laissez-moi voir les infos, ils s’apprêtaient à confirmer le retour aux emmerdes !

— T’inquiète pas ma chérie, rassure sa mère. J’ai rempli le garage de bidons d’huile d’olive d’Espagne pour en vendre.

— Oui, justement ! Tu as intérêt à sortir mon vélo car il est coincé avec tes conneries ! Avec ton bunker, t’es en train d’appauvrir l’Accès !

— Ça veut rien dire, s’interpose Shadé. C’est antinomique.

— Shadé ! Ne dis pas des mots que ne comprend pas ton père, provoque Bunmi, il n’aime pas ça !

— Regardez-moi bien toutes les trois ! Je ne ramasserai pas un seul grain de riz !

— Tu dis que quand quelqu’un fait une bêtise, c’est lui qui répare. C’est à toi

de le faire !

— Dis rien ma chérie. Ton père est fatigué, laisse-le.

Je me cale confortablement sur le canapé. La petite tribu me rejoint en se collant contre moi de part et d'autre. Je prends sur moi et lance le différé :

« ... plusieurs indicateurs laissent présager que la Chine s'intéresse de près à l'Europe. C'est une édition spéciale qui perturbe nos programmes et nous allons faire au mieux pour développer cette actualité. »

Une femme passe derrière la journaliste puis s'attable à ses côtés tout en scrutant son téléphone. La présentatrice poursuit :

« Les échanges entre l'Europe et la Chine vont-ils reprendre ? La Chine souhaite-t-elle nous passer commande pour le renouvellement de leur flotte d'avions ? Souhaite-t-elle nous proposer sa monnaie, le renminbi, suite à la dépréciation de l'euro ? Ou cherche-t-elle à racheter l'Europe ? Pour y voir plus clair, une de nos spécialistes vient de me rejoindre. Bonjour Marie-Pia, avez-vous des précisions ?

— Non, pas encore, répond son interlocutrice toujours absorbée par son écran avant de relever la tête. Il faut savoir que plusieurs éléments nous ont mis la puce à l'oreille. Déjà, nous savons que depuis le premier janvier tous les pays monétaires nous scrutent à la loupe. Malgré nos lacunes en matière d'autonomie, le monde entier a pu constater que l'économie de l'Accès est pertinente, viable et bénéfique à bien des égards. C'est ainsi que pas plus tard qu'hier, dans une tribune, un ministre chinois a qualifié l'Accès d'organisation sociétale saine, présentant un fort potentiel de développement. Nous venons d'apprendre par nos confrères allemands que le chancelier a décollé ce soir de Francfort pour un voyage diplomatique à Pékin. Un espoir, donc, pour la restauration du commerce international avec notre continent.

— D'un autre côté, dit une jeune femme qui vient de rejoindre le plateau et de déposer des feuilles volantes sur la table, on note une recrudescence de l'intérêt porté à l'Accès sur le moteur de recherche Baidu et les médias chinois s'emparent du sujet. Investisseurs et industriels asiatiques sont à pied d'œuvre pour exploiter d'éventuelles nouvelles opportunités et n'attendent plus qu'une annonce officielle. Tout reste à confirmer mais le renminbi pourrait être déployé sur notre continent.

— Peut-on joindre notre correspondant sur place ? demande la présentatrice.

Un homme filmé par sa webcam apparaît. Il est en train d'écrire sans se rendre compte qu'il passe à l'antenne.

— Bonjour, vous êtes en direct. Avez-vous de nouvelles informations ?

L'homme ne réagit pas. La présentatrice relance :

— Vous nous entendez ? Petit problème de communication, nous allons continuer. Euh... il me semble que le mouvement de l'Accès est surtout porté par la jeune génération chinoise, et ce depuis quelques mois à peine. La Chine aurait-elle un réel intérêt à rejoindre l'Accès ou, au contraire, serait-elle plutôt favorable à commercer avec nous ?

— Les jeunes militent pour une entrée dans l'Accès, confirme Marie-Pia. Il faut savoir que les hommes sont contraints de s'acquitter d'une somme comprise entre 7500 € et 18000 € auprès de la famille de leur future épouse. Une dot qui fait débat depuis plusieurs années et qui pénalise bon nombre de jeunes. Pour les plus chanceux, leur vie de couple démarre avec un prêt à la banque. Les autres restent célibataires. Ces jeunes voient dans l'Accès la possibilité de mettre un terme définitif à cette tradition.

— La Chine qui rejoindrait l'Accès, envisageable ou affabulation ? questionne la présentatrice en se tournant vers son autre chroniqueuse.

— Chaque pays a ses propres intérêts à nous rejoindre, explique la jeune femme en cherchant dans ses documents. Bien qu'elle ait mis un terme à trente-six ans de politique de l'enfant unique, la Chine reste menacée par la chute de la natalité et le vieillissement de sa population. Il en résulte une raréfaction de la main-d'œuvre extrêmement nocive pour son économie. Basculer dans une société sans argent répondrait de ce fait à cette problématique et éviterait à la Chine de perdre de son pouvoir sur la scène internationale. Mais elle a peut-être un autre plan en tête. Pour l'instant, c'est trop tôt pour prendre les paris.

— Un de nos journalistes vient de nous rejoindre, intervient la présentatrice. Bonjour Hugo, la Chine pourrait-elle s'intéresser à notre modèle sociétal ?

— Oui, elle pourrait être tentée par l'idée d'un monde sans argent, car elle porte en elle des valeurs communistes qui entendent une certaine notion du partage et de la communauté.

— Je vous coupe, la liaison avec notre correspondant est rétablie. Bonjour, avez-vous un élément à nous apporter ?

— Bonjour, ici à Pékin il est 3 heures du matin. La réunion avec le chancelier allemand aura lieu dans quelques heures. Nous espérons une prise de position officielle dans la journée. En revanche, le Premier ministre chinois a posté à l'instant sur les réseaux un message qui dessine en filigrane les intentions du gouvernement. Il a écrit : "Si un jour le monde tournait le dos à l'argent, la Chine serait, de par la taille de sa population, le pays le plus puissant de la

planète.” Un conditionnel, donc, mais un message très orienté. Je vous laisse mesurer le poids de ce post, mais je vous assure qu’ici à Pékin il a déjà fait beaucoup de bruit. »

Les journalistes, de toute évidence, n’ont pas d’autres informations. Mais ils conversent pour ne rien dire avec une telle éloquence et une telle intensité que je reste happé toute la nuit, hypnotisé par la chaîne d’info en continu.

C’est aux alentours de midi, heure française, que le président chinois et le chancelier allemand font face aux médias. Ma femme et les enfants s’empressent de me rejoindre devant la télévision. Mes paupières sont lourdes. Mes cernes creusés. Mes yeux clignent si souvent et si vite qu’ils provoquent un effet stroboscopique. Je lutte pour rester éveillé, pendu aux lèvres de la traductrice qui cherche ses mots pour retranscrire l’annonce du président chinois. Mais, épuisé, je tombe dans les bras de Morphée.

17 heures. Des cris de joie me réveillent. Les enfants entament leur danse de la victoire. Je suis dans le coaltar, affalé sur le canapé, la nuque douloureuse, ventousé à l’oreiller imbibé de salive. Je me redresse. Les filles sont en train de synchroniser leur mouvement avec l’avatar qui danse sur l’écran. RAS. Juste une victoire sur un jeu vidéo. Je tente de communiquer :

— Les filles, pour la Chine, ils ont dit quoi ?

— Papa, j’ai fait 10 kills et un top un !

— M’en fous, dis-moi pour la Chine !

— Demande à maman !

Je retrouve ma femme sur l’ordinateur, devant un logiciel d’animation 3D. Je la questionne en me frottant les yeux :

— Alors, la Chine ?

— Salut, tu as une sale tête !

— Merci.

— Ils vont reprendre les échanges avec l’Europe. On va pouvoir de nouveau importer et exporter avec la Chine.

— Ne te fais pas avoir, c’est juste pour nous faire agoniser plus longtemps. Parce que l’Europe est ruinée, que je sache. Nos gouvernements sont allés jusqu’à dépenser les économies de tous les particuliers. Tout ce qu’il nous reste se trouve dans le cul d’un petit cochon rose.

— Oui, mais la Chine rentre avec nous dans l’Accès dans six mois.

— Quoi ?

— On n’est plus tout seuls ! Dans six mois, un milliard et demi de Chinois

abandonnent l'argent et optent pour une civilisation de l'Accès.

— Attends, t'es sûre ?

— Oui, je te jure ! Elle détient sur son territoire au moins un tiers des terres rares mondiales. Avec leur entrée, l'autonomie sera possible.

— Ont-ils précisé les modalités de leur entrée dans l'Accès ?

— Les citoyens chinois vont avoir un « modèle contrôlé » avec des quotas de consommation à ne pas dépasser et vont être obligés de garder leur métier dans un premier temps pour que la transition se fasse en douceur. Mais, quoi qu'il en soit, dans six mois, ils sont dans l'Accès avec nous. Ils vont même nous aider à fabriquer à grande échelle de la viande artificielle in vitro pour éviter l'élevage et par conséquent le passage par l'abattoir.

— T'es vraiment... vraiment sûre ?

— Oui, pourquoi ?

— Non, pour rien.

— On dirait que ça te chiffonne.

— Non, tout va bien, j'ai juste une petite correction à faire...

14.-

~~Le retour à l'argent~~ **Le monde sans argent**

Nous, citoyens de surface, préparons la nouvelle vague qui emportera tout avec elle...

Et la vague devient tsunami.

La Chine n'est pas seule à surfer sur le tsunami sur sa vieille planche à billets. Taïwan et l'Inde la rejoignent aussitôt comme s'ils n'attendaient que la marée haute. Dans six mois, une fois ces trois pays unis à notre continent, la moitié de la population mondiale n'utilisera plus de monnaie. Un appel d'air pour une vingtaine d'autres pays dispersés sur tout le globe qui se préparent déjà à se rallier à l'Accès...

Journée partagée. Ce matin, mon ami a une surprise pour moi. Nous partons contrôler la production de miel de ses abeilles. Une fois équipé, j'enfume la ruche pour calmer les occupantes tandis qu'il retire avec précaution une partie des cadres pour vérifier la cire et le miel.

— Tu vois, avant j'étais très riche, me confie-t-il, et maintenant je suis très ruche !

En attendant l'entrée de l'Asie dans l'Accès, nous, les Européens, prenons l'habitude de rationner le carburant. Le doublement des lignes de bus en périphérie des villes nous permet de laisser la voiture plus souvent au garage. D'autre part, tous les moteurs essence sont équipés d'un boîtier pour fonctionner au bioéthanol produit à partir de matière organique. Dans un même temps, les constructeurs automobiles tournent à plein régime pour fabriquer des véhicules à hydrogène qui ne rejettent que de la vapeur d'eau. La conception de voiture électrique est abandonnée car nous manquons considérablement de lithium, de cobalt et de nickel nécessaires à la fabrication des batteries.

Le matin, à l'école de mon village, je continue à assurer les cours de méditation pour les enfants. Pour les focaliser sur les sensations, je leur fais défiler un petit train imaginaire circulant sur tout le corps. Le nombril devient un rond-point, le nez un tunnel et les cheveux une immense forêt qui chatouille la

tête mais qu'il ne faut surtout pas gratter sous peine de déraillement. Après la vingtaine de minutes de détente, je propose toujours un échange :

— Il arrive souvent qu'un copain ou une copine dise quelque chose de méchant qui fait du mal. Si quelqu'un te brûle avec l'étincelle d'une méchanceté, tu as alors sans doute toi aussi envie de le brûler pour lui faire comprendre que tu n'es pas content. Alors ta colère transforme l'étincelle que tu as reçue en une petite flamme qui te brûle les doigts. Et tu lui jettes cette flamme à la figure. Mais lui, que va-t-il faire d'après vous ?

— Il va faire pareil ?

— Oui. Il va alimenter par la colère ce feu qui brûle son visage. Quand son corps sera tout en feu, il l'enverra sur toi. Et vous brûlerez tous les deux. Mais toi, même en sachant que ça va te faire souffrir davantage, tu vas te transformer en volcan ! Et cracher ta lave sur lui. Et au final, vous finirez tous les deux le cœur en cendres.

Les enfants me regardent avec de grands yeux. Je poursuis :

— Alors que faut-il faire pour ne pas brûler quand on vous jette une étincelle ?

— Ne pas répondre ! Sinon on brûle tous les deux.

— Voilà. Si quelqu'un allume une mèche, laissez-le brûler tout seul. Un jour il comprendra. Et s'il continue, ne répondez pas méchamment et allez en parler à un adulte. Quand une personne vous rabaisse, c'est tout simplement que vous êtes plus haut qu'elle.

Nous y sommes. Le dragon a brûlé tous les renminbis. L'ours noir a dévoré le nouveau dollar de Taïwan. Le tigre du Bengale a déchiqueté la roupie indienne. Sur terre, un être humain sur deux est déjà sevré de la drogue du monde.

Je pars avec Mirko faire un tour à vélo dans les chemins boisés que nous seuls connaissons. En tout cas, j'aime à le penser.

— Je travaille sur l'adaptation d'un moteur Stirling solaire pour produire l'électricité nécessaire à une famille et peut-être même plus, m'explique-t-il. Il n'a besoin pour fonctionner que d'une source de chaleur, en été le soleil et une parabole font l'affaire ! J'ai installé un système de stockage de l'énergie et il sera possible de permuter sur du chauffage bois ou du biogaz. Maintenant, la transition écologique est en route.

— Bravo ! Je vois que ton projet d'autonomie énergétique pour ton quartier avance à grands pas.

— Oui mais il y a encore du travail pour alimenter toute ma rue. Pour les sources d'énergie, il n'y a évidemment pas une solution mais une combinaison de

plusieurs solutions. Je voudrais aussi qu'on développe l'utilisation des générateurs d'air chaud solaire pour chauffer les maisons et des panneaux solaires thermiques pour l'eau chaude. Mais le temps me manque pour étudier ce projet avant de le proposer, car à côté de ça j'ai rejoint une communauté de techniciens qui conçoivent de nouveaux objets low-tech dont les plans seront partagés.

— Ah tiens, j'ai justement acquis un parapluie low-tech. Solide, entièrement réparable, il est censé me servir toute la vie. Ça changera des parapluies qui se cassent au bout d'une ou deux saisons.

— C'est bien là l'idée ! As-tu fait dévoiler ta roue arrière ? À notre dernière sortie, elle commençait à se désaxer.

— Oui, c'est bon. Je suis allé chez le réparateur de cycles qui a insisté fortement pour me montrer comment procéder. Il m'a même laissé une clé à rayon pour que je sois autonome si ça devait se reproduire.

Nous nous arrêtons à l'ombre d'un figuier contre lequel est appuyée une échelle. Une pause s'impose. De plus en plus d'outils et objets sont ainsi disponibles sur place : des raquettes et des balles sous les tables de ping-pong présentes dans les parcs, des trottinettes et des planches sous le skatepark et, sur les terrains, des ballons à profusion.

La République démocratique du Congo rejoint l'Accès, offrant une opportunité d'extraction des métaux, dont des « terres rares ». Aussitôt, l'Europe et la Chine s'allient pour robotiser l'exploitation minière afin qu'aucun ouvrier ne mette sa sécurité et sa santé en jeu. Les 40 000 enfants qui extraient le minerai dans le sud du pays n'auront enfin plus à inhaler les poussières toxiques. Espérons que leur peau meurtrie et leur affection pulmonaire puissent être soignées. Ils ont payé le prix fort pour qu'on puisse posséder de beaux écrans lumineux. Il est grand temps que les stylos remplacent les burins et que ces garçons et filles se creusent les méninges plutôt que des puits.

Réunion du quartier. Shadé m'accompagne et s'investit de plus en plus dans l'ODG. Le projet d'autosuffisance électrique fonctionne à merveille grâce à la petite turbine hydraulique implantée dans la rivière qui coule au bout de la rue. Nous poursuivons sur le chemin du bon sens avec le défi du jour qui consiste à s'équiper d'un réfrigérateur récupérant la température extérieure, de manière qu'il n'y ait plus besoin de l'alimenter en électricité l'hiver. La meilleure énergie, c'est celle que l'on ne consomme pas.

J'y retrouve mon voisin à la fin de l'assemblée :

— Je ne cultive plus de cannabis dans le jardin, renseigne Réré, j'ai pu acquérir un terrain plus adapté à mes cultures quelques kilomètres plus loin.

— Et tu n'as pas d'autres projets ?

— Si, en effet.

Taciturne comme toujours. Inutile d'insister. Spécialité de magicien, capable de faire disparaître les mots, les phrases et, parfois même, de faire volatiliser un sujet tout entier. Avant de rentrer, je fais un détour au Cabanon des Cervidés avec Shadé pour trouver une échelle dans le but de nettoyer les gouttières de la maison.

Ce sont maintenant les deux tiers des pays du monde qui évoluent dans un système non marchand. Parmi les grandes puissances, la Russie et les États-Unis boudent de leur côté. L'Accès évite autant que possible de commercer avec eux et privilégie toujours sa communauté. Dans notre société affranchie de la dictature de l'argent, les politiques réajustent et allègent quelques lois et gèrent les besoins en personnel. Ils recrutent plus de professeurs, de soignants, ouvrent de nouvelles écoles, mettent en place des formations sur les secteurs qui manquent de bras. Ils répartissent également les ressources, les efforts, réforment l'éducation, s'intéressent au bien être des habitants pour évaluer le bonheur national brut. Leur rôle est aussi de convoquer les industriels pour les aider à mieux ajuster leur production, à améliorer leurs performances pour diminuer le temps de travail et pour les orienter vers des projets de développement durable.

En France, le ministère de l'Écologie n'est plus qu'une direction qui travaille sous l'autorité du ministère de la Santé. Non pas que l'écologie ait perdu de l'importance, au contraire, mais ce rattachement est le fruit d'une réelle prise de conscience du fait que notre santé est intrinsèquement liée à la qualité de l'air, de la terre, de l'eau et de la biodiversité. En conséquence, les projets écologiques sont surabondants et la main-d'œuvre afflue grâce aux jeunes désireux de changer le monde. En outre, les 10 % des ménages qui à eux seuls étaient responsables de près de la moitié des émissions de gaz à effet de serre ont vu leur mode de vie considérablement restreint, notamment dans les domaines des transports aériens, de l'acquisition de biens de luxe et de l'emploi de personnel.

Réunion de l'ODG2 du village. Shadé me presse pour être à l'heure. Aude nous informe sur les dernières statistiques nationales :

— La mutualisation des objets, la réparation, le recyclage et l'innovation sont tels que, si j'en crois le rapport qui vient de sortir, on devrait passer prochainement de vingt-quatre à dix-huit heures de travail hebdomadaire.

Mirko hausse les épaules :

— Perso, je m'en fiche. Je suis passionné par mon projet et je ne compte pas mes heures.

— Idem. J'ai trouvé un équilibre dans ma vie entre l'agriculture, mes cours de méditation et les concerts de rock. Je ne pense pas changer quoi que ce soit.

— Et toi, Aude ? Pour une enseignante, cela va changer la donne ?

— Ces dix-huit heures ne veulent plus dire grand-chose. Je vais prendre le temps qu'il faut pour faire mon travail parce que je l'aime, c'est tout. Mais j'ai tout de même moins d'heures que par le passé, car il y a de plus en plus d'intervenants qui viennent apporter leur pierre à l'édifice pour sensibiliser les enfants sur des sujets qui leur tiennent à cœur : méditation pour Sébastien, bon usage des réseaux sociaux pour toi, sport pour d'autres, etc.

— Avec un peu de chance, rit Shadé, on sera descendus à une heure par semaine lorsque j'aurai atteint l'âge de travailler !

À noter également, les détenus n'ont plus à s'acquitter d'une peine préétablie. Ils doivent prouver par un long processus et un suivi psychologique régulier qu'ils sont aptes à réintégrer la société. Cela passe notamment par plusieurs retraites méditatives censées leur faire prendre conscience de leurs actes et de leurs schémas mentaux, par du travail sur un métier en pénurie de main-d'œuvre, par de l'aide à la personne. D'un autre côté, la forte diminution des infractions conduit la police à modifier ses priorités et à se consacrer à des sujets plus importants. Ainsi, alors que la remise en liberté de détenus qui ne représentaient pas un danger dans une société postmonétaire, la disparition des vols, fraudes et arnaques et la légalisation du cannabis font résonner les cellules vides des prisons, la police porte une attention toute particulière aux agressions sexuelles. Les anciens clients de prostituées atteints d'addiction sont fichés, surveillés de près et contraints de suivre une psychothérapie.

De l'autre côté de l'Europe, plus de 20 millions de Russes vivant sous le seuil de pauvreté ont poussé le pays à opter pour l'Accès. Les Russes peinaient à se procurer vêtements, chaussures, jouets, équipements et technologies de pointe depuis que la Chine a cessé d'exporter vers les pays monétaires. Ainsi, on s'y attendait, la Russie passe le cap. Il en est de même pour toutes les îles abritant des paradis fiscaux. Ces pays isolés trop dépendants de l'importation sont contraints de faire le grand plongeon pour échanger avec l'Accès qui les étirent comme une bouée de sauvetage. Les pauvres, encore un coup dur pour les riches. L'étau se resserre. Il ne reste que huit pays à résister dans la complexité

monétaire. Parmi eux, les États-Unis et les sept pays de la péninsule arabique. On les surnomme : « Les Deux Enclos ».

Cette année encore, nous avons Noël au balcon. Le temps est doux et un pull suffit pour prendre l'apéritif sur la terrasse de mon frère. Ma grand-mère questionne Shadé :

— Alors ma grande, c'est cette année que tu passes ton bac littéraire ?

— Oui, je vais aussi passer les sélections pour être handballeuse professionnelle. Et je suis en train d'écrire un petit roman pour les ados.

— C'est formidable ! Quel est son titre ?

— « Un monde sans écrans ! Parce que la vie n'a pas de prise ! »

— J'ai hâte que tu me le lises. Et toi, Kémi, sais-tu ce que tu voudras faire plus tard ?

— Prof de chant ou prof d'équitation, je ne sais pas encore.

— C'est très bien, un bon métier n'est plus celui qui rapporte mais celui qui est utile et qui vous tient à cœur. Je vous félicite.

— Mamie, on peut ouvrir les cadeaux ? s'enquiert Kémi.

Les filles se précipitent sur les boîtes opaques que nous avons apportées et en font la distribution. Chaque membre de la famille y découvre avec joie notre album photo de l'année illustré par les filles, un tableau dessiné par Bunmi et un coulis de jus de tomate provenant de ma journée partagée. À notre tour, nous avons le bonheur de recevoir un livre des mémoires de nos grands-parents. Mon frère nous offre à tous un mug au style futuriste avec des courbes audacieuses, spécialement conçu avec l'imprimante 3D de son imprimerie. Ma mère nous a confectionné des pots de confiture qu'elle a personnalisés avec des étiquettes décorées de chats.

— Merci pour la tomate, dit mon frère.

— C'est de la cornue des Andes, tu me diras comment tu la trouves. Le mug est sublime. C'est toi qui l'as dessiné ?

— Oui. L'employé m'a formé sur l'imprimante 3D. C'est génial, on peut faire des trucs de fou !

— Tu l'utilises souvent au boulot ?

— Tout le temps, les demandes n'arrêtent pas. Je réalise surtout des pièces pour la réparation d'objets. Étant donné que c'est un secteur en manque de main-d'œuvre, je fais passer en partie mes heures en journée partagée. Comme ça, on ne me sollicite pas pour une autre tâche.

— Tu passes à dix-huit heures par semaine en janvier ?

— Oui, mais je commence aussi à varier mon activité pour sortir un peu de l'imprimerie. Cet hiver je bosse un jour par semaine comme pisteur dans les stations de ski. J'ai aussi décroché un petit rôle dans un épisode de série télé.

Me rappelant que tout petit il rêvait de passer à la télévision, je m'apprête à rebondir sur le sujet quand son téléphone vibre. Il l'allume et l'oriente vers moi pour que je profite de la visio :

— Salut les oiseaux migrateurs ! dis-je à mon père, Monique et ma grand-mère paternelle.

— Joyeux Noël !

— Joyeux Noël ! répond mon frère. Alors comment se passe la retraite sous le soleil du Maroc ?

— Depuis que tout y est gratuit, c'est génial, confie mon père. Au souk, on gagne un temps fou à ne plus avoir à négocier les prix !

Nous rions de bon cœur.

L'abolition de l'argent a chamboulé mon quotidien. Je suis plus épanoui, ouvert aux autres et surtout confiant en l'avenir. Je sais que mes filles ne connaîtront pas le manque ni l'angoisse des dettes. Elles pourront devenir qui elles veulent et réaliser leurs rêves. Quoi de plus beau pour un père que d'avoir cette sérénité ?

Le lendemain du premier de l'an, Willy m'invite à boire un verre chez lui. Bien que les enseignes aient été enlevées, je reconnais parfaitement la devanture vitrée de la banque. À mon approche, les portes s'ouvrent automatiquement.

— Salut Sébastien !

— Salut ! C'est génial, ils ont même laissé le système d'ouverture !

— Ouais, bienvenue dans mon petit palace.

Willy me fait visiter. L'intérieur est méconnaissable, c'est un vrai appartement avec une déco années quatre-vingt. On s'installe dans sa cuisine et il me sert une infusion au gingembre.

— Désolé, je n'ai plus une goutte d'alcool. J'ai cessé définitivement de boire, c'est la bonne résolution de l'année.

— Ça me convient parfaitement. Sympa ta déco ! Ce n'est pas aussi chargé que chez Arnold mais c'est très rétro.

— Merci.

— Mais, dis-moi, Arnold et Willy, ce sont vos vrais prénoms ?

Il se met à rire nerveusement, prend le temps de boire une gorgée d'infusion et me confie en se frottant le front :

— C'est parti d'un délire avec mon pote de la rue. On était éméchés, on buvait pour oublier le froid et les soucis. Nous n'avions aucun avenir. Et le présent se résumait à respirer la poussière du sol tandis que notre confort dépendait de l'épaisseur du carton qu'on avait sous le cul. Heureusement, l'alcool noyait le souvenir des dernières années, qui n'étaient rien qu'une dégringolade vers l'enfer. Un burnout au boulot à cause de trop de pression et ma femme qui m'avait quitté au pire moment m'avaient assommé et fait entrer dans une déprime infernale.

Il se tait un instant pour contenir ses émotions. Ses yeux sont tournés vers le sol. Il masse nerveusement l'annulaire de sa main gauche. Après un soupir, il reprend :

— Mais quand je dis assommé, c'est vraiment assommé ! Au départ je ne bougeais plus du canapé, je n'allais plus au taf et m'ennuyais à mourir. Puis, après mon licenciement pour absence prolongée, l'idée m'a pris de plonger quotidiennement dans les entrailles vertigineuses d'un casino. Devant une machine à sous, le temps s'évaporait enfin, tout comme parfois la conscience de mon corps. Il m'arrivait d'oublier de boire, de manger et même une fois d'aller aux toilettes. Quand j'actionnais le levier, le bruit émis lors de l'affichage du résultat me faisait jubiler, j'étais véritablement en transe ! Lorsque j'insérais une pièce dans la fente, j'étais hypnotisé par les lumières artificielles, les symboles et espérais trouver une sorte de compensation magique à mes problèmes. De plus, comme la majorité du temps je gagnais presque, je continuais. Mais presque gagner, c'est oublier que l'on perd. Et alors que j'étais déjà à terre, j'ai commencé à creuser ma propre tombe quand ma dernière pièce d'un euro m'a glissé des mains. Je ne pouvais plus payer mes factures. L'électricité avait été coupée mais je m'en foutais. L'huissier était passé à plusieurs reprises mais ça me passait par-dessus la tête. Un jour mon appart était vide. L'autre jour, j'étais à la rue. Alors, pour ne pas devenir fou, avec mon pote, on se remémorait notre enfance, quand tout allait encore bien, qu'on n'avait pas de responsabilités, que le poids des attentes de la société ne nous avait pas encore écrasés. Les années quatre-vingt étaient notre refuge. On riait dès qu'on se rappelait un souvenir. Les puces sauteuses, les appareils photo jetables, le Tang en poudre, les phares jaunes des voitures et leurs vignettes fiscales sur le pare-brise... tout était prétexte à nous faire marrer. Et c'est en se remémorant la série Arnold et Willy, avec les deux frères afro-américains, qu'on est partis dans un trip qui a duré des jours. Nous qui étions blancs comme neige, ça nous a éclatés de reprendre leurs noms ! Du coup, c'est resté. C'était comme un nouveau départ, tirer un trait sur

les emmerdes du passé. Mon prénom inscrit sur mon acte de naissance appartient à une autre vie dont je ne veux plus. Maintenant, je suis tourné vers l'avenir qui est rempli d'espoir et d'opportunités.

Ses yeux brillent. Je cherche mes mots. La chaleur de la tasse me reconforte un peu.

— Un jour ou l'autre, tu devras tout de même faire face à ton passé. C'est un poids énorme que tu traînes et dont il faut te délester. J'aimerais beaucoup que tu viennes à mes cours de méditation de pleine conscience. Après quelques entraînements, quand ton esprit sera calme, tes blessures remonteront à la surface. Si tu persistes dans ta concentration et que tu observes sans réagir les changements physiques qui s'opèrent avec la neutralité et la distanciation d'un scientifique, les tensions vont se dissoudre. Les nœuds vont se délier. La douleur va s'évaporer.

Willy est accoudé sur la table. Ses lèvres sont pincées. Ses yeux dans le vague. Pour le rattacher à l'instant présent et lui laisser le temps de réfléchir, je change de sujet :

— Bon, eh bien... Je lève mon verre à ce nouveau monde sans argent et à la Chine qui a sauvé la mise ! Nous nous sommes battus et avons tenu bon. Nous avons donné un sens à notre vie, protégé les générations futures, élevé l'humanité, corrigé les erreurs du passé et nous sommes entrés dans l'Histoire !

Willy lève sa tasse pour la percuter contre la mienne, ricane furtivement tout seul et répond en me regardant droit dans les yeux avec le sourire :

— T'Chine !

« Les Deux Enclos » n'ont plus les moyens de se suffire à eux-mêmes. Privés des échanges mondiaux, ils manquent de tout et n'ont pas d'autre choix que de se joindre à l'Accès. Les États-Unis et l'Arabie capitulent. Un jour historique qui marque le commencement d'un monde sans argent. Une nouvelle ère est en train de s'ouvrir. La famille humaine est réunie. Les frontières s'effacent.

Désormais toutes les femmes opprimées du monde entier, sans exception, peuvent prendre le premier bus, leurs enfants dans les bras, pour épouser la liberté. Où qu'elles aillent, elles trouvent logement, nourriture et soin. Pour leurs hommes, la pilule est dure à passer. C'est une castration immédiate de leur croyance en leur supériorité.

Fini, le quotidien de tant d'enfants, de femmes et d'hommes victimes de guerres, de politiques véreux ou de traditions discriminantes, exploités et battus pour, au bout du compte, crever dans un coin sans avoir recours au luxe qu'est

un médicament.

Finie, la souffrance invisible et silencieuse que l'on n'expose pas, ou si peu, aux yeux des habitants des pays développés et qui, déconnectée du reste du monde, ne peut se faire connaître sous le #j'ai faim.

Pour tous les opprimés et les affamés, ce n'est pas un changement, mais l'opportunité d'une nouvelle vie qui est offerte. Alors, pour moi, ça vaut tout l'or et l'argent du monde.

15. 70 ans d'Accès

Mésaje converti gramaticaleman an fransé du 21^e siècle :

Je m'appelle Athéna, j'ai 21 ans, je suis la petite-fille de Kémi et je reprends le carnet de bord de mon arrière-grand-père Sébastien, suite à mon séjour à Las Vegas. Véritable ville-musée à ciel ouvert, réplique des temps anciens, c'est le seul lieu sur la planète qui fonctionne encore avec des billets verts. Nous pouvons y entrer avec quelques dollars en poche gracieusement offerts mais, après, le chacun pour soi est de mise. Avec d'autres étudiants en histoire, nous nous y sommes risqués pour nous fondre parmi ces insolites autochtones. Le choc a été de taille ! Une fois que les casinos ont mis nos dollars au tapis, nous avons lutté pour survivre dans cette jungle urbaine. J'aurais voulu travailler dans un opéra mais je n'ai trouvé qu'un job de serveuse. J'y ai découvert les billets, pièces, porte-monnaie, cartes de crédit... d'innombrables traces du règne incontesté de l'argent. Cependant, le plus perturbant restait la publicité. Elle m'a fait l'effet d'un objet que l'on agite devant un nourrisson pour attirer son attention, tout en prenant une voix gaga. Je trouve cela si enfantin que je peine à croire qu'il en était vraiment ainsi il y a moins d'un siècle !

Comme je l'écrivais à ma grand-tante Shadé :

« Payer, payer, payer, toujours payer ! Tout est payant, tout, même cette fichue carte postale. Même le stylo avec lequel j'écris, t'imagines ? J'ai même dû coller un sticker appelé "timbre", sans quoi le facteur ne la prendra pas. C'est quoi ce monde de fou ? C'est le Far West ! J'ai déjà plus de place pour écrire... »

Un mois dans cette ville-musée m'a suffi. Je suis soulagée d'être de retour dans la vraie vie. Le thème de ma licence est : « L'évolution de l'Accès, de ses débuts à aujourd'hui ». Les notes de ce carnet me sont précieuses. Tant de choses ont changé. Pour commencer nous n'avons plus de métier, seulement des compétences, des talents que nous mettons à disposition. Le monde entier vit à présent dans un « modèle libre » tel que l'avait initié la Norvège, sans distinction entre les actifs et les inactifs. Affranchis de tout quota d'heures, nous vivons tout simplement comme nous l'entendons. J'avoue avoir quelques amis poètes et globe-trotters qui refusent tout travail. Mais rien de quoi ébranler l'Accès. Pour ma part, j'ai besoin de me sentir utile. Même les personnes âgées continuent à participer suivant leurs moyens. Quand nous avons une vocation qui coule dans

les veines, à quoi bon se contraindre à poser un garrot ? En ce qui concerne les tâches non sollicitées, elles ont été robotisées. L'utilité de certaines a même été remise en question avant qu'elles soient abandonnées. Parfois, mieux vaut se priver un peu que d'imposer à d'autres un travail fastidieux.

Nous avons atteint l'objectif du zéro déchet. L'incinération ou l'enfouissement du contenu des poubelles ne sont plus. Finalement, notre consommation est assez faible. Nous ne possédons plus de voiture individuelle. Grâce à l'essor des véhicules autonomes, nous utilisons aujourd'hui des taxis intelligents qui connaissent de surcroît nos habitudes et sont, au besoin, à notre disposition. Notre énergie est renouvelable mais nous avons hérité des déchets radioactifs des anciennes centrales nucléaires. Un défi de taille pour les sécuriser encore pendant des millions d'années.

La politique, quant à elle, a perdu de son intérêt et a laissé la place à la démocratie citoyenne numérique. L'annonce de l'explosion démographique au niveau mondial, tant redoutée, n'a pas eu lieu. L'accès à l'éducation, à la contraception et au travail a joué un rôle déterminant en réduisant naturellement le taux de natalité. Dans leur grande majorité, les jeunes profitent d'abord de leurs études puis partent découvrir le monde avant de fonder une famille. L'enseignement pour tous les jeunes est probablement la plus grande fierté de l'Accès. Il a fait émerger un peu partout de vrais petits Einstein. Notamment dans le nord de l'Afrique subsaharienne, ainsi qu'en Inde et au Pakistan. Des enfants surdoués, qui n'auraient jamais eu accès à l'éducation et a fortiori à des études poussées sans l'abolition de l'argent, sont en train de métamorphoser le monde et la compréhension que nous en avons, particulièrement dans le domaine de la santé.

Les progrès ne se sont pas fait attendre. Dès les premières années de la civilisation de l'Accès, des pathologies comme les déséquilibres thyroïdiens ou le diabète, qui garantissaient un confortable abonnement à vie au lobbying pharmaceutique, ont été soignées par un médicament efficace à prise unique. Quant au cancer, il est maintenant éradiqué. Et tant d'autres découvertes ont suivi, tout comme de nouvelles technologies de pointe. La plupart avaient été initiées dans le monde monétaire mais étaient alors empêchées, pour des raisons de profit ou par manque de moyens alloués. Une époque vaine. Sans la propriété privée, les brevets, les monopoles industriels... les avancées sont spectaculaires. Même chose dans la conquête spatiale. Nous avons marché sur la planète rouge

et le premier pas de la spationaute a laissé l’empreinte d’une phrase historique :
« L’homme a conquis la Lune ; la femme désarme Mars ! »

Sur Terre, nous avons désamorcé les bombes atomiques et sommes officiellement tous citoyens du monde. Mais quelques pays résistent tout de même, contrôlent malheureusement leurs frontières et n'octroient que des visas touristiques. Le plus inquiétant est que notre civilisation tend à s'étirer vers deux antipodes. Dans un sens, il y a ceux, dont je fais partie, qui travaillent sur leur évolution personnelle depuis le plus jeune âge afin de mieux maîtriser leurs émotions. La méditation est devenue pour nous une hygiène de vie, au même titre que l’hygiène corporelle. Mais tandis que nous essayons de retrouver le bonheur en nous-mêmes, d’autres partent le chercher inlassablement ailleurs en ne jurant que par la technologie. Ils repoussent les limites du corps humain à défaut de l’accepter, sont à l’affût des excitations sensorielles plutôt que de la paix intérieure et modifient le fonctionnement de leur cerveau au lieu d’en reprendre le contrôle. Mon arrière-grand-père Seb avait écrit un livre sur ce sujet qu’il avait nommé « L’idiotie artificielle ».

Nous n’avons pas encore fini de nettoyer la planète, la tâche est colossale. Que ce soit dans les océans, les forêts ou même dans l’espace. Mais le principal défi de notre siècle est de vivre avec quatre degrés de plus qu’à l’ère préindustrielle. Le climat a des conséquences désastreuses sur l’agriculture. Nos sols sont trop secs et l’eau douce est devenue trop rare. Le cadeau empoisonné de nos arrière-grands-parents qui devaient penser que l’on se nourrit d’argent ! À nous de survivre avec les erreurs du passé. Heureusement, l’Accès est passé par là et a enrayé le réchauffement de la planète, préservant de justesse notre autonomie alimentaire. Cette dernière est possible en partie grâce aux cultures de plantes sauvages qui sont beaucoup plus résistantes au nouveau climat. Mes plats préférés sont sans aucun doute les cannellonis farcis aux orties avec une sauce aux cynorhodons et les tartines de pâté végétal au lamier pourpre.

Pour terminer ma thèse, je dois encore visiter le musée des Objets inutiles du début du ^{xxi}e siècle. Ensuite, je rapporterai ce carnet de bord à mon papi Seb. Non, détrompez-vous, il est toujours de ce monde, tout comme mamie Bunmi. Nous allons bientôt souhaiter à papi ses 110 ans et il a toujours le même parapluie ! Il aime dire qu’il s’accroche à la vie comme une moule à son rocher... en attendant la prochaine vague.

FIN
(DE L'ARGENT)

Nous ne choisissons pas le monde dans lequel nous naissons mais nous pouvons décider du monde que nous laissons.

FICTION OU RÉVOLUTION ?

Vous pouvez faire connaître votre point de vue sur le site **Mocica.org**

Ce roman est librement inspiré du MOCICA. Ce mouvement est un groupe de réflexion qui a pour mission d'éclairer le débat public sur la transition vers un monde sans argent. Il a également pour but de réunir à travers le monde tous les individus en accord avec ce Grand Projet.

sebastien-auge.com

Bibliographie :

Le Capitalisme expliqué à ma petite-fille (en espérant qu'elle en verra la fin), Le Seuil, 2018, Jean Ziegler. Rapporteur spécial de l'ONU pour le droit à l'alimentation (2000-2008), vice-président du comité consultatif du Conseil des droits de l'homme de l'ONU depuis 2009.

Science & Vie hors-série n° 299 « Pourquoi l'argent nous obsède ».

Le site mocica.org. Merci à Jean-Philippe Huber, fondateur du MOCICA, merci à Hugo, Jean-Pierre, Sonia...

Description du monde de demain : un monde sans monnaie ni troc ni échange : une civilisation de l'accès, RJTP, 2021, Jean-François Aupetitgendre et Marc Chinal.

Joanne Lebster : le début d'un nouveau monde (BD), RJTP, 2016, Marc Chinal et Mathieu Bertrand.

Un monde sans valeur : De l'utilité de conserver notre modèle d'échange via le monétaire, 2022, Stéphane Gadeyne.

Un monde sans argent, Connaissances et Savoirs, 2016, Thierry Long.

Gratuité, Dandelion, 2021, Véronique Perriot.

En finir avec l'argent ! Libérer l'humain en l'homme, KA' Editions, 2022, Gérard Leblanc.

Le Porte-monnaie : une société sans argent, Éditions libertaires, 2013, Jean-François Aupetitgendre.

L'Homme sans argent, Les Arènes, 2004, Mark Boyle.

Et tout le monde s'en fout #2 – L'argent, vidéo Youtube.

Demain (documentaire), Réalisation Cyril Dion et Mélanie Laurent.

Merci à tous ceux qui m'ont aidé pour l'élaboration de ce livre : Olubunmi, Lola, Éléa, Dominique, Mitou, René, Aude, Julien, Cathy, Tundé, Ginette, Monique, Alix, Emmanuel, Jean-Philippe, Hugo, Jean-Pierre, Hélène, Raymond, Miroslav, Gaëlle, Claire, Fabienne, Stéphane, Pascal, Fred, Renaud, Gérald, Marc, Esther, Sonia, Patricia.

Couverture : Sébastien Augé
Crédit photos : Depositphotos